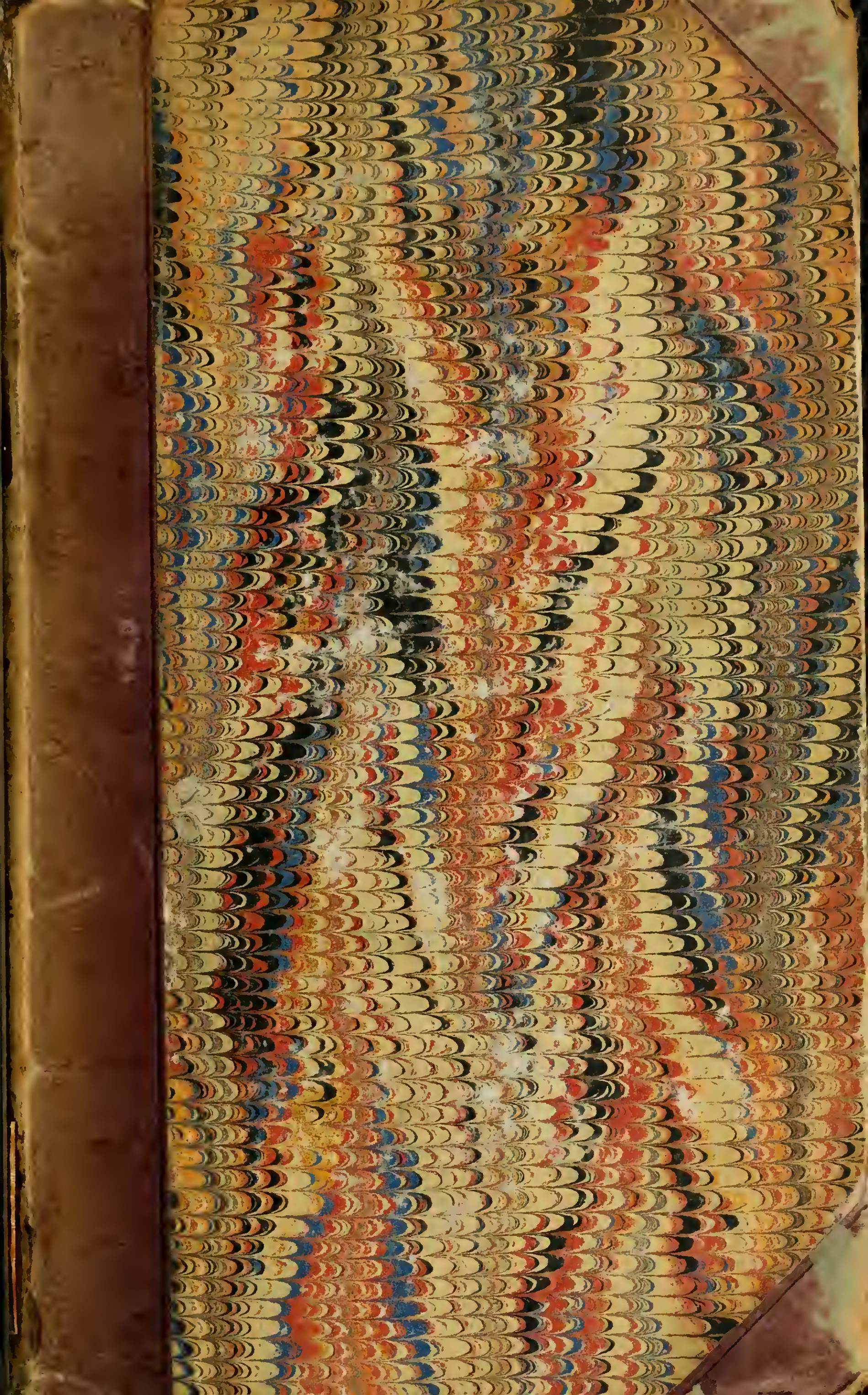



SOLI·DEO·HONOR·ET·GLORIA·IN·SCLA·SCLOR

LA

FEMME JALOUSE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE DESFORGES.

IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS,

DE DESFORGES;

Représentée, pour la première fois, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le mardi 15 février 1785, à Versailles, devant leurs Majestés, le 21 mars suivant, et au Théâtre Français, en 1796.

NOUVELLE ÉDITION,

CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

A PARIS,

CHEZ { BARBA, Libraire, au Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51;
HUBERT, Libraire, au Palais-Royal, Galeries de bois côté du jardin, n°. 222.

1817.

PERSONNAGES.

M. DORSAN.
M. D'ARANVILLE, ami de M. Dorsan, et tuteur de sa femme.
M. DE FERVAL, neveu de M. d'Aranville, et amant d'Eugénie.
GERVAIS, vieux domestique de M. Dorsan.
BLAISOT, valet de M. Dorsan.
UN VOITURIER.

Madame DORSAN, femme jalouse.
EUGÉNIE, fille de monsieur et de madame Dorsan.
CLÉMENCE, fille de M. Dorsan, née d'un mariage secret.
JUSTINE, fille de Gervais, gouvernante d'Eugénie.

UN VALET.

La Scène est à Paris, chez M. Dorsan.

Nota. On a observé, dans l'impression, l'ordre des places des personnages, en commençant par la gauche des spectateurs (ce qui est la droite des acteurs). Les changemens de places qui ont lieu dans le cours des scènes, sont indiqués par des renvois au bas des pages.

Les noms imprimés en caractères *penchés*, ou capitales *italiques*, indiquent ceux des personnages qui ne sont pas sur le devant de la scène.

* Les vers précédés d'un *astérisque* ne se disent pas à la représentation.

D. L. P.

LA FEMME JALOUSE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon fermé par trois portes : une au fond, donnant sur un jardin : deux latérales ; l'une, à gauche, est celle de l'appartement de madame Dorsan ; l'autre, à droite, est celle de l'appartement de M. Dorsan. Entre autres meubles, on voit à gauche, près de l'avant-scène, un secrétaire, dont la clef est après.

SCÈNE I.

Madame DORSAN, seule, appuyée contre le secrétaire.

Il est rentré fort tard, assurément pour cause.
Quelque nouvelle intrigue, et pourtant il repose.
Il peut dormir ; et moi, victime de l'amour,
Victime de l'hymen, je pleure nuit et jour.

(Elle se lève.)

C'est trop long-temps gémir d'une aussi rude épreuve.
Quoi ! toujours des soupçons, et jamais une preuve !
J'en aurai.

(Elle retourne au secrétaire.)

Qui verrait ce secrétaire ouvert,
Croirait voir de Dorsan le cœur à découvert.
Eh bien ! cet abandon comble ma défiance :
Ce n'est qu'un faux témoin de sa fausse innocence,
C'est un raffinement, une ruse de plus.
Voyons.

(Elle ouvre le secrétaire et les tiroirs.)

Si mes efforts, tant de fois superflus,
Allaient enfin... Que dis-je ? ô malheureuse épouse !
Si douloureusement, si justement jalouse,
En vain de ton ingrat tu cherches les secrets :
Les maris criminels sont des amans discrets ;
Voilés par le même art qui trame nos disgrâces,
Leurs forfaits ténébreux ne laissent point de traces.
Fermons... Si cependant... Quel trouble ! quels combats !
Ah ! contre mon malheur en vain je me débats ;
Je veux tout voir. O ciel ! qu'est-ce que je découvre ?

Sous l'effort de ma main un double fond qui s'ouvre!
(Avec réflexion.)
Perfide invention! Quoi, rien? Cherchons encor.
(Elle cherche.)
Ah! je crois pourtant... oui, c'est une boîte d'or;
Et la boîte, à coup sûr, cachant quelque mystère,
Aura son double fond comme le secrétaire.
(Elle tourne et retourne la boite.)
Mystère affreux! bientôt tu seras éclairci.

SCÈNE II.

Madame DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.

JUSTINE.

Ah! madame, pardon.

Mme. DORSAN.

Que faites-vous ici?

JUSTINE.

Madame, dans l'instant, j'arrive avec mon père
Qui vient me voir. Je sors.

Mme. DORSAN, avec aigreur.

Non, demeurez. J'espère
Que l'on se lassera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandait, je n'y suis pour personne.
(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien! vous le voyez, madame me soupçonne
De l'épier, tandis que du matin au soir,
Guettant, observant tout, elle voit tout en noir.
Enfin de la maison je vais sortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc?

JUSTINE.

A vous seul je puis faire connaître
L'erreur de ma maîtresse et son injuste effroi.
Sachez que ses soupçons s'étendent jusqu'à moi.

Du couvent où j'étais, près de mademoiselle,
Je suis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma présence a déplu beaucoup. A chaque instant,
C'est quelque propos dur, quelque nom insultant.
De moi-même, à la fin, je me serais bannie;
Mais les bontés du père, et ma chère Eugénie,
Malgré ce que je souffre à me voir maltraiter,
Pour quelque temps encor m'ont contraint à rester.

GERVAIS.

Ne souffre point d'affront; viens plutôt chez ton père.

SCÈNE IV.

JUSTINE, BLAISOT, GERVAIS.

BLAISOT.

(Familièrement à Justine.)

Ah! le voilà trouvé pourtant. Bonjour, ma chère.

JUSTINE.

Trouvé? Qui?

BLAISOT, frappant sur l'épaule de Gervais.

Le papa.

GERVAIS.

Vous venez de chez moi?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi?

BLAISOT.

C'est monsieur qui vous dira pourquoi.
Hier il est rentré pas mal tard de la ville.
Il m'a dit: — Vous irez chez monsieur d'Aranville. —
Le sévère tuteur? (ai-je dit,) — Bon! j'y vais. —
Non, demain, (a-t-il dit,) et de là chez Gervais:
Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure. —
Fort bien: près de l'ami le cher papa demeure. —
J'ai couru chez l'ami, puis j'ai passé chez vous;
Personne: et je crois bien, car vous étiez chez nous.

GERVAIS, à Justine.

Tu ne devines pas ce que me veut ton maître?

JUSTINE.

Non.

BLAISOT.

Bah! vous badinez : si vous vouliez, peut-être
Vous devineriez bien : mais moi qui suis sorcier,
Je devine (entre nous) qu'il veut vousmarier.

JUSTINE.

A qui donc?

BLAISOT.

Pour le coup, devinez la première.

JUSTINE, souriant.

Mon cher ami Blaisot, je ne suis pas sorcière.

BLAISOT.

Mon cher ami Blaisot : vous avez deviné.

GERVAIS.

Comment donc?

BLAISOT.

Écoutez. J'ai bien imaginé
Qu'en voyant un garçon d'une humeur joviale,
Jeune, assez bien tourné, l'âme franche, loyale,
Un bon garçon enfin, vous diriez à part vous,
Voilà juste celui qu'il me faut pour époux;
Et j'ai dit, à part moi, ce garçon, c'est moi-même :
Mais vous ne pouviez pas crier tout haut : je l'aime,
Et je veux l'épouser. Eh bien! moi, qu'ai-je fait?
J'ai tout dit à monsieur. Hein! D'un air satisfait,
Dit-il : —Tu l'aimes donc? c'est bien; mais t'aime-t-elle?—
J'ai dit oui. J'ai bien fait, pas vrai, mademoiselle? —
Et Gervais? — Qui? le père? Ah je suis sûr de lui. —
Qu'il vienne ici demain.—Demain, c'est aujourd'hui,
Et... chut! voilà mon maître.

(A Gervais, en lui serrant la main.)

Il va parler, j'espère,
De façon qu'avant peu vous serez mon beau-père.

SCÈNE V.

JUSTINE, *M. DORSAN*, rêveur, une lettre à la main, BLAISOT, GERVAIS.

M. DORSAN, à part, sans les voir.

Cette lettre m'accable. O ciel! est-il permis
Qu'au bout de dix-huit ans...

(Il les voit.)

Ah! bonjour, mes amis.
Gervais, je t'attendais.

BLAISOT.

BLAISOT, bas, à Gervais.

Pour l'objet.

GERVAIS.

Mon cher maître,
Ordonnez.

BLAISOT, à M. Dorsan, montrant Justine.

Vous savez... je vous ai fait connaître...

M. DORSAN.

Bon !

BLAISOT.

Vous pouvez parler, nous sommes tous d'accord.

M. DORSAN.

J'y penserai.

BLAISOT.

Monsieur, vos affaires d'abord ;
C'est trop juste.

M. DORSAN.

Blaisot?

BLAISOT.

Monsieur?

M. DORSAN.

Et d'Aranville?

BLAISOT.

Ah ! ah ! je n'ai pas fait ma course en imbécile.
Je ne dis jamais rien ; mais je vois tout le jeu.

M. DORSAN.

Achève.

BLAISOT, confidemment.

Il va venir avec son cher neveu.

M. DORSAN.

Son neveu ! pourquoi faire?

BLAISOT, du même ton.

Eh mais ! le mariage....
Ah ! que j'ai bien compris le fin mot du message.

M. DORSAN.

Blaisot, souviens-toi bien, pour la dernière fois,
Qu'obéir à la lettre est tout ce que tu dois :
Tu ferais de ton chef quelques étourderies.

BLAISOT, avec confiance.

Quimoi? jamais.

M. DORSAN.

C'est bon. Passe aux messageries.
On attend aujourd'hui le carrosse de Tours;
Dès qu'il arrivera, viens m'avertir.

BLAISOT.

J'y cours.

(Il revient.)

A vos bontés, messieurs, Blaisot se recommande.

(A Justine.)

Vous que cela regarde, appuyez la demande.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

JUSTINE, M. DORSAN, GERVAIS.

M DORSAN.

Ce Blaisot est vraiment un garçon singulier.
Il se mêle de tout, il est très-familier;
Mais comme il a du zèle et de l'intelligence,
A ses légers défauts je dois quelque indulgence.
Ma fille ce matin viendra-t-elle me voir,
Justine?

JUSTINE.

Vous savez que son premier devoir
Est son premier plaisir.

(A part.)

Je sens que je les gêne:

(Haut.)

Laissons-les seuls. Monsieur, à l'instant je l'amène.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

M. DORSAN, GERVAIS.

M. DORSAN, à voix basse.

Ah çà, je t'ai mandé, je t'en dois la raison.
Il faut, mon bon ami, me prêter ta maison.

GERVAIS.

N'est-elle pas à vous?

M. DORSAN.

Non, mon cher, c'est la tienne.
A ta fille, après toi, je veux qu'elle appartienne:
C'est sa dot.

GERVAIS.

Mon bon maître, après tant de bienfaits,
Vous nous comblez encore....

M. DORSAN.

Eh! mon pauvre Gervais,
Je m'acquitte bien mal; je te dois davantage.
Sur ton sein, mon ami, tu portas mon jeune âge.
Songe qu'étant enfant, je t'avais pour appui.
Te voilà vieux; eh bien! c'est mon tour aujourd'hui.
Bref, j'attends de province une jeune personne;
Je tremble qu'à Paris *quelqu'un* ne la soupçonne:
Ne pouvant, sans danger, la recevoir chez moi,
Je ne puis, mon ami, la confier qu'à toi.
L'intérêt que j'y prends n'a rien de comparable.
Pense que de mon être elle est inséparable,
Et surtout qu'elle a droit au plus profond respect.

GERVAIS.

Ah! jamais rien de vous peut-il m'être suspect?
J'obéis en aveugle. Achevez de m'instruire.
Dois-je l'aller chercher?

M. DORSAN.

Non, j'irai la conduire.

GERVAIS.

C'est bon: je vous attends.

(Il va pour sortir.)

M. DORSAN.

Écoute. Je voudrais
Un meuble simple et propre. Il faudra quelques frais,
(Il lui donne une bourse.)
Tiens. Je crois qu'elle arrive aujourd'hui de bonne heure,
Va vite, et de ton mieux embellis sa demeure.

(Gervais sort.)

SCÈNE VIII.

M. DORSAN seul.

Le funeste moment serait-il arrivé?
Quoi! du plus doux plaisir je me serais privé
Dix-huit ans. Un jour seul.... Il faut que je m'immole:
J'y suis accoutumé.

SCÈNE IX.

JUSTINE, EUGÉNIE, DORSAN.

DORSAN, en voyant Eugénie.

Voilà qui me console :
Voilà, contre mes maux, mon unique secours.
(A Eugénie.)
Viens, viens, ma chère enfant.

EUGÉNIE.

Je ne viens pas, j'accours.
Embrassez, cher papa, votre pauvre Eugénie.
Elle a bien des chagrins.

M. DORSAN.

Qui? toi, ma bonne amie?

EUGÉNIE.

Moi-même, et je ne puis les confier qu'à vous ;
Car vous êtes bien bon, bien indulgent, bien doux.
Au lieu que si j'écoute, ou ma bonne, ou ma mère,
L'amour n'est qu'une erreur, une affreuse chimère :
« A votre âge, le cœur doit ignorer sa loi. »
Lequel est plus âgé, de mon cœur ou de moi?
Car enfin que ce soit ou mon cœur ou moi-même,
En vérité, papa, je sens très-bien que j'aime.

M. DORSAN.

Qui?

EUGÉNIE.

Monsieur de Ferval qui venait si souvent,
Avec son oncle et vous, me voir dans mon couvent.

M. DORSAN.

C'est lui qui te chagrine?

EUGÉNIE, naïveté affectueuse.

Eh ! non pas, c'est ma bonne,
A qui de tout mon cœur pourtant je le pardonne.
Depuis un an, au moins, monsieur Ferval m'est cher ;
Eh bien ! le croiriez-vous, je ne l'ai dit qu'hier.

M. DORSAN.

A lui-même?

EUGÉNIE.

A qui donc? Si quelqu'un doit connaître
Ce secret le premier, c'est bien l'amant peut-être.

JUSTINE.

Vous avez très-mal fait.

EUGÉNIE.

Tu me l'as déjà dit.
Par amitié pour toi, je n'ai pas contredit ;
Mais tu me forçais d'être et menteuse et cruelle :
Oui. Toi, si tu savais quelque bonne nouvelle,
Aurais-tu bien le cœur assez peu généreux
Pour la taire à celui qu'elle peut rendre heureux?
Eh bien ! c'est tout de même : il dit que ma tendresse
Est de tous les trésors le seul qui l'intéresse.
Heureux ou malheureux, son sort dépend de moi.
Mon cœur n'est ni méchant, ni de mauvaise foi.
J'ai dit tout bonnement : Vous m'aimez, je vous aime.
Eh bien ! ces deux mots seuls l'ont mis hors de lui-même.
Qand j'ai vu tant de feu, d'amour dans son regard,
Je me suis reproché d'avoir parlé si tard.

M. DORSAN.

Va, tu fais bien d'aimer l'époux qu'on te destine.

EUGÉNIE.

Là ! ne gronde donc plus, ma petite Justine.
J'aime; c'est un bonheur que j'ai de plus que toi.
Tu l'auras si tu veux : c'est un grand bien, crois moi.

M. DORSAN.

Quels sentimens naïfs ! Qu'elle est d'un bon augure
Cette ingénuité garant d'une âme pure!
(A Justine.)
Toi qui la conservas dans toute sa candeur,
Que ne te dois-je pas?

EUGÉNIE.

Ah ! de tout votre cœur,
Embrassez avec moi, ma bonne et tendre amie,
Papa.

M. DORSAN, affectueusement.

Bien volontiers.

SCÈNE X.

EUGÉNIE, JUSTINE, madame DORSAN, M. DORSAN.

Mme. DORSAN.

O ciel ! quelle infamie !

M. DORSAN.

Grands dieux !

JUSTINE.

Je suis perdue.

Mme. DORSAN.

On ne se contraint pas,
A ce qu'il me paraît ?

JUSTINE.

Madame....

Mme. DORSAN, à Justine.

De ce pas,
Sortez.

M. DORSAN.

Écoutez-moi.

Mme. DORSAN.

Non.

EUGÉNIE.

Maman, je vous jure...

Mme. DORSAN.

Taisez-vous. J'attendais cette dernière injure.
Ce n'est pas d'aujourd'hui...

M. DORSAN.

Madame, apaisez-vous.

Mme. DORSAN.

Air prude, ton mielleux, maintien modeste, œil doux ;
Dehors faux, imposteurs, masques d'hypocrisie.

JUSTINE.

Madame, permettez...

M. DORSAN.

Affreuse jalousie !

Mme. DORSAN.

Je le cherchais le piége, il était sous mes pas.

JUSTINE.

Renvoyez-moi, madame, et ne m'insultez pas.

Mme. DORSAN.

Paix ! C'est moi seule ici que votre audace insulte.
Retirez-vous.

SCÈNE XI.

EUGÉNIE, JUSTINE, madame DORSAN, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Eh bien! d'où vient donc ce tumulte?

M. DORSAN.

D'où? Pour nous l'enseigner tu viens fort à propos,
Car nous n'en savons rien.

D'ARANVILLE.

Quoi! jamais de repos
Dans cette maison-ci? Je veux qu'on m'extermine,
Si j'y reviens.

Mme. DORSAN, aigrement.

Tant mieux.

EUGÉNIE, naïvement.

On maltraite Justine,
Parce que j'ai prié papa de l'embrasser.

Mme. DORSAN.

Oh! que depuis long-temps j'aurais dû la chasser.

JUSTINE.

Épargnez-moi ce mot qui me rendrait suspecte;
Sachez vous respecter comme je vous respecte.
Adieu, madame.

M. DORSAN, retenant Justine.

Non, vous ne sortirez pas.

Mme. DORSAN.

Si vous craignez, monsieur, de perdre tant d'appas,
C'est à moi de sortir.

D'ARANVILLE.

Ma foi! ne vous déplaise,
Je dirais à sa place : Allez, j'en suis bien aise.

Mme. DORSAN.

Vous êtes son ami! vous!... il est trop réel,
Monsieur, qu'il n'eut jamais d'ennemi plus cruel.

D'ARANVILLE.

Oui, vous avez raison, j'en conviens; j'en enrage;
Car, hélas! c'est à moi qu'il doit son mariage.
J'étais votre tuteur; je le vis amoureux;

En l'unissant à vous, je crus le rendre heureux;
D'un couple fortuné je crus devenir père;
Je me suis trompé. Mais il est homme, et j'espère
Qu'enfin, las de souffrir tant de maux à la fois,
Il vous fera sentir son pouvoir et ses droits.

Mme. DORSAN.

Son pouvoir et ses droits ! Despotisme effroyable !
A-t-il l'affreux pouvoir, le droit épouvantable,
De nourrir sous mes yeux, au sein de ma maison,
Un scandale?...

M. DORSAN.

Arrêtez, vous perdez la raison.

Mme. DORSAN.

Je ne la perdrais pas, si vous aviez la vôtre.

(Montrant Justine.)

Bref, il faut que d'ici nous sortions l'une ou l'autre.
Choisissez.

JUSTINE.

Eh ! madame, après un tel affront,
Croyez que mon départ ne peut être trop prompt.
Je sors avec un cœur plein de reconnaissance;
Et, malgré vos soupçons, avec mon innocence.

Mme. DORSAN.

Soit; mais qu'à mon retour votre aspect odieux
Ne blesse plus ici ni mon cœur ni mes yeux.

(Elle sort, et revient à M. Dorsan, et lui dit tout bas :)

Il est un noir secret qui me reste à connaître;
Tremblez, je le saurai dans une heure. Adieu, traître !

SCÈNE XII.

EUGÉNIE, JUSTINE, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Eh bien ! de ton devoir on vient de t'avertir,
Mon courageux ami. Justine va sortir
Sans doute?

EUGÉNIE.

Non, jamais on n'aura le courage...

JUSTINE.

Me croyez-vous celui de supporter l'outrage?
Et quelqu'un, sous vos yeux, fut-il jamais traité
Avec plus d'injustice et d'inhumanité?

M. DORSAN.

M. DORSAN.

Justine, il est trop vrai que ma femme...

D'ARANVILLE.

Est un diable,
Une tête de fer, un cœur impitoyable.
Pauvre époux ! Laisse là ton ridicule amour ;
Brise-moi tout cela ; sois de fer à ton tour.
Comme un enfant craintif, te laissant battre à terre,
Tu dis : je veux la paix. Eh ! morbleu, fais la guerre.
La paix, je t'en réponds, viendra dès aujourd'hui :
Un mari, quand il veut, est le maître chez lui.

JUSTINE.

Adieu, mon bienfaiteur ; adieu, mon Eugénie ;
Pourvu que de vos cœurs je ne sois point bannie...

M. DORSAN, la retenant avec fermeté.

Pas plus que de chez moi. Viens, reste en sûreté.
J'ai pris mon parti.

D'ARANVILLE.

Bon ! un peu de fermeté ;
Et surtout, mon ami, soutiens-la devant elle.

JUSTINE, à Dorsan.

Non, je dois vous sauver une guerre éternelle.
Ma vertu ne tient pas à d'injustes propos ;
Mais c'est à mon départ que tient votre repos.
Adieu.

EUGÉNIE, tout en pleurs.

Quoi ! tu t'en vas?

JUSTINE, pleurant aussi.

Il le faut bien, ma chère.

EUGÉNIE, vivement.

Eh bien ! attends ; je vais te mener chez ton père,
Ma bonne ; et tous les jours je veux aller te voir,
Si papa le permet.

M. DORSAN.

Je t'en fais un devoir.

(Eugénie et Justine sortent.)

SCÈNE XIII.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

M. DORSAN.

Quel adorable enfant ! quel charmant caractère !

D'ARANVILLE.

Va, son mari sera plus heureux que son père.

M. DORSAN.

Tant mieux !

D'ARANVILLE.

Mais ces fureurs, comment les souffres-tu ?

M. DORSAN.

Ma femme à ses travers joint beaucoup de vertu.
Je l'estime, je l'aime, ah ! plutôt je l'adore,
Fût-elle plus injuste, et plus jalouse encore.
Son mal vient d'aimer trop ; et, dans la bonne foi,
Je ne puis l'en punir, et m'en prendre qu'à moi.

D'ARANVILLE.

L'amour, à cet excès, te paraît gai peut-être?

M. DORSAN.

Comment blâmer l'excès de l'amour qu'on fait naître ?
Mais elle a du bon sens : le temps et la raison
De sa jalouse erreur détruiront le poison ;
Et son cœur, détrompé par mon exemple même,
Sentira le besoin d'estimer ce qu'il aime.

D'ARANVILLE.

Soit: mais dans cette attente, ô trop faible Dorsan,
Depuis seize ans entiers ta femme est ton tyran.
N'es-tu pas las enfin d'un si vil esclavage?
Toujours seul, enfermé, vivre comme un sauvage ;
Avoir pu renoncer à cette autorité
Qui ne convient qu'à l'homme et peint sa dignité.
Ne crois pas qu'on te plaigne, au moins: tant de faiblesse
Est un travers honteux dont on rit; mais qui blesse.
Tu ne sors qu'avec elle : on vous suit pour la voir
Jusque sur ton regard exercer son pouvoir.
D'une femme, en passant, que l'œil sur toi s'arrête,
Soudain le sien s'allume et prédit la tempête
Qui ne manquera pas d'éclater au retour.
Mettons, puisque j'y suis, ta honte en tout son jour.

Sans cesse, pour nourrir le vautour qui te ronge,
Ton cœur droit et loyal se condamne au mensonge;
L'insensée, en t'ôtant le repos, le bonheur,
T'ôte encor le garant, le cachet de l'honneur,
La franchise : en un mot, ta femme, on la déteste;
On te fuit, et je suis l'ami seul qui te reste.

M. DORSAN.

Si tu l'es, mon ami, sois donc plus généreux :
Ne me rappelle pas que je suis malheureux,
Surtout dans ce moment où, déjà si troublée,
Par un coup imprévu, mon âme est accablée.

D'ARANVILLE.

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, je me jette en tes bras,
Toi seul peux me tirer d'un terrible embarras.

D'ARANVILLE.

Que veux-tu? je suis prêt.

M. DORSAN.

Vois d'abord cette lettre.

D'ARANVILLE lit.

A Monsieur Dorsan, de Tours,

Monsieur, une orpheline à laquelle vous vous intéressez depuis sa naissance, vient de perdre la personne à qui vous avez confié son éducation, et qui depuis seize ans lui a tenu lieu de mère. Mon ministère en ce pays est de recueillir les dernières dépositions de ceux qui vont cesser d'être. La mourante m'a montré un écrit, par lequel vous la priez de vous renvoyer Clémence, son élève, quand elle se sentira près de sa fin. D'après cela, j'ai conseillé à la très-intéressante orpheline d'aller trouver son protecteur à Paris. Elle arrivera deux jours après cet avis, si la présente ne souffre point de retard. Soyez tranquille. L'honnête conducteur auquel je l'ai remise en aura le plus grand soin pendant le voyage.

ANDRIEUX.

Quelle énigme!

M. DORSAN.

Mon cher, tu veux bien me promettre
Un silence...

D'ARANVILLE.

A cela, je ne réponds jamais.

M. DORSAN.

Pardonne.

D'ARANVILLE.

Achève.

M. DORSAN.

Eh bien ! tu sauras que j'aimais,
Avant mon mariage, une adorable fille,
Qu'à mes vœux refusa mon avare famille :
Sa tendresse en secret me rendit son époux.
Une fille naquit de ce lien si doux :
Mais, hélas ! en naissant, elle perdit sa mère.
Eh bien ! ce cher enfant, qu'aux regards de son père,
La raison, la prudence ont soustrait dix-huit ans,
Ma Clémence, ma fille, est celle que j'attends.

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN.

Si je ne puis, sans un péril extrême,
Sans nous risquer tous deux, l'aller chercher moi-même....

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN.

Je dois trembler, à plus forte raison,
Si cette pauvre enfant paraît à la maison.

D'ARANVILLE.

Eh bien !

M. DORSAN, *un peu impatienté.*

Eh bien ! veux-tu me rendre le service ?....

D'ARANVILLE.

De tromper ta jalouse, et de flatter un vice
Que seize ans de douceur ont justement accru,
Et qu'elle n'aurait pas, si tu m'en avais cru.
Veux-tu ravoir enfin la paix qui t'est ravie ?
Crois-moi, voici l'instant le plus beau de ta vie.
Allons chercher ta fille ; amenons-la chez toi,
Et dis bien fermement : Celle que, loin de moi,
J'ai depuis si long-temps, si lâchement bannie,
Pour jamais à son père est enfin réunie :
C'est ma fille.

M. DORSAN.

Ah ! grands dieux ! comment d'un tel éclat
Veux-tu qu'ici la paix soit l'heureux résultat ?
Ta pupille jamais n'eût été mon épouse,
Si, pour me conformer à son humeur jalouse,

Je n'avais pas fait vœu de lui cacher toujours
Et l'histoire et le fruit de mes premiers amours.

D'ARANVILLE.

Ainsi, pour ses beaux yeux, elle eût voulu peut-être
Que ton cœur s'enflammât avant de la connaître?

M. DORSAN.

C'est trop; mais il fallait, pour vaincre sa rigueur,
Qu'elle crût, la première, avoir touché mon cœur.
L'amour et la raison m'ordonnaient le silence :
Et si j'ai pu seize ans me faire violence,
Dans l'espoir du repos dont je cherche à jouir,
Irai-je, en un clin d'œil, le faire évanouir?
D'ailleurs, songeons-y bien, de cette infortunée
Quelle eût été chez moi l'affreuse destinée?
Que serait-elle encor? Nous serions chaque jour,
De reproches, d'affront, accablés tour à tour.
C'est ce qu'avait prévu sa malheureuse mère.
« O Dorsan (me dit-elle, à son heure dernière),
» Jure que si jamais tu formes d'autres nœuds,
» Ta femme ignorera le gage de nos feux.
» Une marâtre, hélas! en ferait sa victime. »
Je l'ai fait ce serment, puis-je y manquer sans crime,
A moins qu'un de ces coups que l'on ne peut prévoir,
Que la nécessité ne m'en fasse un devoir?
Eh! d'ailleurs qu'elle vienne, à l'instant on l'exile,
La pauvre enfant.

D'ARANVILLE.

C'est clair.

M. DORSAN.

Je lui donne un asile
Chez Gervais. Que n'est-elle en un lieu plus obscur!
Le plaisir de la voir n'en serait que plus sûr.

D'ARANVILLE.

Après, qu'en feras-tu?

M. DORSAN.

Je mettrai tout mon zèle
A lui trouver bientôt un époux digne d'elle.
Ce parti, dans le fait, n'est-il pas plus prudent?

D'ARANVILLE.

Oui; d'après ta promesse, et surtout l'ascendant
De ta femme, il faut bien lui dérober ta fille.
Tu l'appelles?

M. DORSAN.

Clémence.

D'ARANVILLE.

Et tu la crois gentille?

M. DORSAN.

Belle, si de sa mère elle a le moindre trait.
De cette aimable mère, ici j'ai le portrait
Dans une boite d'or.

(Il va à son secrétaire, il voit le double fond ouvert, et ne trouve point la boîte.)

O ciel! mon secrétaire....
La boîte a disparu. C'était là le mystère.

D'ARANVILLE.

Eh bien! la boîte?

M. DORSAN.

Eh bien! je ne la trouve pas.
Je l'aurai mise ailleurs. Mais il faut de ce pas
Voler à son secours: tu sens que le temps presse;
Clémence va d'abord demander mon adresse:
Prends mon nom, s'il le faut; conduis-la chez Gervais;
Moi, je t'attends ici.

D'ARANVILLE, haussant les épaules.

Pauvre mari! J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE XIV.

M. DORSAN, seul.

Elle a, dans mon absence, ouvert mon secrétaire.
Je suis heureusement le seul dépositaire
Du secret de la boîte; et le portrait fatal,
Depuislong-temps, hélas! n'a plus d'original.
D'Aranville a raison: si je veux mettre un terme
A de trop longs tourmens, il faut être plus ferme.
Changeons de note, enfin; laissons-là cette paix
Que je cherchai toujours, et que je n'eus jamais.
Un peu moins de faiblesse, et mon bonheur commence:
Mais pensons, avant tout, à ma pauvre Clémence.
Si dans son triste exil, je n'ai pu, sans danger,
L'aller voir un instant, même comme étranger,
Cachons à l'œil jaloux cette fille si chère.
Époux infortuné, sois du moins heureux père.
D'Aranville ou Blaisot vont bientôt m'avertir;
Il faut, au moindre signe, être prêt à partir.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FERVAL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Et Gervais, par malheur, n'est pas à la maison !
J'aurais voulu le voir, lui dire la raison
Qui fait sortir sa fille.

FERVAL.

Il va l'apprendre d'elle.

EUGÉNIE.

Il aura, ce digne homme, une peine mortelle,
Et c'est ma faute encor ; mais, Dieu ! peut-on penser
Qu'à ce point, pour un rien, maman va s'offenser ?
Cela m'a fait venir une bien triste idée.

FERVAL.

Puis-je la savoir ?

EUGÉNIE.

Oui ; je me crois décidée
A rester fille.

FERVAL.

O ciel !

EUGÉNIE.

Écoutez, mon ami,
Ma mère a des transports dont mon cœur a frémi.
D'où viennent-ils ? Voyons ?

FERVAL

Hélas ! de ce qu'elle aime,
De ce qu'elle est jalouse.

EUGÉNIE.

Et si j'étais de même ?
Je trouve de papa le sort bien douloureux.
Comme elle, si j'allais vous rendre malheureux ?

FERVAL.

Jamais.

EUGÉNIE.

Songez-y bien ; enfin je suis sa fille ;
Qui sait ? la jalousie est un mal de famille,

Peut-être, et ce mal-là doit vous épouvanter;
Car je vous aime assez pour bien vous tourmenter.

FERVAL.

Ah ! que vous auriez tort !

EUGÉNIE.

Sans doute. Et de ma mère
Papa mérite-t-il l'éternelle colère?
Depuis trois mois qu'ici me voilà de retour,
Je n'ai rien vu chez lui, que tendresse, qu'amour;
Et pourtant...

FERVAL.

Votre mère est aussi malheureuse.

EUGÉNIE.

Raison de plus. C'est donc chose très-dangereuse
Que de se marier quand on est né jaloux,
Puisqu'on fait tant souffrir soi-même et son époux.
Faisons mieux, et prenons le parti le plus sage :
Aimons-nous toujours bien; mais...

FERVAL.

Sans le mariage,
Sans toutes les douceurs qui suivent ce lien,
Croyez-vous qu'à nos cœurs il ne manquerait rien,
Belle Eugénie?

EUGÉNIE.

Eh! quoi?

FERVAL.

Peut-être il est encore
Un bonheur précieux.

EUGÉNIE, avec un feu naïf.

Un bonheur que j'ignore,
Et que vous connaissez? Ah! c'est bien mal à vous,
Mon ami.

FERVAL, avec une chaleur graduée.

Nous l'aurions, si j'étais votre époux.
Cette félicité, dont l'espoir seul m'enflamme,
Est de n'avoir tous deux et qu'un cœur et qu'une âme,
De mêler nos plaisirs, ainsi que nos ennuis;
D'être dans tous les cas nos uniques appuis;
De confondre si bien mon être avec le vôtre,
Que nous ne puissions plus séparer l'un de l'autre.

SCÈNE II.

M. DORSAN, FERVAL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, très-émue.

Ah, dieux! mais c'est charmant. Oh! comme mon cœur bat!
Où ce bonheur est-il?

FERVAL.

Bien loin du célibat,
Et bien près de l'hymen, nœud solennel et tendre,
Qui ferait plus d'heureux, si l'on voulait s'entendre.

EUGÉNIE.

Dans ce nœud solennel, si doux, si plein d'appas,
Il est donc très-commun qu'on ne s'entende pas;
Car ici, par exemple....

FERVAL, embarrassé.

Ici, belle Eugénie....
(A part.)
Que dire?

EUGÉNIE.

Eh bien? ici....

FERVAL.

La paix en est bannie
Depuis peu; mais enfin, ce n'est pas pour toujours.

(1) M. DORSAN, à Ferval.

Vous avez raison.

FERVAL.

Ah! venez à mon secours,
Monsieur; me voilà prêt à perdre ce que j'aime.

M. DORSAN.

Et qui vous le fait perdre?

FERVAL.

Eugénie, elle-même.

M. DORSAN.

Pourquoi?

EUGÉNIE.

C'est que j'ai peur d'avoir un cœur jaloux,
Et de le rendre un jour malheureux comme vous.

M. DORSAN, à part.

(Haut.)
O danger de l'exemple! Eh! qui t'a dit, ma chère,
Que j'étais malheureux?

(1) Ferval, Dorsan, Eugénie.

EUGÉNIE.

Mais j'ai des yeux, j'espère,
Et depuis mon retour, je l'ai vu si souvent,
Que j'en ai regretté l'ennui de mon couvent.
Encore ce matin, Justine...

M. DORSAN.

Est-ce à ton âge
Qu'on doit se supposer un jugement bien sage?
Tu crois, depuis trois mois, mon sort bien rigoureux;
Mais si je fus seize ans parfaitement heureux,
Si j'ai dû ce bonheur à ton aimable mère,
Si je lui dois celui d'être ton tendre père,
J'en appelle à ton cœur, à ta jeune raison,
Puis-je, de bonne foi, mettre en comparaison
Seize ans d'un calme pur, avec un jour d'orage?
Peut-être en ce moment j'ai besoin de courage
Contre une erreur qui nuit à sa tranquillité;
Mais, malgré ses soupçons sur ma fidélité,
C'est elle, et non pas moi, qu'il faut plaindre, ma chère;
Ainsi, reçois Ferval de la main de ton père.
Ne va pas éloigner le bonheur de tous deux,
Par la vaine frayeur d'un avenir douteux.
Si tu vois quelque mal, que ta raison l'évite :
Un exemple fâcheux ne veut pas qu'on l'imite;
Mais, quel que soit un jour le sort de tes liens,
S'unir à ce qu'on aime est le premier des biens.

FERVAL, avec le plus grand feu, embrassant M. Dorsan.

Le meilleur des époux est le meilleur des pères.

(A Eugénie.)

L'hymen ne me promet que des destins prospères;
Je ne puis qu'être heureux sous votre aimable loi.
Cependant à votre aise; accumulez sur moi
Tous les maux que peut faire une femme jalouse;
Faites-moi bien souffrir; mais soyez mon épouse.

EUGÉNIE.

Vous le voulez tous deux? moi-même, sans mentir,
Quelque chose, tout bas, me dit de consentir.
Allons donc. Ecoutez. Si la pauvre Eugénie
De devenir jalouse a jamais la manie,
Et vous rend odieux ce nom si beau d'époux,
C'est votre faute au moins, n'en accusez que vous.

FERVAL, avec la plus grande tendresse.

Jamais notre union ne sera dangereuse.
Pourrai-je seulement vous rendre assez heureuse,
Et mériter un cœur si sensible et si pur?
J'en doute.

M. DORSAN.

Avec le vôtre, on doit en être sûr,
Plus que je ne le suis, de l'aveu de sa mère.

FERVAL, avec effroi.

Comment donc?

M. DORSAN.

Mon ami, vous savez sa chimère,
Et je crains bien;... mais chut!...

SCÈNE III.

Mme. DORSAN, *EUGÉNIE*, *M. DORSAN*, *FERVAL*.

(Madame Dorsan arrive, occupée de la boîte qu'elle tient. M. Dorsan se retire avec les jeunes gens au fond du théâtre, et se rapproche peu à peu de sa femme, après avoir fait signe à Eugénie et à Ferval de ne se montrer qu'à propos.)

Mme. DORSAN.

Ceci cache un portrait,
Disent tous les marchands: nul ne sait le secret.
J'ai voulu tout briser, dans mon impatience;
Mais le portrait...

(1) M. DORSAN, de sang froid.

Madame, ils n'ont pas ma science.

Mme. DORSAN, surprise.

O ciel!

M. DORSAN.

Et je puis seul vous la communiquer.

Mme. DORSAN.

Qui? vous!

M. DORSAN, à part.

Elle n'est plus, je n'ai rien à risquer.
(Haut.)
D'abord il est très-sûr, je ne dois pas m'en taire,
Que vous avez eu tort d'ouvrir mon secrétaire:
Un valet d'un larcin pouvait être accusé.

Mme. DORSAN.

L'on eût été par moi bientôt désabusé.

(1) *Eugénie*, *Ferval*, Madame Dorsan, M. Dorsan.

D'ailleurs, si vous craignez qu'ici l'on ne découvre
Des secrets importans, empêchez qu'on ne l'ouvre.

M. DORSAN.

Mais j'ai dû, ce me semble, avec quelque raison,
Me croire en sûreté dans ma propre maison.
S'il faut qu'à chaque instant de tout je me défie,
J'aime mieux mourir.

Mme. DORSAN.

Bien! Cette philosophie,
Malgré votre sang froid, malgré tous ses appas,
Je vous en avertis, ne me séduira pas.

M. DORSAN.

Tant pis.

Mme. DORSAN.

Mais revenons : faites-moi confidence
Du secret.

M. DORSAN.

Donnez.

Mme. DORSAN, avec un sourire amer.

Ah ! les lois de la prudence
Permettent-elles bien ce que vous demandez?

M. DORSAN va pour sortir.

Je ne demande rien.

Mme. DORSAN, l'arrêtant.

Le secret ?...

M. DORSAN.

Attendez
L'ordre de la prudence.

Mme. DORSAN, avec véhémence.

(A part.)

Écoutez. Quel langage !
Jamais, jusqu'à ce jour, il n'eut tant de courage.
(Haut.)
Venez. Voilà la boîte; et voyez à présent
Qui de nous deux, monsieur, est le plus complaisant.

M. DORSAN, avec une ironie douce.

Votre bonté toujours a surpassé la mienne.
Mais pour ouvrir la boîte, il faut que je la tienne.

Mme. DORSAN.

Je n'aurai pas, je crois, lieu de m'en repentir :
Ma confiance...

M. DORSAN, du même ton.

Eh ! mais vous devez bien sentir
Que je pourrais garder ce qu'on a pu me prendre.

Mme. DORSAN.

Comment ! votre projet, monsieur?...

M. DORSAN, d'un ton très-ironiquement mielleux.

Daignez m'entendre.
Songez que du secret unique possesseur,
Je ne l'accorderai qu'à beaucoup de douceur.
Je demande, avant tout, une grâce moi-même.
(Il fait signe aux jeunes gens de s'avancer.) (1)
Consentez à l'hymen de deux enfans que j'aime,
Et la boîte, à vos yeux, dans l'instant va s'ouvrir.

Mme. DORSAN.

Piége adroit ! Son cœur faux aime à se découvrir
En tout. Va, pour jamais cache-moi ce mystère.
Je ne veux plus rien voir.

FERVAL.

Eh, madame !

EUGÉNIE.

O ma mère !

Mme. DORSAN, avec fureur.

Laissez-moi : votre hymen ne sera point le prix
D'un complot aussi lâche, et d'un aveu surpris.

M. DORSAN, flegmatiquement.

Voilà la boîte ; adieu : je ne veux rien surprendre.

Mme. DORSAN.

Sans me rien indiquer, vous osez me la rendre !

M. DORSAN, toujours de sang froid.

Consultez les marchands.
(Il va pour sortir.)

Mme. DORSAN, avec un cri.

Où va-t-il?

M. DORSAN, toujours sérieux.

Au jardin.
(Il emmène Ferval, et veut emmener Eugénie, que sa mère retient.)

(1) Ferval, Eugénie, madame Dorsan, M. Dorsan.

SCÈNE IV.

EUGÉNIE, Mme. DORSAN.

Mme. DORSAN.

Restez, mademoiselle. Ah, quel ton ! quel dédain !
Quel flegme désolant ! je suis hors de moi-même.

EUGÉNIE.

Mais il ne tient qu'à vous que...

Mme. DORSAN.

Paix ! Ferval vous aime?

EUGÉNIE.

Oui, maman.

Mme. DORSAN.

Vous l'aimez?

EUGÉNIE.

J'en suis folle.

Mme. DORSAN, à elle-même.

A quinze ans,
Se préparer déjà des chagrins si cuisans !
(Haut.)
Et vous l'épouseriez?

EUGÉNIE.

J'en aurais grande envie.
Il jure qu'il fera le bonheur de ma vie;
Et cet hymen rendrait mon papa bien content.

Mme. DORSAN, à part.

Ah ! ce coupable père, il m'en jurait autant.
(Haut.)
Ma fille, écoutez-moi. Vous ignorez, sans doute,
Dans ce triste lien ce qu'il faut qu'on redoute.

EUGÉNIE.

Hélas ! moi je ne sais qu'aimer de tout mon cœur.

Mme. DORSAN.

Eh bien ! contre Ferval armez-vous de rigueur.
L'amour dans votre sein est un serpent qui couve :
Craignez, à votre tour, les tourmens qu'on éprouve,
Quand ce cœur qui s'était si tendrement donné,
Par un perfide époux se voit abandonné.

EUGÉNIE.

Oui, c'est bien malheureux; et l'on est bien à plaindre,

Quand c'est vrai ; mais je crois que je n'ai rien à craindre.
Pour moi Ferval doit être, il me l'a bien promis,
Le plus fidèle amant, le meilleur des amis,
Et des maris surtout ; en un mot, il espère,
Jusqu'au dernier soupir, ressembler à mon père :
Mon père que je vois si complaisant, si doux.

Mme. DORSAN, avec indignation.

Si faux, mademoiselle : ils se ressemblent tous.
(A part.) (Haut.) (A part.)
Je m'égare. Un moment. Il me vient une idée.
(Haut.)
Approchez, Eugénie. Êtes-vous décidée
A ce nœud qui pour vous peut être moins fatal?

EUGÉNIE.

Oui, pourvu que ce soit avec monsieur Ferval.

Mme. DORSAN.

Vous ne vous plaindrez plus d'être contrariée.
Cela dépend de lui.

EUGÉNIE, avec une joie naïve.

Me voilà mariée.

Mme. DORSAN.

Il est dans le jardin ; je veux l'entretenir.

EUGÉNIE.

Bon ! j'y cours : dans l'instant nous allons revenir.
(Elle sort.)

SCÈNE V.

Mme. DORSAN seule.

Il faut bien, malgré moi, pour démasquer un vice
Que voile tant d'adresse, employer l'artifice ;
Et le coupable objet de mes justes soupçons,
Me contraint à la fin de suivre ses leçons.
Mais depuis quand joint-il l'ironie à l'outrage ?
De mon tuteur ici je reconnais l'ouvrage.
Mon mari cède enfin à ses conseils affreux.
De l'amour de Ferval il faut m'armer contre eux :
A son âge le cœur aime avec violence ;
Il pourra me servir. Je l'aperçois. Silence.

SCÈNE VI.

FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN.

EUGÉNIE, à Ferval, en l'amenant.

Oui, bientôt, mon ami, vous serez mon époux;
Car ma chère maman dit qu'il ne tient qu'à vous.

Mme. DORSAN.

Retirez-vous, ma fille.

(Eugénie rentre au jardin, et en ferme la porte, jusqu'à ce que sa mère, qui la suit des yeux, se soit retournée; ensuite elle revient doucement et se cache derrière un rideau pour entendre.) (1)

Mme. DORSAN.

Ah! çà, monsieur, j'espère
Que vous n'en voudrez pas à la sensible mère
Qui connaissant les maux attachés à l'hymen,
Veut en sauver sa fille. Un sévère examen
De l'époux qu'aujourd'hui l'on propose pour elle,
Est bien permis, sans doute, à l'amour maternelle;
Et veut beaucoup de temps.

FERVAL.

Vous me faites frémir.
Combien loin du bonheur ai-je encore à gémir?
Madame, ayez pitié des tourmens que j'endure;
Autant que son objet croyez ma flamme pure :
De cet objet charmant confiez-moi le sort.
Moi, faire son malheur! Je crois sentir la mort,
D'y penser seulement. O ma chère Eugénie!
De ton âme, à jamais, cette crainte est bannie.
Le vice n'est pas fait pour profaner un cœur
Qu'habiteront toujours ton image et l'honneur.

Mme. DORSAN.

Je crois à votre amour; mais il m'en faut la preuve.
Vous craignez, je le vois, une trop longue épreuve.
Il ne tient qu'à vous, monsieur, de l'abréger :
Voici donc à quel prix je puis vous protéger.
(Après un moment de silence.)
J'ai de monsieur Dorsan quelque droit de me plaindre;
Un époux tel que lui pour ma fille est à craindre.

FERVAL, avec feu.

Un époux tel que lui! qu'a-t-il de dangereux?
Si je lui ressemblais, je serais trop heureux.

(1) Ferval, madame Dorsan, Eugénie, *cachée*.

Mme. DORSAN.

A ce cruel époux, auteur de mon supplice,
Vous voulez ressembler? Vous êtes son complice.
Vous n'aurez point ma fille.

FERVAL, au désespoir.

O ciel! que dites-vous?

Mme. DORSAN.

Qu'avez-vous dit, vous-même?

FERVAL.

Imiter votre époux
Dans tout le bien qu'il fait, est-ce un vœu condamnable?
Partout où je le vois, vertueux, respectable,
Monsieur Dorsan ressemble aux hommes les meilleurs;
Mais je ne sais pas bien ce qu'il peut être ailleurs.

Mme. DORSAN.

Vous avez de l'esprit.

FERVAL, avec sensibilité.

Hélas! je n'ai qu'une âme,
Que l'espoir soutiendrait, qu'un pur amour enflamme;
Je la mets en vos mains : ordonnez de mon sort;
Je demande à vos pieds Eugénie ou la mort.

Mme. DORSAN.

Levez-vous. En deux mots; il n'est pas impossible
Qu'épouse soupçonneuse, amante trop sensible,
Je suppose à Dorsan bien des torts qu'il n'a pas;
Mais ce doute est affreux : tirez-nous d'embarras.
Vous êtes son ami?

FERVAL.

Du moins j'ose le croire;
J'en ai fait jusqu'ici mon bonheur et ma gloire.

Mme. DORSAN.

Eh bien! vous pouvez donc, en cette qualité,
Vous permettre avec lui plus d'assiduité;
Suivre partout ses pas avec un tendre zèle,
Et m'en rendre surtout un compte très-fidèle.

FERVAL.

Ciel! sous le nom d'ami devenir délateur!
Un tel emploi, madame, est assez peu flatteur;
Il faut en convenir.

Mme. DORSAN.

Aimez-vous Eugénie?

FERVAL.

Oui, je l'adore : mais je hais l'ignominie;
Et dans un tel accord si j'étais de moitié,
Je ferais trop rougir l'amour et l'amitié.

Mme. DORSAN.

Ainsi, de mon mari la conduite est suspecte,
Puisque vous craignez tant, monsieur?

FERVAL.

Je la respecte;
Je ne l'observe point.

Mme. DORSAN, les dents serrées.

Vous avez très-grand tort;
Et vous n'épouserez ma fille qu'à ma mort.

(1) EUGÉNIE, survenant.

Et pourquoi faut-il donc, monsieur, que maman meure,
Pour que vous m'épousiez? consentez tout à l'heure :
Suivre partout mon père, est-ce un pénible emploi?
Si cela se pouvait, je le suivrais bien, moi;
Et comme il ne fait rien dont il puisse avoir honte,
Sans scrupule, à maman de tout je rendrais compte.

Mme. DORSAN.

Vous nous écoutiez donc?

EUGÉNIE.

Oui; j'ai tout entendu.

Mme. DORSAN.

Je croyais cependant vous l'avoir défendu.

EUGÉNIE.

Oh! je n'écoute pas les affaires des autres;
(Regardant Ferval.)
Mais j'écoute souvent, quand il s'agit des nôtres,
Et c'est bien naturel; avouez-le, maman?

Mme. DORSAN, à part.

La petite indiscrète a brouillé tout mon plan.

(1) Ferval, Eugénie, madame Dorsan.

SCÈNE VII.

FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN, GERVAIS, JUSTINE.

GERVAIS, à sa fille.

Voici madame : allons, venez, Mademoiselle ;
Je veux de tout ceci m'expliquer devant elle.
Madame est trop humaine, elle a trop de raison
Pour chasser, sans sujet, quelqu'un de sa maison.

Mme. DORSAN, à Justine.

Par quel hasard ici vous vois-je reparaître ?

JUSTINE.

Mon père me ramène.

GERVAIS.

Oui, vous voudrez peut-être
Excuser un vieillard, un père au désespoir,
Qui craint que son enfant n'ait trahi son devoir.

Mme. DORSAN.

Connaissez-vous sa faute ?

GERVAIS.

Hélas ! non ; je l'ignore.
J'interroge, on se tait ; mais c'est vous que j'implore.
Instruisez-moi, de grâce, et calmez mon effroi.

Mme. DORSAN.

Votre maître qui vient, le pourra mieux que moi :
Il en sait davantage.

SCÈNE VIII.

FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN, M. DORSAN, GERVAIS, JUSTINE.

M. DORSAN, à part, en entrant.

Ah, ah ! que fait ma femme
Avec ce bon Gervais et Justine ?

JUSTINE.

Madame,
L'humanité, l'honneur, tout doit vous inviter
A déclarer mon crime avant de nous quitter.

Mme. DORSAN.

Peut-on porter plus loin l'audace et l'impudence!
De ton père inquiet, par pitié, par prudence,
Je voulais ménager la sensibilité.
Tu le veux? Je dirai l'affreuse vérité.
Gervais, c'est ce matin, sous mes yeux, ici même,
Qu'avec tous les transports d'une tendresse extrême,
Ta fille à mon époux accordait un baiser.

GERVAIS.

Elle!

EUGÉNIE.

Eh! non pas; un mot va vous désabuser;
C'est moi...

M. DORSAN, à Eugénie, avec douceur.

Paix.

GERVAIS, à sa fille.

Répondez?

JUSTINE, avec dignité.

L'innocent qu'on soupçonne,
Souffre en paix qu'on l'accuse, et n'accuse personne.

GERVAIS.

(A M. Dorsan.)

C'est sa seule réponse. Ah! monsieur, par pitié,
Si vous me conservez un reste d'amitié,
Otez-moi, d'un seul mot, le fardeau qui m'accable.
Dites-moi, seulement: elle n'est pas coupable;
Je suis content.

M. DORSAN.

Gervais, s'il existe un cœur pur,
C'est celui de ta fille.

GERVAIS, avec une joie excessive.

A présent, j'en suis sûr.

M. DORSAN, continuant.

Ce prétendu baiser reçu par l'innocence,
Fut donné, mon ami, par la reconnaissance
Que je dois à Justine, à ses soins complaisans.
J'ai cru contre mon cœur presser mes deux enfans.
C'est tout. Madame arrive, on devine le reste.

GERVAIS.

Je comprends. En effet, Justine est si modeste.
En y réfléchissant, je ne concevais point

Qu'elle eût pu près de vous s'oublier à ce point.
* Madame, en se trompant, a pourtant été prête
* A perdre pour jamais une jeunesse honnête
* Qui chérit la vertu, qui n'a pas d'autre bien;
* Pour qui, sans celui-là, les autres ne sont rien.
Sur toi, ma chère enfant, me voilà plus tranquille.
Viens, retournons en paix dans notre obscur asile.
Et vous, madame, vous, pensez avant d'agir,
Et n'exposez personne au chagrin de rougir.

Mme. DORSAN, à son mari.

Voilà pourtant à quoi vos procédés m'exposent:
Les affronts inouïs, les tourmens qu'ils me causent,
Pour cette fois, j'espère, ont assez de témoins.
Des valets impudens peuvent, grâce à vos soins,
M'injurier en face, et de leur insolence
Vous me vengez, monsieur, par un profond silence.

M. DORSAN.

Je vais parler, ceci devient trop sérieux.
Autour de vous, madame, osez lever les yeux;
Contemplez votre ouvrage, et comptez les victimes
Que vous vous immolez sans indiquer leurs crimes.
Les miens, je les connais; je suis votre mari,
Suspect et malheureux pour être trop chéri:
Aussi je souffre en paix. Mais quels droits sont les vôtres
Pour blesser, outrager, persécuter les autres?
Voyez ce bon vieillard dans sa fille offensé,
D'un service bien long si mal récompensé.
Voyez sa fille, objet de votre violence,
Garder sur vos fureurs un généreux silence.
Voyez notre Eugénie à qui votre rigueur
Enlève un double bien nécessaire à son cœur,
L'amant qu'elle préfère, et Justine qu'elle aime;
Et, puisqu'il faut finir par me citer moi-même,
Moi, votre unique ami, votre fidèle époux,
Incessamment en butte à vos transports jaloux.
Laissez-vous donc toucher par ce triste spectacle:
Au bonheur de vos jours cessez de mettre obstacle.
Rappelez-moi ces temps si précieux, si doux,
Où ma femme, en l'aimant, estimait son époux.
Viens aux pieds de ta mère, ô ma pauvre Eugénie!
Ta prière innocente, à ma tendresse unie,
Fléchira, changera ce cœur né généreux,
Qui n'est fait que pour voir et faire des heureux.

EUGÉNIE, à genoux aux pieds de sa mère.

Maman !

Mme. DORSAN.

Viens dans mes bras, je sens couler mes larmes.
(A M. Dorsan.)
Viens aussi, mon ami, viens, je te rends les armes.
Je cède à ta bonté, je cède à ta raison,
Et mon cœur attendri leur doit sa guérison.
(A Gervais.) (A Justine.)
Oublions tout, Gervais. Toi, reste ici, ma chère.

JUSTINE, avec sensibilité.

Non, madame, il est temps que je songe à mon père;
Qu'il reçoive de moi les soins et les secours
Que sa fille aurait dû lui prodiguer toujours;
Et je paîrai bien mieux ce tribut légitime,
Puisqu'en quittant ces lieux j'emporte votre estime.

EUGÉNIE.

Quoi! tu t'en vas encor?
(Scène muette entre Eugénie, Gervais et Justine; ces derniers sortent.)

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, Mme. DORSAN, M. DORSAN.

Mme. DORSAN.

Je ne puis la blâmer.
Ah! le premier des biens est de se faire aimer :
J'en conviens, je le sens. De ma triste conduite
La haine, l'abandon, devaient être la suite;
Et toi, dont le bonheur était empoisonné
Par mes transports jaloux, tu m'as tout pardonné.
Trop long-temps à ton cœur le mien a fait injure;
Tu ne te plaindras plus d'une erreur que j'abjure.
(Elle lui donne la boîte d'or.)
Tiens, reprends cette boîte et son fatal secret;
Il a fait mon tourment, je l'avoue à regret :
Mais à tous mes soupçons pour jamais je renonce.

M. DORSAN.

Je vais te l'indiquer; c'est ma juste réponse.
(A part.)
Je dois ce sacrifice à sa tranquillité.
(Il ouvre le double fond de la boîte, au moyen d'un ressort.)

Mme. DORSAN, voyant un portrait.

Ciel ! un portrait de femme !

M. DORSAN.

Eh bien ! en vérité,
De tes transports jaloux te voilà revenue,
Je m'en aperçois.

Mme. DORSAN, avec émotion.

Mais une femme inconnue !....

EUGÉNIE, regardant par-dessus l'épaule de Mme. Dorsan.

Oh ! comme elle est jolie !

M. DORSAN.

En deux mots, finissons.
Je ne veux point laisser matière à tes soupçons :
Crois-moi, né de l'idée et de la fantaisie,
Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie ;
Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
Si l'univers entier a son original.

Mme. DORSAN.

C'en est assez : de moi je suis enfin maîtresse.
Je garde ce bijou, présent de ta tendresse.
A nos jeunes amans je permets d'espérer
Qu'ils s'uniront un jour ; et pour mieux réparer
L'injure qu'a soufferte une honnête famille,
Je cours au bon Gervais redemander sa fille.

SCÈNE X.

FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN, D'ARANVILLE, entrant au moment où Mme. Dorsan embrasse son mari.

D'ARANVILLE.

Ah ! l'on s'embrasse ici ? Parbleu ! c'est du nouveau,
Pour le coup.

Mme. DORSAN, dédaigneusement.

Vous trouvez ?

D'ARANVILLE.

J'aime fort ce tableau :
C'est un original dont la copie est rare.

Mme. DORSAN, avec l'air de ne guère aimer d'Aranville.

Elle le sera moins, monsieur ; et je déclare
Que, si de l'amitié les soins officieux

Ne troublent plus la paix qui renaît dans ces lieux,
On l'y verra long-temps.

(Elle sort.)

SCÈNE XI.

FERVAL, EUGÉNIE, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Bon! un trait d'épigramme,
Qui ne peut me blesser, décoché par ta femme.
Jusqu'à ce que ton cœur se soit bien raffermi,
Je n'en serai pas moins ton guide, ton ami.

(Il le prend à part.)

Ah! çà, la pauvre enfant d'hier est arrivée.

M. DORSAN, à basse voix.

Ah, grands dieux! mon ami, tu ne l'as point trouvée?

D'ARANVILLE.

Non vraiment. Le pis est que, comme de raison,
Elle a, de prime abord, demandé ta maison,
Maison connue. As-tu quelque valet fidèle
Qui veille?...

M. DORSAN.

Bon! mes gens ne veillent que pour elle:
Elle passe sa vie à les interroger.

D'ARANVILLE.

Eh bien! si l'un de nous restait?

M. DORSAN.

Autre danger;
Autre objet de soupçons.

D'ARANVILLE, par une réflexion subite.

Près des messageries,
Il est, comme tu sais, quelques hôtelleries.

M. DORSAN.

Fort bien: c'est le plus sûr.

EUGÉNIE, à Ferval, tout bas.

Qu'ont-ils donc?

FERVAL, de même, et bien tendrement.

Taisez-vous.

D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Ne perdons pas de temps. Ferval, viens avec nous.
(Bas à M. Dorsan.)
C'est un garçon prudent qui peut nous être utile.

EUGÉNIE, naivement.

Vous le ramenerez?

D'ARANVILLE.

Oui, oui, va, sois tranquille;
Nous répondons de lui.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

EUGÉNIE, seule.

Mais, voyez donc un peu
Cette rage qu'il a d'emmener son neveu!
Il aurait pu du moins me tenir compagnie:
Me voilà toute seule; il faut que je m'ennuie.
C'est bien désagréable. « Un jour ils s'uniront, »
Dit ma mère; et quel jour? cela sera-t-il prompt?
Il me tarde bien fort de devenir épouse,
Seulement pour savoir si je serai jalouse.
Quel silence à présent! si j'allais chez Gervais?
Non, peut-être maman le trouverait mauvais.
Il faut rester. Que faire? Ah! j'ai là les paroles
Qu'il m'a faites sur l'air dont nos dames sont folles.
Allons à mon piano. Je ne crains plus l'ennui,
Et je chanterai bien; la chanson est de lui.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BLAISOT, seul.

PARBLEU! j'étais bien dupe, il en faut convenir.
Le carrosse aujourd'hui n'a pas voulu venir;
Et ce n'est, ma foi, pas une grande merveille :
Pourquoi? C'est qu'il était arrivé de la veille.
Un quidam me l'a dit, et comme de raison
Je m'en suis revenu tout droit à la maison.

SCÈNE II.

EUGÉNIE, BLAISOT.

EUGÉNIE.

Ah, ah! c'est toi, Blaisot?

BLAISOT.

C'est moi, mademoiselle,
Qui vous fais compliment.

EUGÉNIE.

De quoi?

BLAISOT.

D'une nouvelle

(Souriant finement.)

Que vous savez déjà, j'en suis sûr.

EUGÉNIE.

Mon Dieu! non.

BLAISOT.

Madame de Ferval! c'est un bien joli nom,
Pas vrai? Qu'en pensez-vous?

EUGÉNIE.

Bien plus joli qu'un autre.

BLAISOT.

Eh bien! ce joli nom sera bientôt le vôtre.

EUGÉNIE.

Quoi! tu sais?...

BLAISOT, *avec une finesse confiante.*

Chut ! suffit que je sais le fin mot :
Tout est dit. Et celui de madame Blaisot,
Comment le trouvez-vous ?

EUGÉNIE.

Charmant.

BLAISOT.

C'est à Justine
Que votre serviteur aujourd'hui le destine :
Je me fais un devoir de vous en prévenir.
Mais je ne la vois pas.

EUGÉNIE.

Elle va revenir
Peut-être.

BLAISOT.

Elle est dehors ?

EUGÉNIE.

Pour une bagatelle.

SCÈNE III.

EUGÉNIE, Mme. DORSAN, BLAISOT.

EUGÉNIE, *à sa mère qui entre.*

Eh bien ! chère maman, Justine revient-elle ?

Mme. DORSAN.

Justine était absente. Avant la fin du jour,
J'irai la voir encore, et presser son retour,
Auquel je crois pourtant que j'ai tort de prétendre.
Elle est fière, ta bonne.

EUGÉNIE.

Oui ; mais elle est si tendre.

BLAISOT, *avec l'air d'en savoir quelque chose.*

Oh ! pour ça j'en réponds.

EUGÉNIE.

Si vous le permettez,
Je vais dans un billet lui peindre vos bontés.
Blaisot le portera.

Mme. DORSAN.

Soit. Dis bien à ta bonne
Que je l'attends ici pour qu'elle me pardonne.

A propos, j'oubliais un grand événement;
J'ai trouvé mon mari, son ami, ton amant,
Qui tous trois, m'ont-ils dit, allaient chez un notaire.
Devines-tu pourquoi?

EUGÉNIE, souriant ingénûment

Non, mais laissez-les faire.
Ah! si je dois avoir mon amant pour époux,
Il me sera plus cher en le tenant de vous.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

Mme. DORSAN. *BLAISOT*, à l'écart.

Mme. DORSAN, à part.

Le mal qu'on sait n'est rien près du mal qu'on redoute.
Pour séduire un valet je sens ce qu'il m'en coûte;
Mais il faut à mon sort payer ce vil tribut:
Tâchons donc d'amener ce valet à mon but.
(Haut)
Tu t'éloignes, Blaisot? tu supposes, je gage,
Que je vais te gronder?

BLAISOT, bas, à part.

Mais c'est assez l'usage.

Mme. DORSAN.

Approche, et ne crains rien. Pourtant, à la rigueur,
Je pourrais t'accuser des tourmens de mon cœur.

BLAISOT.

Moi, madame?

Mme. DORSAN.

Oui, Blaisot. C'est toi qui suis ton maître
En tous temps, en tous lieux; toi seul peux donc connaître
Les endroits qu'il fréquente, et tout ce qu'il y fait.
Je sens que mon bonheur ne peut être parfait,
Si d'un époux si cher j'ignore la conduite.
Tu vois, par ton silence, à quoi tu m'as réduite;
A le persécuter, à vous tourmenter tous.
Va, quand l'amour voit clair, l'amour n'est point jaloux.

BLAISOT.

C'est vrai; mais par malheur on dit qu'il n'y voit goutte.
Le vôtre, par exemple, est toujours dans le doute.
A vous ouvrir les yeux on met tout son savoir,
Et vous, vous les fermez exprès pour ne rien voir,

Ou bien vous les ouvrez pour voir tout effroyable.
Si j'accusais monsieur, oh ! je serais croyable ;
Mais comme je ne puis en dire que du bien,
Blaisot vous est suspect, et Blaisot ne dit rien.
Oh ! que je ne suis pas comme ces domestiques,
Bien fourbes, bien fripons, flatteurs, bien politiques,
Qui pour vous trahiront votre époux aujourd'hui,
Et demain, à coup sûr, vous trahiront pour lui.
Je ne sais, d'honneur, pas à quoi pensent les maîtres,
De prodiguer l'argent pour s'entourer de traîtres.
Moi, j'ai pris mon parti : tout entendre, tout voir,
Ne pas souffler le mot ; c'est là tout mon devoir.

Mme. DORSAN.

Ce procédé, Blaisot, te paraît-il honnête,
Quand un mot peut calmer et mon cœur et ma tête ?
Si tu n'as de ton maître à dire que du bien,
Te taire, c'est risquer son repos et le mien.
Malgré l'intimité du nœud qui nous rassemble,
L'usage nous défend d'être toujours ensemble ;
Mais qu'il me serait doux d'apprendre à son retour,
Que même en mon absence il songe à notre amour :
Que je suis en tous lieux présente à sa pensée !
En quoi ta probité serait-elle offensée ?
En quoi trouverais-tu blâmable, ou dangereux,
Un zèle qui rendrait deux époux plus heureux ?

BLAISOT.

Vraiment je parlerais, ce n'est pas là l'histoire ;
Mais qui me répondra que vous voudrez me croire ?
Car passer pour menteur, et çà lorsqu'on dit vrai,
C'est fort désobligeant.

Mme. DORSAN.

Eh bien ! fais-en l'essai.
Sur ta sincérité me voilà rassurée.
Tes soins entretiendront la douce paix jurée
Entre ton maître et moi.

BLAISOT.

Depuis quand ?

Mme. DORSAN.

De tantôt.

BLAISOT.

Pour combien ?

Mme. DORSAN.

Pour toujours : il ne tient qu'à Blaisot.

BLAISOT.

Il faudrait donc vous rendre un compte?...

Mme. DORSAN.

Oui, bien fidèle.

BLAISOT.

Oh! si je vous promets, fiez-vous à mon zèle ;
Et puis d'ailleurs faisons un accord entre nous.
Justine va rentrer ; me voilà son époux :
Tandis que j'épîrai le mari de madame,
Il faudra que madame épie aussi ma femme ;
Et puisque de nos cœurs le repos dépend d'eux,
Nous aurons intérêt à dire vrai tous deux.

Mme. DORSAN, se détournant.

Juste ciel! à ce point j'ai pu me compromettre!
Allez voir si ma fille achève enfin sa lettre.

(Blaisot sort.)

SCÈNE V.

Mme. DORSAN, seule.

Ferval m'a refusée au nom de l'amitié :
Blaisot veut avec lui me mettre de moitié.
Voilà le prix honteux d'un honteux stratagème.
C'en est trop, il est temps de rentrer en moi-même ;
Cessons de tourmenter, d'outrager mon époux :
Sur sa fidélité puisqu'ils s'accordent tous,
Croyons, pour mon repos, qu'il est ce qu'il doit être.

SCÈNE VI.

Mme. DORSAN, UN VOITURIER.

UN VOITURIER, vers la coulisse, à un valet que l'on ne voit pas.

De ce logis, enfin, montrez-moi donc le maître?

Mme. DORSAN.

Vous voyez la maîtresse.

LE VOITURIER.

Ah! madame, excusez.
Voilà mon *memento* ; tenez, voyez, lisez.

(Il présente son livre à Mme. Dorsan.)

Mme. DORSAN lit.

Aller chez M. Dorsan de la part d'une jeune personne qui lui est adressée de Tours, et lui annoncer son arrivée.

(Quand elle a lu, le voiturier reprend son registre.)

Eh! quelle est, mon ami, cette jeune personne?

LE VOITURIER.

Ah! je n'en sais rien; mais, à ce que je soupçonne,
Elle est très comme il faut. J'aurais bien dû venir
Hier au soir; mais on est trop pressé pour tenir
Tout ce que l'on promet.

Mme. DORSAN.

Qu'est-elle devenue?

LE VOITURIER.

Je la crois dans l'auberge où je l'ai descendue:
Dans une auberge, là, tout près de nos bureaux.

Mme. DORSAN, à part.

O ciel! faut-il m'attendre à des tourmens nouveaux!

(Haut.)

Conduisez-moi, je veux l'aller chercher moi-même.

LE VOITURIER, avec confiance.

Vous allez bien l'aimer, car tout le monde l'aime.

(Elle sort avec le voiturier.)

SCÈNE VII.

BLAISOT, seul.

Madame! ah! ah! madame!... et la voilà qui part.
Bon voyage. Pourtant je suis un fin renard.
Là, c'est la vérité. Son œil me cherchait l'âme;
Mais monsieur ne fait rien qui mérite le blâme;
Et quand cela serait, bien loin de l'avertir,
Quitte à mourir de faim, j'aimerais mieux sortir.
C'est un cruel tourment que cette jalousie!
Après tout, laissons-la faire à sa fantaisie;
Et, liés une fois par le nœud conjugal,
Allons, Justine et moi, chez monsieur de Ferval.
Il faut absolument changer de domicile,
Parce que, dans le vrai, j'aime à vivre tranquille.
Souvent sur le bonheur j'entends de beaux propos:

Le bonheur, mes amis, n'est rien que le repos.
Eh, bon Dieu! que de temps pour un chiffon de lettre!
Finira-t-elle?

SCÈNE VIII.

BLAISOT, CLÉMENCE, UN VALET.

(Clémence est conduite par le valet qui se retire aussitôt.)

BLAISOT, en voyant Clemence.

Ah! ah!

CLÉMENCE, arrivant à pas lents.

Quel accueil me promettre,
Hélas!

BLAISOT, s'approchant.

Mademoiselle, un minois si joli
Vous en promet un bon.

CLÉMENCE.

Vous êtes trop poli,
Monsieur.

BLAISOT.

Moi? point du tout. Votre figure annonce...

CLÉMENCE, à part.

L'avis n'est point reçu, puisqu'il est sans réponse.

BLAISOT, familièrement.

Qui vous amène ici?

CLÉMENCE.

C'est à monsieur Dorsan
Que je voudrais parler, monsieur.

BLAISOT.

Il est absent.

CLÉMENCE.

Eh bien! je reviendrai.

BLAISOT, l'arrêtant par le bras.

Vous êtes bien pressée.
Contez-moi...

CLÉMENCE.

C'est à lui que je suis adressée.

BLAISOT, à part.

Ah! pourquoi pas à moi?

CLÉMENCE.

C'est lui qui doit savoir
L'objet qui me conduit.

BLAISOT.

En ce cas, au revoir.
Si vous voulez demain faire votre visite,
Vous trouverez monsieur.

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, BLAISOT, CLÉMENCE.

EUGÉNIE, en donnant sa lettre à Blaisot.

Tiens, mon ami, va vite.
(A part, en voyant Clémence.)
Ah! l'aimable personne!

(Eugénie et Clémence se saluent; Blaisot les regarde avec étonnement.)

EUGÉNIE, avec un petit dépit.

Allons, Blaisot, va-t'en.

BLAISOT.

(Bas à l'oreille de Clémence.)
Je pars. Mademoiselle est de monsieur Dorsan
La fille, fille unique, et se nomme Eugénie.

(Il sort très-vite après cette confidence.

SCÈNE X.

EUGÉNIE, CLÉMENCE.

EUGÉNIE regarde quelque temps Clémence avec beaucoup d'attention, mêlée d'intérêt; et dit naivement :

Je sens, en vous voyant, une joie infinie,
Mademoiselle; vrai.

CLÉMENCE.

C'est un grand bien pour moi.

EUGÉNIE.

(A part.)
Ah! tant mieux. Mon cœur bat, je ne sais pas pourquoi.
Eh! quelle est donc cette jeune étrangère
(Haut.)
Qui depuis un instant?... Rassurez-vous, ma chère.
(A part.)
Pourquoi donc à la voir, ai-je tant de plaisir,
Que de la voir toujours j'ai déjà le désir?
(Haut, après un temps.)
Tenez, embrassons-nous; car je m'en meurs d'envie.

CLÉMENCE.

Ah ! d'un si doux accueil que mon âme est ravie !
Je sens couler mes pleurs.

EUGÉNIE.

Je vais pleurer aussi.
C'est singulier. Qui peut nous attendrir ainsi ?

CLÉMENCE.

Vous, c'est la pitié; moi, c'est la reconnaissance.

EUGÉNIE.

Vous ne m'en devez pas. Je cède à la puissance
D'un sentiment bien doux qui n'est point la pitié,
Et je croirais plutôt que c'est de l'amitié.

CLÉMENCE.

Je suis plus digne, hélas ! de l'une que de l'autre,
Et je viens l'implorer.

EUGÉNIE.

Quel sort est donc le vôtre ?
Dites, ma bonne amie, oh ! dites-moi bien tout.
Si de vous obliger je puis venir à bout,
Savez-vous qui des deux sera la plus heureuse ?
Eh bien ! ce sera moi.

CLÉMENCE.

Quelle âme généreuse !

EUGÉNIE.

Eh ! mon Dieu ! calmez-vous. Vous voilà tout en pleurs ;
Vous avez sûrement eu de bien grands malheurs.

CLÉMENCE.

Un seul les a fait tous; c'est ma triste naissance.
Le sort de mes parens m'ôta la connaissance.
Dès l'enfance, élevée aux environs de Tours,
J'ai dû tout mon bien-être aux généreux secours
Que daignait m'accorder monsieur Dorsan.

EUGÉNIE, *avec feu.*

Mon père ?

CLÉMENCE.

Lui-même ; il me donna, pour me servir de mère,
Une femme prudente et pleine de raison :
J'habitai dix-huit ans sa paisible maison.
Avec tant de vertus pourquoi faut-il qu'on meure ?

EUGÉNIE.

Elle est morte ?

CLÉMENCE.

Hélas! oui; jour et nuit je la pleure;
Mais à monsieur Dorsan je devais cet appui,
Et je viens en chercher un autre auprès de lui.

EUGÉNIE.

Ah! comptez sur mon père, il le sera lui-même.
L'avez-vous déjà vu?

CLÉMENCE.

Non, jamais, et je l'aime,
Je l'aime... cent fois plus qu'un simple bienfaiteur,
Et comme de ses jours on aimerait l'auteur.
Par vos soins généreux je le verrai, j'espère:
Sans peine, en le voyant, je croirai voir mon père.

EUGÉNIE.

Et moi, je me promets mille et mille douceurs:
Si vous restez ici, nous serons les deux sœurs.

CLÉMENCE.

Ah! par quel doux penchant je me sens entraînée!

EUGÉNIE.

Vous avez dix-huit ans?

CLÉMENCE.

Oui.

EUGÉNIE.

Vous serez l'aînée:
Moi, je n'en ai que quinze.

CLÉMENCE.

A ce titre si doux
Mon destin me défend d'aspirer près de vous;
Mais si, compagne heureuse...

EUGÉNIE.

Et vraiment, je l'espère.
Attendez; restez là; je vais chercher ma mère;
Je la crois au jardin: dès qu'elle vous verra,
Ici je vous réponds qu'elle vous gardera.

(Eugénie sort en courant.)

SCÈNE XI.

CLÉMENCE, seule.

Si la mère a pour moi les bontés de la fille,
Un doux rayon d'espoir à mes yeux enfin brille.
J'entends....

SCÈNE XII.

CLÉMENCE, M. DORSAN.

M. DORSAN, parlant à l'un de ses gens que l'on ne voit pas.

Qu'on m'avertisse, et qu'on n'y manque pas.

(A lui-même.)

Quelle femme, grands dieux ! elle accourt sur mes pas.

CLÉMENCE.

Monsieur...

M. DORSAN.

Que vois-je? ô ciel ! ma surprise est extrême.

CLÉMENCE.

Est-ce monsieur Dorsan?...

M. DORSAN, avec le plus grand trouble.

Oui, mon enfant, lui-même.

(A part.)

Dieux! quel portrait frappant !

CLÉMENCE.

Je tombe à vos genoux.

Vous voilà donc enfin ! et je puis...

M. DORSAN, avec effroi.

Levez-vous.

Clémence est votre nom?

CLÉMENCE.

Oui.

M. DORSAN, à part.

Je crois voir sa mère.

CLÉMENCE.

Mon aspect vous afflige?

M. DORSAN, avec trouble.

Eh ! que dis-tu, ma chère?

(A part.)

Ah ! viens, viens dans mes bras. On me suit. Quel effroi !

CLÉMENCE, avec la plus grande sensibilité.

Mon bienfaiteur ! mon père !

SCÈNE XIII.

CLÉMENCE, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE, survenant brusquement.

Est-ce elle?

M. DORSAN, toujours troublé.

Oui.

D'ARANVILLE, à Clémence.

Suivez-moi.

(A M. Dorsan.)

Un seul instant plus tard elle était découverte.
On accourt. Du jardin la porte est-elle ouverte?

M. DORSAN.

Voilà la clef.

D'ARANVILLE.

C'est bon.

CLÉMENCE, effrayée.

Qu'est-ce donc?

(1) D'ARANVILLE, à Clémence.

Calmez-vous.

(A M. Dorsan, très-vite.)

C'est ici, mon ami, qu'il faut braver les coups.
Garde sur ton secret un silence intrépide;
Songe que de ton sort cette crise décide.
Pour plus de sûreté c'est chez moi que je vais:
Quand il en sera temps nous irons chez Gervais.

SCÈNE XIV.

CLÉMENCE, D'ARANVILLE, M. DORSAN, FERVAL.

FERVAL, accourant.

Voici madame.

M. DORSAN.

Ah, dieux!

D'ARANVILLE, à Clémence.

(A M. Dorsan.)

Allons vite. Toi, reste.
Ferme et froid, c'est ton rôle.

(Il sort avec Clémence et Ferval, par la porte qui conduit au jardin.)

(1) Clémence, d'Aranville, M. Dorsan.

SCÈNE XV.

M. DORSAN, Mme. DORSAN.

M. DORSAN, à part.

Acharnement funeste.
Sans égard, aux bureaux accourir en fureur ;
Compromettre mon nom, le sien.

Mme. DORSAN, mielleusement ironique.

C'est une horreur,
N'est-il pas vrai, monsieur ?

M. DORSAN, froidement, et toujours de même.

Ah ! vous voilà, madame ?

Mme. DORSAN.

Oui, très-fidèle époux ; c'est votre chère femme
Qui vient de demander, sans ruse, et sans détours,
Quel objet précieux vous attendez de Tours.

M. DORSAN.

Eh bien ! vous l'a-t-on dit ?

Mme. DORSAN, paisiblement.

(En fureur.)

Oui, monsieur ; oui, parjure.
Quoi ! c'est dans le moment où ta bouche me jure
D'épargner désormais à mon cœur malheureux
Des soupçons dévorans et des tourmens affreux ;
C'est dans le doux moment où ce cœur plus tranquille
Pour jamais dans le tien croit trouver un asile,
Qu'abusant lâchement de ma crédulité,
Tu fais les noirs apprêts d'une infidélité !
Cette fille, voyons, réponds-moi, quelle est-elle ?
Ceux à qui j'ai parlé m'ont dit qu'elle était belle.
Qui l'amène à Paris ? et pour quelle raison
A-t-elle, en arrivant, demandé ta maison ?

M. DORSAN.

Il est tout naturel qu'un ami me l'envoie,
Et je la recevrais avec bien de la joie.

Mme. DORSAN.

Il est fort bien trouvé cet ami prétendu.
Mais sur un mot d'avis on doit être attendu.
En avez-vous un ?

M. DORSAN, sèchement.

Non.

Mme. DORSAN.

Pourquoi donc, je vous prie,
A-t-on vu ce matin à la messagerie,
Un de vos gens, Blaisot, s'informer dans les cours?...

SCÈNE XVI.

M. DORSAN, Mme. DORSAN, BLAISOT.

Mme. DORSAN.

Justement le voici qui vient à mon secours.

M. DORSAN, impatienté.

Je n'entends, pas du tout ce que vous voulez dire.

BLAISOT.

Chez son père à jamais Justine se retire,
Madame.

Mme. DORSAN.

En ce moment, tu viens fort à propos,
N'est-il pas vrai?

M. DORSAN.

De grâce, épargnez mon repos,
Madame; il en est temps. Vous voudrez bien permettre
Que je trouve mauvais de me voir compromettre
Avec tous vos valets. Je fus jusqu'à présent,
La dupe de mon cœur, trop bon, trop complaisant;
C'est assez : cette vie à la fin m'importune.
De deux choses, madame, il faut adopter l'une,
Et sortir à la fin d'un si pénible état.
Je suis un mari tendre, ou je suis un ingrat.
Si de déloyauté j'ai donné quelque signe,
Épargnez-vous des pleurs dont je ne suis pas digne:
Le plus prompt abandon, le plus parfait mépris,
Des crimes d'un époux doivent être le prix.
Mais, si toujours amant d'une épouse adorée,
J'ai scrupuleusement gardé la foi jurée;
Si mes dieux ont été mon amour et l'honneur,
Mon épouse est injuste, ou me doit le bonheur.

Mme. DORSAN.

Fais donc le mien, cruel! et si je te suis chère,
Apprends-moi sur-le-champ quelle est cette étrangère :

D'où tu peux la connaître. Eh bien! que réponds-tu?
Songe que ton silence expose ta vertu
A de fâcheux soupçons, et que ta protégée
Pourrait être à son tour sévèrement jugée.
Elle est dans l'infortune; on vante ses appas:
Riche et compatissant, tu peux...

M. DORSAN.

N'achevez pas.
J'allais le dévoiler cet innocent mystère:
Vous m'avez éclairé; je dois, je veux me taire.

Mme. DORSAN, avec fureur.

Et moi, que tes noirceurs enfin poussent à bout,
Je deviens furieuse et capable de tout.
Errant depuis seize ans dans une nuit obscure,
Qu'épaississait pour moi ton adroite imposture,
J'ai paru jusqu'ici t'accuser sans sujet;
A la fin, mes soupçons ont trouvé leur objet.
Tu n'appelleras plus ma juste jalousie,
Acharnement cruel, aveugle frénésie:
Mais ne te flatte pas, homme artificieux,
De dérober long-temps ma rivale à mes yeux.
Dusses-tu la cacher au centre de la terre,
Je la découvrirai.

BLAISOT, à part.

Mais c'est comme une guerre,
Cette paix-là.

Mme. DORSAN.

Que dis-je? où vais-je m'égarer?
Le parti le plus sage est de nous séparer,
Monsieur; nous ne pouvons désormais vivre ensemble;
Nous maudissons tous deux le nœud qui nous rassemble:
En brisant nos liens nous serons plus heureux.

M. DORSAN.

Oui, vous avez raison; ces liens douloureux
Ont assez tourmenté ma déplorable vie;
Séparons-nous.

Mme. DORSAN.

Cœur vil, c'est ta plus chère envie.
Tu veux ta liberté; mais tu ne l'auras pas.
Je vais, dès ce moment, m'attacher à tes pas:
Je te suivrai partout, je veux être ton ombre.

M. DORSAN.

M. DORSAN, avec force.

Finissons; je suis las des outrages sans nombre
Que j'ai, sans murmurer, soufferts jusqu'à ce jour.
La haine est préférable à votre affreux amour.
Pour la dernière fois je vous parle peut-être;
Pour la première fois je vais parler en maître :
Vous me l'avez appris. A dater d'aujourd'hui,
Votre époux, désormais, veut commander chez lui.
Jusqu'ici j'ai voulu vous laisser la maîtresse
D'ouvrir tous les papiers venus à mon adresse,
Que cela ne soit plus. Stylés à me trahir,
Que mes gens à moi seul commencent d'obéir;
Sans cela, point de grâce, ils sont tous à la porte.
Le soir ou le matin, que j'entre ou que je sorte,
J'entends, autour de moi, n'avoir plus d'espions;
Et sauvez-moi, surtout, l'ennui des questions;
Je fus assez long-temps outragé par vos doutes.
Que ceci soit, chez moi, dit une fois pour toutes :
Que ce plan, à la lettre, y soit exécuté;
Car si par vous encor je suis persécuté,
C'est moi, moi qui de vous à jamais me sépare.
Vous connaîtrez un jour l'erreur qui vous égare;
Vous maudirez vos torts, vos soupçons insultans;
Vous voudrez revenir, il ne sera plus temps.
Adieu, madame.

(Il rentre chez lui, et ferme brusquement sa porte.)

SCÈNE XVII.

Mme. DORSAN, BLAISOT.

Mme. DORSAN, prête à s'évanouir.

O ciel! c'est ainsi qu'il me laisse!
Je succombe.

BLAISOT, courant à elle.

Madame!.... Elle tombe en faiblesse.

(Mme. Dorsan se laisse aller sur Blaisot, qui la traîne à un fauteuil.)

Monsieur!... holà, monsieur! venez la secourir.
Il est sourd.

Mme. DORSAN, se levant brusquement. (1)

Le cruel me laisserait mourir!

(1) Blaisot, madame Dorsan.

BLAISOT, stupéfait, et à part.

Tiens! moi qui la croyais tout près de l'autre monde!
Se trouver mal, et bien, en moins d'une seconde!
Ma foi, c'est fort adroit.

SCÈNE XVIII.

BLAISOT, FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN.

Mme. DORSAN.

O barbare Dorsan!

EUGÉNIE, à Ferval, en entrant.

Je veux parler, vous dis-je, à ma chère maman.
Vraiment, si j'en croyais votre éternelle envie,
A jaser avec vous je passerais ma vie.

Mme. DORSAN.

Qu'avez-vous à me dire?

EUGÉNIE.

En deux mots le voici.

SCÈNE XIX.

BLAISOT, FERVAL, EUGÉNIE, Mme. DORSAN, *M. DORSAN* sort de son appartement et se tient à l'écart.

EUGÉNIE.

Une jeune personne est arrivée ici
Depuis une heure au plus, et demandait mon père.

Mme. DORSAN, avec feu.

(A part.)

Achève, mon enfant. Je saurai le mystère.

EUGÉNIE.

Elle est jolie, elle a surtout de grands malheurs
Qu'elle contait si bien, que je fondais en pleurs.

(A Ferval qui la tire par sa robe pour l'empêcher de continuer)

Laissez-moi donc parler.

Mme. DORSAN, à Ferval, avec sévérité.

(A sa fille.)

Monsieur... Poursuis, ma fille.

EUGÉNIE.

La pauvre infortunée ignore sa famille ;
Mon cher papa, dit-elle, est son unique appui.
J'ai couru vous chercher ; car vous, c'est comme lui.

Mme. DORSAN.

Où donc est-elle enfin ?

EUGÉNIE.

Chez monsieur d'Aranville.
(M. Dorsan sort précipitamment.)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, EXCEPTÉ M. DORSAN.

EUGÉNIE.

C'est lui probablement qui lui donne un asile.
Moi, j'aurais désiré que vous puissiez la voir,
Parce qu'à la maison j'aurais voulu l'avoir
Avec Justine.

BLAISOT.

Ah ! oui : Justine est chez son père,
Et n'en veut pas sortir.

EUGÉNIE.

Quoi ! toujours en colère ?
J'irais bien, si maman voulait.

Mme. DORSAN.

Soit, je le veux.
(A part.)
Blaisot va t'y conduire. Ils me gênaient tous deux.
(Eugénie et Blaisot sortent. Ferval voudrait les suivre, Mme. Dorsan l'arrête.)

SCÈNE XXI.

FERVAL, Mme. DORSAN.

Mme. DORSAN.

Abrégeons les discours, abrégeons mon supplice.
Je vous l'avais bien dit ; vous êtes leur complice.

FERVAL, avec effroi.

De qui ?

Mme. DORSAN.

Vous m'entendez. Un enfant, par un mot,
Vient de déconcerter cet odieux complot ;
Et vous favorisez ces manœuvres indignes,
Vous !

FERVAL.

Madame, en honneur...

Mme. DORSAN.

N'ai-je pas vu vos signes,
Et n'indiquaient-ils pas, avec trop de clarté,
Le plan de trahison entre vous concerté?

FERVAL, avec la plus grande chaleur.

Réfléchissez, madame; est-il bien vraisemblable
Qu'à ce point envers vous je veuille être coupable?
Supposons que je puisse oublier mon honneur;
Vous tromper, n'est-ce pas renoncer au bonheur
Que vous avez daigné promettre à ma tendresse?
Du destin de mes jours n'êtes-vous pas maîtresse?
Et puis-je vous trahir sans me sacrifier?

Mme. DORSAN.

Il faut plus que des mots pour vous justifier.
Chez votre oncle par vous je veux être conduite
Avant qu'on ait le temps de ménager sa fuite;
Je prétends la chercher dans toute la maison,
Et savoir une fois si j'ai tort ou raison.

FERVAL.

(A part.) (Haut.)

Nous voilà tous perdus! Madame sait peut-être
Que dans cette maison je ne suis pas le maître?

Mme. DORSAN.

Défaite.

FERVAL.

Examinez...

Mme. DORSAN.

Je n'examine rien.
Partons, ou plus d'hymen. Voyez, pensez-y bien.

FERVAL, à part.

Ou les exposer tous, ou perdre ce que j'aime!

Mme. DORSAN.

Vous hésitez, monsieur? eh bien! j'irai moi-même.

FERVAL.

Arrêtez; je vous suis.

Mme. DORSAN.

Votre main.

FERVAL.

La voilà.

(A part, en sortant.)

Dieux! un prodige seul peut nous tirer de là.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

(Le théâtre représente une chambre de la maison de Gervais.)

SCÈNE I.

JUSTINE, GERVAIS.

GERVAIS, rangeant quelques meubles par-ci, par-là.

Bon! tout est à peu près comme le veut mon maître.
Un meuble simple et propre. Hein? tu dois t'y connaître,
Toi? qu'en dis-tu?

JUSTINE, soupirant.

Très-bien. Mais pourquoi ces apprêts?
Pourquoi les fallait-il si prompts et si secrets?
Quelle est donc, en un mot, cette jeune personne
Qui doit vivre chez vous, et sans qu'on l'y soupçonne?

GERVAIS.

Pourquoi ces questions?

JUSTINE.

Je ne sais; mais je crains
De grands troubles pour eux; pour vous de grands chagrins.

GERVAIS.

* Écoute, mon enfant. Mon maître avait un père
* Duquel, heureusement, le fils en tout diffère.
* L'un était, dans ses goûts, ardent, impétueux;
* L'autre est modéré, sage, et vraiment vertueux.
* L'un voulait m'enrichir pour caresser ses vices;
* L'autre me chasserait pour de pareils services.
* Un homme tel que lui ne fait rien sans raison.
* Penses-tu que j'aurais accepté sa maison,
* Si son intention m'avait été suspecte?
* On respecte toujours celui qui se respecte.
* Et de ce lieu pour nous s'il veut se dépouiller,
* Son projet, à coup sûr, n'est pas de le souiller.

JUSTINE.

* Douter de sa vertu! que le ciel m'en préserve,
* Mon père; et le moyen, quand elle se conserve
* Au milieu des assauts que, par excès d'amour,

* Sa jalouse moitié lui livre nuit et jour ;
* Mais voilà justement le motif de ma crainte.
* A fuir un lieu chéri son erreur m'a contrainte :
* Vous savez à présent si c'était une erreur.

GERVAIS.

* N'en parlons plus.

JUSTINE.

Eh bien! cette même terreur
* Que je lui causais, moi, qui n'en étais pas digne,
* Pensez à son effet pour peu qu'un léger signe
* Lui fasse apercevoir que vous avez chez vous
* Quelqu'un qu'entre vos mains a remis son époux.

GERVAIS.

* Mais ce signe fatal il faut qu'on le lui donne.

JUSTINE.

* L'œil jaloux n'a besoin du secours de personne.
* Elle devinera.

GERVAIS.

Soit ; mais le pis-aller ?
* Voyons. Que sa fureur vienne ici s'exhaler,
* Je ne dirai qu'un mot. — Chez moi je suis le maître,
* Madame. Si chez lui monsieur ne veut pas l'être,
* Tant pis. J'obéissais quand c'était mon devoir ;
* Sur Gervais maintenant vous n'avez nul pouvoir. —
* Qu'aurait-elle à répondre ? Ah ! pour braver l'orage,
* Que mon maître n'a-t-il un peu de mon courage.
* Mais, puisqu'il n'ose rien, je me dois aujourd'hui
* Au soin de le servir et d'oser tout pour lui.

JUSTINE.

Puisse un tel dévouement, digne au fond qu'on l'approuve,
Ne pas accroître encor les tourmens qu'il éprouve ;
Et puissiez-vous surtout n'en être pas puni !

GERVAIS.

Va, va, je ne crains rien.

SCÈNE II.

BLAISOT, JUSTINE, EUGÉNIE, GERVAIS.

EUGÉNIE, à Justine.

Eh bien ! c'est donc fini ?
Tu ne veux pas venir, ma bonne ?

JUSTINE.

Quoi ! vous-même,

Vous daignez...

EUGÉNIE.

Tais-toi donc. Tu sais bien que je t'aime.
Tu peux ne plus vouloir demeurer avec moi ;
Mais, moi, je ne peux pas rester long-temps sans toi.

JUSTINE, à Eugénie.

Vous ajoutez sans cesse à ma reconnaissance.

(A Gervais.)

Mon père, vous saurez que pendant votre absence,
J'ai reçu d'Eugénie un message bien doux,
Et j'allais à l'instant en causer avec vous.

(A Eugénie.)

Voyez quelle bonté ! Vous voulez bien permettre
Que je montre à mon père une aussi chère lettre ?

EUGÉNIE, à Justine.

(A Gervais.)

Oui. Mais je te préviens que c'est fort mal écrit,
D'abord : j'ai bien un cœur ; mais je n'ai pas d'esprit.

GERVAIS.

Aimable enfant !

EUGÉNIE, à Justine.

Veux-tu pardonner à ma mère ?

JUSTINE.

Moi, j'ai tout oublié. Détruisez sa chimère ;
Je jure qu'à l'instant je marche sur vos pas.

BLAISOT, avec importance.

Moi, je vous avertis que je n'y consens pas.

EUGÉNIE.

Eh ! pourquoi donc, Blaisot ?

BLAISOT.

Madame est trop jalouse.

(A Justine.)

Si vous y retournez, cherchez qui vous épouse ;
Parce que, voyez-vous...

JUSTINE.

Quand vous aurez fini,

Vous nous avertirez.

BLAISOT.

Moi, je suis tout uni,

D'abord.

EUGÉNIE.

Mais tais-toi donc.

JUSTINE.

Mon aimable maîtresse,
Je reviendrais ; mon cœur, vos bontés, tout m'en presse ;
Mais quiconque est jaloux, est près d'être inhumain.
Outragée aujourd'hui, je le serais demain ;
Et bientôt sous vos yeux, avec ignominie,
Pour la seconde fois, je me verrais bannie.
Faisons mieux. Avant peu vous aurez un époux:
L'hymen fait, à l'instant je vole auprès de vous ;
Si ce plan toutefois a l'aveu de mon père.

EUGÉNIE.

Eh bien ! voilà parler. Embrasse-moi, ma chère.
Et toi, Gervais, consens ; va, tu ne risques rien :
Je réponds qu'avec moi ta fille sera bien.

GERVAIS.

J'y consens de bon cœur. Loin que son sort m'alarme,
Je l'envie.

BLAISOT, à Justine.

A présent cela va comme un charme.
Touchez là, mon enfant, je vous épouserai.

JUSTINE, à part.

Et moi, monsieur Blaisot, je vous corrigerai.

SCÈNE III.

BLAISOT, JUSTINE, EUGÉNIE, GERVAIS, CLÉMENCE, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

GERVAIS.

Quel bruit !

M. DORSAN.

C'est moi.

EUGÉNIE, à Justine.

C'est elle.

CLÉMENCE.

Ah, dieux !

M. DORSAN.

Calmez vos craintes.
En ce lieu, mon enfant, vous êtes hors d'atteintes.

(A part,

(A part, voyant Eugénie.)
Ciel! ma fille! Il est dit qu'on ne peut l'éviter.
(Haut.)
Que fais-tu donc ici?

EUGÉNIE.

Je venais inviter
Justine à revenir de la part de ma mère.

M. DORSAN.

Justine désormais doit rester chez son père.

D'ARANVILLE, bas à Dorsan.

Nous sommes en repos, pour un instant du moins,
Profitons-en; je veux te parler sans témoins.

M. DORSAN, bas à d'Aranville.
(Haut.)

Moi de même. Gervais, tu vois la demoiselle
Qui doit loger chez toi.

JUSTINE.

Grands dieux! comme elle est belle!

BLAISOT, à Justine et à Gervais.

Ne vous l'ai-je pas dit? belle comme le jour!

M. DORSAN, à Clémence.

Des vertus, mon enfant, c'est ici le séjour.
Sans doute il aura droit de vous plaire à ce titre;
Mais je veux qu'en ce point votre goût soit l'arbitre.
Il faut aimer le lieu que l'on doit habiter:
Avec le bon Gervais allez le visiter.
(Bas à Gervais.)
Amuse-les.

GERVAIS, à qui son maître a fait des signes, et qui les a bien compris, dit à Eugénie, à Justine et à Blaisot:

Venez tous voir mon ermitage.
J'ai fait des changemens qui vous plairont, je gage.
(Ils sortent avec Clémence.)

SCÈNE IV.

M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Enfin nous voilà seuls. Ah çà, mon doux ami,
Tu ne laisseras pas ton ouvrage à demi,
J'espère?

M. DORSAN.

Oh! j'en réponds.

D'ARANVILLE.

Bien. Malgré ton courage,
Tu viens pourtant ici pour éviter l'orage
Qu'Eugénie excitait; mais, par quelque hasard,
Crois que le grand secret percera tôt ou tard.
(Avec fermeté.)
Alors que feras-tu? voyons : parlons en hommes.

M. DORSAN, avec embarras.

Que ferais-tu toi-même? Au point où nous en sommes,
Il faudrait bien, après avoir tant combattu,
De la nécessité se faire une vertu.

D'ARANVILLE.

Tout dire? et ton serment?

M. DORSAN.

Mais tu voulais toi-même...

D'ARANVILLE.

Oui, quand il était temps. Dans mon premier système,
Ta fille, en arrivant, te rendait le pouvoir
Qu'au sein de sa famille un mari doit avoir :
Tu subjuguais ta femme; à présent, au contraire,
Qu'elle sait qu'à ses yeux tu voulus la soustraire,
Tu verserais ton sang pour prouver le lien
Qui t'unit à Clémence, elle n'en croira rien.
Entre ta fille et toi sa fureur sera juge.
Mensonge! criera-t-elle, infâme subterfuge!
Et, bien loin de tarir la source de tes maux,
Cet aveu déplacé t'en promet de nouveaux.

M. DORSAN.

Cela n'est que trop vrai. Du moins viens à mon aide :
Tu m'indiques le mal, montre-moi le remède.

D'ARANVILLE.

Faible jusqu'à présent, veux-tu l'être toujours?
Souffre : tu n'as pas droit d'attendre mon secours.
Frémis-tu? rougis-tu de cette dépendance,
Fruit amer et honteux d'une condescendance,
Que je nomme tout haut pusillanimité?
Écoute mes conseils avec docilité.
Suis-les, et dès ce jour je te rends ton empire.

M. DORSAN.

Ah ! parle ; il est bien temps que mon âme respire.

D'ARANVILLE.

Bon ! sous un joug honteux, las de te voir fléchir,
A tel prix que ce soit je veux t'en affranchir.
Commence seulement ; je me charge du reste.

M. DORSAN.

Soit.

D'ARANVILLE.

D'abord ce secret, que tu crois si funeste,
Ta femme le saura, même sans le chercher :
Rien ne s'apprend sitôt que ce qu'on veut cacher.
Alors ferme l'oreille aux cris de sa démence ;
Respecte avec ta foi la mère de Clémence :
Car, en osant trahir un serment solennel,
Sans devenir heureux, tu deviens criminel.
Ton silence d'abord pourra sembler étrange ;
Mais enfin c'est par lui qu'il faut que ton sort change.
Ce n'est qu'en écoutant l'honneur et l'amitié,
En cachant ton secret à ta fière moitié,
Que tu pourras briser le joug qu'elle t'impose ;
Clémence est le prétexte, et ton bonheur la cause.

M. DORSAN.

Je frémis des horreurs qu'elle va soupçonner.

D'ARANVILLE.

L'innocence a toujours le temps de pardonner.

M. DORSAN.

Qu'en résultera-t-il ?

D'ARANVILLE.

Que ta femme, étourdie
De voir ce ton si doux qui l'avait enhardie,
Par un ton fier et mâle à la fin remplacé,
Sentira tout d'un coup que son règne est passé.

M. DORSAN.

Je prévois des fureurs, des vapeurs.

D'ARANVILLE.

Que t'importe ?
Tant que de ta faiblesse elle se croira forte,
Les fureurs, les vapeurs en iront-elles moins ?
A-t-elle jamais eu des vapeurs sans témoins ?

M. DORSAN.

Non.

D'ARANVILLE.

Jeu pur.

M. DORSAN.

De divorce elle fait des menaces,
Pourtant.

D'ARANVILLE.

C'est t'indiquer ce qu'il faut que tu fasses.

M. DORSAN.

Celui qui nous unit voudrait nous séparer?

D'ARANVILLE.

Celui qui fit le mal voudrait le réparer.
Ce divorce effrayant, que tu prends au tragique,
De tes maux, à coup sûr, est le remède unique.

M. DORSAN.

M'en séparer! grands dieux!

D'ARANVILLE.

Te voilà tout tremblant.
Ne t'en sépare pas; mais fais-en le semblant.

M. DORSAN.

Ne pourrions-nous trouver un moyen moins sévère
Qui, sans changer son cœur, changeât son caractère,
Et me rendît mes droits sans m'ôter son amour?
J'y tiens; ma dureté l'éteindra sans retour
Peut-être.

D'ARANVILLE.

C'est assez, homme sans énergie,
Rien ne peut réveiller ton âme en léthargie.
Seize ans t'avaient appris l'effet des moyens doux;
Un parti différent nous satisfaisait tous;
Il ramenait la paix au sein de ta famille;
Il corrigeait ta femme, et j'épousais ta fille.

M. DORSAN.

Clémence?

D'ARANVILLE.

Oui; j'eusse osé lui présenter ma foi
Après t'avoir rendu maître absolu chez toi.
Lasse d'être haïe autant que malheureuse,
Ta femme eût abjuré son erreur douloureuse;

Bref, un orage court nous menait tous au port ;
Tu ne l'as pas voulu, tu mérites ton sort.

(Il va pour sortir.)

M. DORSAN.

Arrête.

D'ARANVILLE.

Laisse-moi.

M. DORSAN.

Reviens, je me résigne.
Des soins de l'amitié je veux être enfin digne.
Quoi qu'il puisse en coûter à ma femme, à mon cœur,
Je sens trop qu'il est temps d'employer la rigueur ;
Je le dois au repos de toute ma famille,
A l'ami qui veut bien se charger de ma fille.
Puisse l'occasion s'en offrir dès ce jour !

D'ARANVILLE.

Et puisse la raison dompter enfin l'amour !

M. DORSAN.

J'en fais serment.

D'ARANVILLE.

Tant mieux : agis en conséquence.
Alors, si je lui plais, j'épouse ta Clémence.
Trop heureux d'avoir fait son bonheur et le tien,
Je n'exige du reste et n'examine rien.

SCÈNE V.

FERVAL, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

FERVAL, accourant essouflé.

Ici je me doutais que vous seriez ensemble.
Tant mieux.

D'ARANVILLE.

Comme il est pâle !

FERVAL.

Eh ! mais c'est que je tremble :
D'honneur ! je tremble encor.

D'ARANVILLE.

Eh bien ! achève donc.

FERVAL.

Dans l'instant. Avant tout je voudrais mon pardon.

D'ARANVILLE.

(Vivement.)

De quoi? Parleras-tu? Voyons.

FERVAL.

De la licence
Que j'ai prise d'aller chez vous en votre absence.
Madame l'exigeait d'un ton très-absolu;
Il a fallu vouloir tout ce qu'elle a voulu.

D'ARANVILLE.

Bon! n'est-ce que cela? Va, va, je te pardonne.

(En riant.)

Et qu'a-t-elle trouvé chez moi?

FERVAL.

Mon Dieu! personne,
Par un heureux hasard que je ne comprends pas.
Mais dans votre logis, du haut jusques en bas,
Elle a tout renversé.

M. DORSAN.

Quelle horrible conduite!

FERVAL.

Lasse enfin de chercher: « ils auront pris la fuite,
» (A-t-elle dit.) Veuillez m'accompagner chez moi,
» Monsieur, je rends justice à votre bonne foi,
» Et vous aurez le prix promis à votre zèle. »
Bref, je viens à l'instant de la laisser chez elle.

M. DORSAN.

Son mal a tout-à-fait égaré sa raison.
Mais ramenons, crois-moi, Clémence en ta maison.
Pour aujourd'hui du moins il n'est pas vraisemblable
Que ma femme y revienne.

D'ARANVILLE.

Elle? elle en est capable;
Mais n'importe, allons-y. Qu'elle vienne me voir,
Et, morbleu! je m'apprête à la bien recevoir.

FERVAL, à M. Dorsan.

Ah! pour votre repos, cachez-lui bien Clémence.
Le portrait dirait tout.

M. DORSAN.

Je meurs d'impatience
Que nous soyons chez toi.

D'ARANVILLE.

J'y voudrais être aussi.
Viennent-ils à la fin ?

SCÈNE VI.

BLAISOT, JUSTINE, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, M. DORSAN, D'ARANVILLE, GERVAIS.

FERVAL.

Mon oncle, les voici.

M. DORSAN.

Mon cher ami Gervais, bien pardon de ta peine.
Je t'enlève Clémence : avec moi je l'emmène.

JUSTINE, à part.

Je respire.

GERVAIS.

Monsieur, Gervais est tout à vous.

M. DORSAN, à Clémence.

(A Eugénie.)

Venez, ma chère enfant. Toi, ma fille, suis-nous.

(Tous les acteurs en scène prennent le chemin de la porte, les uns pour s'en aller, les autres pour reconduire ceux qui se retirent. Mme. Dorsan paraît ; tout le monde reste pétrifié.)

SCÈNE VII.

BLAISOT, JUSTINE, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, Mme. DORSAN, M. DORSAN, D'ARANVILLE, GERVAIS.

FERVAL, à part.

Grands dieux ! tout est perdu.

M. DORSAN, à part.

Ma femme ! je frissonne.

Mme. DORSAN.

Où conduisez-vous donc cette aimable personne,
Monsieur? C'est sûrement cet objet plein d'appas
Que vous aviez juré que je ne verrais pas.
(Elle va à Clémence, et la prend par la main.)
Soyez-donc sans effroi ; venez, mademoiselle.
On ne m'a point trompée ; elle est vraiment fort belle.

EUGÉNIE.

N'est-il pas vrai, maman ?

Mme. DORSAN.

Ce choix est plein de goût.
Les plus beaux yeux du monde ; enfin parfaite en tout.

(Elle continue de l'examiner.)

Mais que vois-je? quels traits! serait-il bien possible!
Approchez. Ah, grands dieux! le coup serait terrible.

M. DORSAN, à part, tandis que sa femme confronte Clémence avec le portrait.

Que n'ai-je pu prévoir ce qu'il va m'en coûter!

Mme. DORSAN, après avoir examiné Clémence.

Allons, pour mon malheur, je n'en puis plus douter.

D'ARANVILLE, bas à M. Dorsan.

Ferme.

Mme. DORSAN, à son mari.

« Né de l'idée et de la fantaisie,
» Ce portrait n'a pas droit d'armer ta jalousie;
» Je me voue à jamais au sort le plus fatal,
» Si l'univers entier a son original. »
Tenez, voyez, monsieur, et jugez-vous vous-même.
Le voilà donc connu l'horrible stratagème!
Voilà le digne objet qu'appelaient tes soupirs,
Et pour qui tu formais de coupables désirs.
Enfin voilà le crime, et voilà les complices.

D'ARANVILLE.

Bien obligé.

Mme. DORSAN.

Dis-moi, connais-tu des supplices
Qui puissent te punir, et dont la cruauté
Égale ta noirceur et ta déloyauté?
Et vous, tendres amis, protecteurs de ses vices,
Connaissez-vous un prix digne de vos services?
Parlez.

D'ARANVILLE.

Moi, que les cris n'ont pas droit d'effrayer,
Je réponds, et je dis que rien ne peut payer
Le service important que je voudrais lui rendre.
Je ne m'explique pas, et l'on peut me comprendre;
Mais ne me mêlez point dans vos débats d'époux.

Mme. DORSAN.

Ne pas vous y mêler, vous qui les causez tous!
Vous qui...

D'ARANVILLE.

C'en est assez. Vous voudrez bien, j'espère,
Ne pas trop oublier qu'un tuteur est un père,
Et que je suis le vôtre.

Mme. DORSAN.

Mme. DORSAN.

Oui, vous avez raison.
De trouble, à votre gré, remplissez ma maison;
Auprès d'un faible époux calomniez sa femme;
D'insidieux conseils empoisonnez son âme;
Soyez toujours son guide et mon persécuteur :
Je vous respecterai; vous fûtes mon tuteur.

(A Ferval.)

Mais vous, Ferval, comment avez-vous le courage
D'aider mes ennemis à combler mon outrage?
Qui m'eût dit qu'avec eux vous seriez de moitié?
Pourriez-vous de ma fille avoir quelque pitié,
Quand, loin d'en accorder aux malheurs de sa mère,
Vous servez les auteurs de sa douleur amère?
Vous me croyiez chez moi : vous ne soupçonniez pas
Que je serais si prompte à marcher sur vos pas.
Mais d'un trouble mortel mon âme était frappée,
Et mes pressentimens ne m'ont jamais trompée.
Eh bien! vous vous taisez; vous voilà confondu?

FERVAL, avec dignité.

Non, madame; on se tait quand on a répondu.
Vous pouvez m'arracher le seul bien que j'envie;
Vous pouvez à jamais empoisonner ma vie;
Mais au moment heureux d'obtenir tant d'appas,
Que j'ose vous trahir! on ne le croira pas.

Mme. DORSAN.

Soit. Mais ne comptez plus sur la main d'Eugénie.

EUGÉNIE, à Ferval.

Là, vous faites le mal, et moi j'en suis punie.

(Ferval, M. Dorsan et d'Aranville la rassurent.)

Mme. DORSAN, à Gervais.

Et toi, vieillard coupable, ah, quelle trahison!
Devais-tu consentir à prêter ta maison?

GERVAIS.

Vous m'accusez aussi, madame?

Mme. DORSAN.

Oui, plus qu'un autre.
Ah! je vois maintenant quel manége est le vôtre.
Le maître et le valet s'entendent à ravir,
Et tu ne le sers plus que pour le mieux servir.

GERVAIS, avec une noble fermeté.

Croyez-vous avoir droit, au nom de la distance
Qui sépare de vous ma chétive existence,
De répandre sur moi l'opprobre et le mépris?
(A M. Dorsan.)
Ah! monsieur, vos bienfaits sont trop chers à ce prix.
Deux fois le même jour, sans motifs légitimes,
Madame en sa fureur nous a pris pour victimes.
C'est assez. Viens, ma fille, en quelque asile obscur;
On est riche partout quand on a le cœur pur.

Mme. DORSAN.

Vieillard sentencieux et pétri d'impudence,
Crois-tu par tes grands mots démentir l'évidence?
Faudra-t-il qu'à mes yeux je n'ajoute plus foi?
Et cette fille, enfin, n'est-elle pas chez toi?

GERVAIS.

Ne peut-elle, madame, être chez moi sans crime?

CLÉMENCE.

N'ajoutez pas, madame, au malheur qui m'opprime.
Pour venir implorer de généreux secours,
J'ai quitté la province où je passais mes jours.
D'après ce que je vois, j'y voudrais être encore.

Mme. DORSAN.

Eh! qui donc êtes-vous?

CLÉMENCE.

Madame, je l'ignore.
Tout ce que je connais de mon sort douloureux,
C'est que, grâce à monsieur, il fut moins rigoureux.

Mme. DORSAN.

Votre âge?

CLÉMENCE.

Dix-huit ans.

Mme. DORSAN.

Et votre nom?

CLÉMENCE.

Clémence.
J'espérais le bonheur, mon malheur recommence;
Puisqu'à peine arrivée auprès de mon appui,
J'apporte la discorde entre sa femme et lui.

Mme. DORSAN, à son mari.

Vous avez, dix-huit ans, pris soin de cette fille,
Monsieur?

M. DORSAN, *sèchement.*

Oui.

Mme. DORSAN.

Vous devez connaître sa famille?

M. DORSAN.

Oui.

Mme. DORSAN.

Ne puis-je savoir?...

M. DORSAN.

Non.

Mme. DORSAN.

Mais un tel secret...

M. DORSAN.

N'est pas le mien.

Mme. DORSAN.

Ah! ah! vous êtes bien discret!

M. DORSAN.

Je dois l'être.

Mme. DORSAN.

A qui donc tient un si grand mystère?

M. DORSAN.

A Clémence elle-même.

CLÉMENCE.

Eh bien! pourquoi le taire,
Monsieur? si cela peut calmer...

M. DORSAN, *avec douceur.*

Paix! mon enfant.

Mme. DORSAN.

Clémence le permet.

M. DORSAN.

La raison le défend.

Mme. DORSAN.

Quel sort destinez-vous à cette demoiselle?

M. DORSAN.

Le sort le plus heureux est le seul digne d'elle.

Mme. DORSAN.

Eh bien! pourquoi ne pas la prendre à la maison?
Est-ce encore un parti proscrit par la raison?

M. DORSAN.

La chose est impossible.

Mme. DORSAN.

Est impossible? ah, traître!
J'ai donc su t'amener à me faire connaître
Le projet odieux de ton cœur corrompu.
L'exécuter chez moi, tu ne l'aurais pas pu.
Vous auriez craint tous deux pour votre intelligence,
Ou mon œil pénétrant, ou ma juste vengeance.
Il était en effet plus commode et plus sûr
De chercher dans Paris quelque réduit obscur
Qui, pour long-temps du moins, me dérobât ta proie.
Il est bien malheureux que le hasard m'envoie
A temps pour déranger ce respectable plan,
Et pour rompre le fil d'un aussi beau roman.

A Clémence.)

Mais, sans vous recevoir au sein de ma famille,
Je n'en aurai pas moins grand soin de vous, ma fille.

M. DORSAN.

Que dites-vous? ô ciel!

Mme. DORSAN.

Je te dis qu'avant peu,
Je t'arrache l'objet de ton coupable feu;
Que pour lui procurer une retraite austère,
J'implore dès ce jour l'appui du ministère.
De ses yeux vigilans ne crois pas la sauver.
Par ses soins, avant peu, je saurai la trouver,
Tu dois en être sûr; et quand ton héroïne
Aura subi le sort que mon cœur lui destine,
Je réclame aussitôt le secours de la loi,
Pour briser tous les nœuds qui m'attachaient à toi.

CLÉMENCE.

O ciel! à quels affronts m'as-tu donc destinée!

M. DORSAN.

Vous menacez de nuire à cette infortunée,
Madame; ce projet est d'un cœur plein de fiel
Qui pour l'exécuter serait assez cruel.

(1) (A Clémence.)

Mais viens, et de mes bras ne crains pas qu'on t'arrache.
A ton nom, lorsqu'enfin je voudrai qu'on le sache,
Tes plus grands ennemis fléchiront devant toi.

(1). . . . . Clémence, M. Dorsan, Madame Dorsan....

(A Mme. Dorsan.)

Pour nos nœuds, à quoi sert d'importuner la loi?
Mon cœur vole au-devant de cet heureux divorce,
Madame, et j'y souscris sans que la loi m'y force;
Mais si l'un de nous deux a droit à son secours,
Pour briser des liens, longs fléaux de mes jours,
C'est moi seul, et non pas la jalouse furie
Qui paya ma douceur par tant de barbarie.
Quel spectacle effrayant s'offre à moi dans ces lieux!
Tourmens dans tous les cœurs, larmes dans tous les yeux.
Les parens, les amis, les valets et le maître,
Autour de vous, cruelle, il n'est pas un seul être
Qui de votre fureur n'ait éprouvé les coups.
Un ami vous restait, et c'était votre époux;
Mais qui dans l'univers n'eut pitié de personne,
Mérite qu'à la fin l'univers l'abandonne.
Plus d'espoir de retour, il vous est interdit,
Et vous vous souviendrez que je vous l'ai prédit.

EUGÉNIE, tout en pleurs.

Maman!

M. DORSAN.

Venez, ma fille, et suivez votre père.

D'ARANVILLE.

Bon! Partons, si tu veux que cette crise opère.

(M. Dorsan, en s'en allant avec Clémence et les autres, se retourne avec sensibilité vers sa femme. D'Aranville l'entraîne. (1) Mme. Dorsan n'a plus autour d'elle que Gervais, Justine et Blaisot, qui restent pétrifiés. Elle-même, absorbée et gardant un profond silence, reste quelques instans les bras croisés et la tête penchée sur la poitrine; ensuite elle la soulève, tourne languissamment les yeux vers le ciel, repose son front sur ses deux mains jointes, et sort à pas lents, sans dire un seul mot, dans le plus morne désespoir. Gervais, Justine et Blaisot sortent avec elle.)

(1) . . . . *Ferval, Eugénie, Clémence, M. Dorsan, d'Aranville*, Blaisot, Justine, Madame Dorsan, Gervais.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

(LA SCÈNE EST CHEZ M. D'ARANVILLE.)

(Le théâtre représente un salon-cabinet avec différentes portes latérales donnant à l'extérieur comme dans l'intérieur de la maison. A droite du spectateur, est une grande table en forme de secrétaire, sur laquelle sont deux bougies, et tout ce qu'il faut pour écrire. D'Aranville, assis dans un fauteuil près de cette table, a la plume à la main. M. Dorsan, assis dans un autre fauteuil, est dans une attitude douloureuse; une main sur son front. Ferval est près d'Eugénie qui console Clémence. Tel est le tableau que doit offrir la scène au lever du rideau.)

SCÈNE I.

FERVAL, *EUGÉNIE*, *CLÉMENCE*, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Eh bien! veux-tu garder un éternel silence?
Écrirai-je?

M. DORSAN.

Ah! mon cœur s'est trop fait violence.
Non, tu n'écriras point; je n'y puis consentir.

D'ARANVILLE.

Si j'avais cru te voir si tôt te démentir,
Si j'avais pu penser qu'un éclair de courage
Fût suivi du refus d'achever ton ouvrage,
Et que le plus ardent, le meilleur des amis,
Dût finir par se voir lâchement compromis,
Tu peux être bien sûr que cet ami fidèle
N'aurait pas maintenant à rougir de son zèle;
Et que, loin de te plaindre, et de te secourir,
Sans pitié, sans regret, il t'eût laissé souffrir.

M. DORSAN.

Ami tendre et cruel, tu me déchires l'âme.
Tu n'as donc pas bien lu dans le cœur de ma femme?
Tu ne conçois donc pas que, seule, sans secours,
Elle est capable, hélas! d'attenter à ses jours?

FERVAL, très-ému.

J'irai, si vous voulez...

D'ARANVILLE, sèchement.

Il n'est pas nécessaire.

EUGÉNIE, pleurant.

Non, non, c'est moi....

D'ARANVILLE.

Restez. Autre bel émissaire !
Vous êtes des enfans ; pleurez, éloignez-vous.
(A M. Dorsan.)
Tu crains qu'elle n'attente à ses jours ? Entre nous,
Pour un instant peut-être elle en aura l'envie ;
Elle est épouse et mère, elle tient à la vie.
En un mot, je prétends que ceci tourne à bien.
Qu'as-tu fait jusqu'ici ? du bruit : le bruit n'est rien.
Mais, si déjà son âme en est intimidée,
Sens donc qu'une démarche encor plus décidée,
Ajoutant à sa crainte, et venant à propos,
Va te rendre à jamais tes droits et ton repos.

M. DORSAN.

Ce qui porte à mon cœur une atteinte cruelle,
C'est qu'enfin l'apparence était vraiment pour elle.

D'ARANVILLE, ironiquement.

Sans doute ; et l'univers croira que c'est à Tours
Qu'est le dépôt secret de tes tendres amours :
Rien n'est plus vraisemblable.

M. DORSAN.

Ah ! nous devions l'instruire...

D'ARANVILLE.

Il en est encor temps ; tu peux encor détruire
Le peu qu'a fait pour toi mon aveugle amitié.
Va, cours de ton tyran implorer la pitié.
Va lui dire, à genoux : « Je suis un imbécile
» Qui rapporte à son joug une tête servile.
» Vous me l'avez appris, je suis né pour ramper ;
» De mes fers, un instant, j'ai voulu m'échapper.
» Vous me connaissez trop pour me croire coupable :
» D'un aussi noble effort je ne suis pas capable.
» J'écoutais un ami dont les soins dangereux,
» Malgré vous, malgré moi, voulaient nous rendre heureux ;
» Aussi je l'abandonne à toute votre haine.
» Punissez d'Aranville, et rendez-moi ma chaîne. »
Va, tu feras ainsi ta paix à mes dépens.

M. DORSAN, tout en larmes.

C'en est trop.

D'ARANVILLE.

A quoi bon les pleurs que tu répands?
Aux femmes, aux enfans laisse ces faibles armes.
Sois homme.

M. DORSAN.

Ah! je n'ai point à rougir de mes larmes;
Elles partent d'un cœur que ta sévérité
A su conduire enfin jusqu'à la vérité.
Ecris.

D'ARANVILLE.

Bon!

M. DORSAN, avec inquiétude.

Mon ami?

D'ARANVILLE.

Quoi?

M. DORSAN, hésitant.

Tâche que la lettre...
Soit douce.

D'ARANVILLE, s'échauffant.

Ah, çà, mon cher, veux-tu bien me permettre
De disposer au moins de mon style?

M. DORSAN.

Pardon.

(D'Aranville écrit.)

M. DORSAN, après un temps, et en hésitant.

Tu ne menaces pas d'un entier abandon,
N'est-il pas vrai?

D'ARANVILLE, impatienté.

Morbleu! veux-tu dicter toi-même?

M. DORSAN.

Non. Fais-la seulement souvenir que je l'aime.
Qu'elle entende raison, et que...

D'ARANVILLE, en colère.

Finiras-tu?

M. DORSAN.

Tout est dit.

D'ARANVILLE, se remettant à écrire.

C'est heureux. Justice à la vertu.

(Après avoir écrit.)

Tout est fait.

M. DORSAN.

M. DORSAN.

Bon ! Voyons.

D'ARANVILLE.

Quoi ?

M. DORSAN.

Ne vas-tu pas lire ?...

D'ARANVILLE, pliant la lettre, et la cachetant.

Point du tout. Est-ce à toi que j'ai l'honneur d'écrire ?

M. DORSAN.

Non ; mais...

D'ARANVILLE.

C'est à ta femme ; et tu ne dois rien voir
De ce que la première elle a droit de savoir.
Ferval ? sonne un des gens pour porter cette lettre.

SCÈNE II.

FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, M. DORSAN, GERVAIS, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

Ah ! bon ! voici Gervais ; il pourra la remettre.

GERVAIS.

Avec plaisir, Gervais ne demande pas mieux,
Et c'est pour vous servir qu'il accourt en ces lieux.

M. DORSAN.

Eh quoi ! vous avez pu laisser votre maîtresse
Seule, et dans un état...

GERVAIS.

De bien grande détresse,
Monsieur ; mais seule, non. Ma Justine et Blaisot,
Comme si leurs deux cœurs s'étaient donné le mot,
Ont voulu sur-le-champ retourner auprès d'elle.
Ils y sont tous les deux, fiez-vous à leur zèle.

M. DORSAN, avec un profond soupir.

Ah ! je suis plus tranquille. Avant de s'en aller,
Qu'a-t-elle dit ? Sa rage a dû bien s'exhaler.

GERVAIS.

Pas un mot ; point de rage, aucune violence ;
Entier affaissement, le plus morne silence.

Son œil mouillé de pleurs s'est enfin soulevé,
Et....

D'ARANVILLE.

Ton récit bientôt sera-t-il achevé?
Regarde cette lettre; elle est pour ta maîtresse,
Et je puis t'assurer que le message presse.

GERVAIS, *prenant la lettre.*

Ah! je cours.

D'ARANVILLE.

Un instant; mon ami, souviens-toi
De lui dire qu'ici tu n'as trouvé que moi,
Et que tu ne sais pas où son mari peut être;
Sans quoi tout est perdu pour elle et pour ton maître.

GERVAIS.

J'obéirai.

D'ARANVILLE.

Va vite, et presse ton retour.

(*Gervais sort.*)

SCÈNE III.

FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, M. DORSAN, D'ARANVILLE.

D'ARANVILLE.

L'affaire, mes amis, prend le plus heureux tour.
Chacun de son côté tremble, gémit et pleure.
Le trouble, grâce à moi, finira dans une heure;
Mais silence, et que rien ne dérange mon plan.

EUGÉNIE.

Oh! moi, d'abord, pourvu qu'on me rende maman,
Je me tairai, bien sûr.

CLÉMENCE.

Et moi, moi, malheureuse!
Qui fus en peu d'instans pour vous si dangereuse,
O mon cher protecteur! obtiendrai-je de vous
Un bienfait? Le dernier: je l'implore à genoux.

M. DORSAN.

Levez-vous, mon enfant, et parlez-moi sans crainte.

CLÉMENCE.

A venir en ces lieux quand le sort m'a contrainte,
Pour prix de vos bontés, ah! je ne croyais pas

Vous porter le malheur qui s'attache à mes pas.
A peine je parais et l'on vous persécute.
Aux plus sanglans affronts je suis moi-même en butte :
L'injustice suppose un accord entre nous.
Je me croyais bien loin de faire des jaloux!
J'ai pu souffrir l'affront, mon âme est innocente;
Mais je dois l'avouer, le danger m'épouvante;
Et ces affreux cachots prêts à s'ouvrir pour moi,
Ont soulevé mon cœur en le glaçant d'effroi.

M. DORSAN, avec attendrissement.

Eh! pouvez-vous penser que je vous abandonne?

CLÉMENCE.

Non, je ne le crains pas; mais n'affligez personne.
Sauvez-moi par pitié de l'horreur des prisons.
Qu'on m'ouvre seulement l'une de ces maisons
Que doivent habiter la paix et l'innocence.
Vous avez bien des droits à ma reconnaissance;
Mais si j'obtiens encor cette grâce de vous,
Monsieur, de vos bienfaits ce sera le plus doux.
Mon digne protecteur, achevez votre ouvrage;
Contentez votre épouse; épargnez-nous l'outrage;
Et, pour faire cesser des soupçons trop cruels,
Venez, de votre main, m'enchaîner aux autels.

M. DORSAN, très-ému.

Moi? jamais.

CLÉMENCE.

Le couvent est mon unique asile,
Puisque du monde entier ma naissance m'exile.

M. DORSAN, avec douleur.

Ta naissance? ah!

CLÉMENCE.

Pardon; je n'en parlerai plus.
J'ai fait jusqu'à présent des efforts superflus
Pour connaître le sang qui m'a donné la vie:
Tout le monde se tait; j'en dois perdre l'envie.
Ensevelissez-moi dans quelque humble séjour,
Que j'y pleure à jamais l'heure où je vis le jour.
Mais si vous connaissez les auteurs de mon être,
Conduisez à leurs pieds l'enfant qu'ils ont fait naître.
Du malheur d'exister quand je vais me punir,
Que mon père du moins consente à me bénir.

M. DORSAN, à d'Aranville.

Dieux! vers elle je sens que tout mon cœur s'élance.
Je vais parler.

D'ARANVILLE.

Pourquoi te faire violence?
Est-il un intérêt plus cher, plus triomphant?
Obéis à ton cœur, et nomme ton enfant.

M. DORSAN.

Oui, j'ai trop différé cet aveu plein de charmes.
O ma fille!

CLÉMENCE.

Qu'entends-je?

M. DORSAN.

Objet de tant d'alarmes!
Tu demandais ton père, eh bien! il t'est rendu.
Reçois enfin de lui le doux nom qui t'est dû.

CLÉMENCE.

Je serais votre fille?

M. DORSAN.

Oui, ma pauvre Clémence,
Oui, ton père t'embrasse, et son bonheur commence.

CLÉMENCE.

Mon père! ah! pour jamais le mien est assuré.
(Avec le plus grand abandon.)
Mon Dieu, pardonnez-moi, j'avais trop murmuré.

M. DORSAN.

Hélas! ma chère enfant, tu le devais peut-être.
Tu connus l'infortune avant de te connaître.
* De la nécessité, l'impitoyable loi
* Me força dix-huit ans à t'éloigner de moi:
* Confiée en naissant aux soins d'une étrangère,
* Tu n'as jamais joui des caresses d'un père.
O ma fille! ton sort fut long-temps douloureux,
J'en conviens; mais, crois-moi, je fus plus malheureux:
Lorsque j'étais pour toi dans une nuit profonde,
Lorsque tu m'ignorais, je te savais au monde.
Ta mère, digne objet de mon premier amour,
Avait perdu la vie en te donnant le jour.
J'avais pris par penchant une seconde épouse,
Et, pour m'accommoder à son humeur jalouse,
D'un voile impénétrable il fallut te couvrir.

Peins-toi, si tu le peux, ce que j'ai dû souffrir;
Mais avec ton exil mon aveuglement cesse :
Chère enfant, ma douceur, ou plutôt ma faiblesse,
Ont payé trop long-temps le tribut à l'amour;
Il est juste qu'enfin la nature ait son tour.

CLÉMENCE.

Ah! je vois maintenant, et tout mon cœur m'assure
Qu'il existe en effet ce cri de la nature;
Cet instinct qui, sans nous, prompt à nous enflammer,
Nous indique l'objet que nous devons aimer.
Riche de vos bienfaits, au sein de ma retraite,
J'ignorais leurs motifs; mais une voix secrète,
Que j'éloignais en vain, que j'entendais toujours,
Me disait : tu les dois à l'auteur de tes jours.

EUGÉNIE, à Clémence.

Eh bien! c'est singulier, dès que je vous ai vue,
(Pour le coup c'était bien une chose imprévue),
La même voix m'a dit, là, tout auprès du cœur :
Va vite l'embrasser, va vite, c'est ta sœur.

CLÉMENCE.

Les nœuds les plus sacrés nous unissent ensemble.
Après de longs tourmens le destin nous rassemble :
Je retrouve un bon père, une bien tendre sœur;
Mais de vivre auprès d'eux aurai-je la douceur?
L'accueil que j'ai reçu d'une épouse alarmée,
Me fait craindre... Ah! plutôt que de la voir armée
Contre l'homme sensible à qui je dois le jour,
A ses regards jaloux cachez-moi sans retour :
Le monde, excepté vous, n'a rien que je regrette.

M. DORSAN.

N'afflige plus ton père en parlant de retraite.
Va, tu souffris assez pour prétendre au bonheur :
Le tien est dans tes mains. Un homme plein d'honneur...

D'ARANVILLE.

J'en réponds.

M. DORSAN.

Vertueux...

D'ARANVILLE.

Tout le monde doit l'être.

Passons.

M. DORSAN.

D'un très-grand bien, digne et généreux maître...

D'ARANVILLE.

Pour ses propres besoins quand on a trop de bien,
Le superflu, de droit, est à ceux qui n'ont rien.
Passons encor.

M. DORSAN.

Il est dans la vigueur de l'âge,
Comme de la santé.

D'ARANVILLE.

Parce qu'il fut fort sage.

M. DORSAN.

Le ton sévère et sec.

D'ARANVILLE.

Souvent même assez dur.

M. DORSAN.

C'est vrai; mais l'esprit droit, le cœur sensible et pur.
Enfin...

CLÉMENCE

Eh bien, mon père?

M. DORSAN.

(Bas à d'Aranville.)

Eh bien..... Parle toi-même.

D'ARANVILLE.

Eh bien! cet homme-là vous a vue et vous aime.
Votre père à vos yeux a flatté son portrait;
Moi, je vais, sans pitié, le peindre trait pour trait.
L'homme dont il s'agit est franc, c'est sa devise;
Mais jusqu'à la rudesse il porte la franchise,
Et d'obliger surtout (1) il a l'ardent désir;
Nul mérite à cela : c'est un trop grand plaisir.
Pour sa femme il aura mille défauts énormes;
Car toujours du grand monde il dédaigna les formes
Sans trop aimer le fond. Grave, jamais plaisant;
Aimant de bonne foi; mais très-peu complaisant.
Le premier de ses goûts est d'être solitaire
Et libre; aussi fut-il long-temps célibataire :
Cet état que l'on blâme est vraiment un trésor
Que peut-être sans vous il chérirait encor.

(1) *Variante :*
D'obliger tant qu'il peut, etc.

Mais comme il ne peut pas cesser d'être lui-même,
Il vous épousera sans changer de système ;
Et je vous promets bien que, s'il s'unit à vous,
Ce mari là du moins ne sera point jaloux.

CLÉMENCE.

Vous faites estimer celui qu'on me propose.
Monsieur, en sa faveur ce portrait me dispose ;
Et quoiqu'on n'ait voulu le peindre qu'à demi,
De mon père, je crois, c'est le meilleur ami.

M. DORSAN.

Tu ne te trompes pas ; c'est mon cher d'Aranville.

CLÉMENCE.

Il est, dans certain cas, aisé d'être docile.
Mon cœur, dès le berceau, peu fait à se trahir,
Pourra trouver encor qu'il est doux d'obéir.

M. DORSAN, avec joie.

Mon ami, tu l'entends ?

D'ARANVILLE, à M. Dorsan.

Et ne sais que répondre.
(A Clémence.)
Votre bonté sans doute a droit de me confondre,
(Vivement.)
Et je.... je n'entends rien au jargon doucereux ;
Mais je crois qu'avec vous l'hymen peut être heureux.

CLÉMENCE, recevant sa main.

J'en accepte l'augure.

EUGÉNIE.

Oh ! que je suis contente !
Tu seras à la fois, ma sœur et puis ma tante.
Tiens, voilà ton neveu qui sera mon mari.

D'ARANVILLE.

Ferval ? tu sais combien je t'ai toujours chéri ;
Repose-toi sur moi du soin de ta fortune.

FERVAL.

Déjà votre amitié, mon oncle, en était une.
Le bonheur vous attend dans le plus saint des nœuds :
Au lieu d'une fortune, à présent j'en ai deux.

EUGÉNIE.

Comme vous pensez bien, mon ami ! Quel dommage
Que je ne puisse pas vous aimer davantage !

SCÈNE IV.

FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, M. DORSAN, GERVAIS, D'ARANVILLE.

GERVAIS, accourant.

A ma maîtresse, hélas! qu'avez-vous donc écrit,
Monsieur?

D'ARANVILLE.

Ce qu'il fallait.

GERVAIS.

Pour lui troubler l'esprit,
Pour accabler son cœur déjà plein d'amertume.
Si vous saviez, monsieur, quel chagrin la consume;
Dans quel état...

M. DORSAN.

Eh bien! qu'a-t-elle répondu?

GERVAIS.

Que répondre, monsieur, quand on est confondu,
Écrasé sous le poids d'une douleur profonde?
« On me fuit pour jamais, je n'ai plus rien au monde, »
A-t-elle dit. Les pleurs ont inondé ses yeux;
Et le fatal billet...

D'ARANVILLE.

Elle a pleuré? tant mieux.

M. DORSAN.

Tu l'as laissée enfin?...

GERVAIS.

Presque sans connaissance.

M. DORSAN.

Grands dieux!

GERVAIS.

Venez, monsieur; votre cruelle absence,
Si vous la prolongez, lui causera la mort.

M. DORSAN, veut sortir.

Ah! courons...

D'ARANVILLE.

Reste là, sans te hâter si fort,
Ici même, à l'instant, tu vas la voir paraître.

M. DORSAN

M. DORSAN et GERVAIS.

Mourante !

D'ARANVILLE.

Oui, pauvres gens, mourante.

SCÈNE V.

FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, M. DORSAN, BLAISOT, D'ARANVILLE, GERVAIS.

BLAISOT, accourant.

Ah ! mon cher maître,
Voulez-vous voir madame, ou ne voulez-vous pas?

M. DORSAN.

Qu'entends-je ! elle se meurt ?

BLAISOT.

Non, elle est sur mes pas ;
Et, je vous en réponds, très-décidée à vivre.
Justine l'accompagne ; or, au lieu de les suivre,
Moi, j'ai pris les devants, en les voyant partir;
Et tout courant, monsieur, je viens vous avertir.

D'ARANVILLE.

Ne perdons point de temps, voici l'heure pénible
Qui doit fléchir un cœur bien long-temps inflexible.
Il faut plus d'un instant pour cette guérison.
Venez tous en ce lieu (1). Dorsan, que ta raison
Respecte l'entretien qu'ici tu vas entendre :
Ne songe qu'à l'effet que tu dois en attendre.
Si tu dis un seul mot, tu détruis ton bonheur.

M. DORSAN.

A ne point te troubler j'engage mon honneur.
(Il donne la main à d'Aranville.)

D'ARANVILLE.

Je suis content. Silence.
(Tous entrent dans un cabinet, à gauche.)

(1). . . . . . . M. Dorsan, d'Aranville, Blaisot, Gervais.

SCÈNE VI.

D'ARANVILLE, seul, et se mettant à son secrétaire.

Allons, prenons courage ;
Sagement, à sa fin conduisons mon ouvrage.
A la raison sévère unissons la pitié ;
Et ménageons l'amour en servant l'amitié.

SCÈNE VII.

JUSTINE, Mme. DORSAN, D'ARANVILLE.

Mme. DORSAN arrive ayant une lettre à la main, et très-émue.

Ah! monsieur, votre cœur a-t-il pu vous permettre
De tracer l'ordre affreux que contient cette lettre?
(Elle lit.)
Il vous prie d'envoyer chez moi tout ce qui lui appartient dans une maison que vous le forcez d'abandonner pour jamais.
Et mon époux dicta cet arrêt foudroyant!

D'ARANVILLE.

Cet arrêt est tout simple et n'a rien d'effrayant,
Madame ; c'est son bien que votre époux demande,
Et l'on doit obéir quand l'équité commande.

Mme. DORSAN.

Il voudrait, sans retour, se séparer de moi?

D'ARANVILLE.

Il veut vous épargner les longueurs de la loi.
Pour rompre vos liens, encore à l'instant même,
Vous l'avez menacé de son pouvoir suprême ;
Sans quoi jamais à vous Dorsan n'eût renoncé :
Vous qui parlez d'arrêt, vous l'avez prononcé.

Mme. DORSAN.

Le délire où j'étais est de ceux qu'on pardonne.
Je ne m'en prends qu'à vous si Dorsan m'abandonne.
Monsieur, à son épouse osez-vous le cacher?

D'ARANVILLE.

Eh! madame, en ces lieux vous pouvez le chercher.
Vous en avez, dit-on, fait la visite exacte.

Mme. DORSAN, amèrement.

Avais-je tort, monsieur?

D'ARANVILLE.

Oh! bien tort: c'est un acte
Qui, joint à vos soupçons déjà très-outrageans,
En blessant mon honneur, blessait le droit des gens.
Mais passons. A présent vous supposez peut-être
Que s'il n'est pas chez moi, du moins je dois connaître
Le lieu de sa retraite?

Mme. DORSAN, avec autorité, et toujours très-émue.

Eh! mais, si ce n'est vous,
Qui donc le connaîtra? Rendez-moi mon époux.

D'ARANVILLE.

C'est me dire en deux mots : rendez-moi ma victime.
Non, madame; il a pris un parti légitime.
Après de longs tourmens injustement soufferts,
Un esclave a raison quand il brise ses fers.
Le vôtre est libre enfin. Souvenez-vous, au reste,
Qu'il a vécu seize ans dans cet état funeste;
Que, respectant des nœuds tissus par son ami,
Seize ans votre victime en silence a gémi;
Mettez avec ses maux vos torts dans la balance,
Et, justement punie, imitez son silence.

Mme. DORSAN, au comble de l'émotion.

Imiter son silence! ah! je suis hors de moi.
Quand mon époux me fuit pour suivre une autre loi;
Quand je vois mes liens brisés avec scandale,
Je laisserais en paix triompher ma rivale?
Non. S'il vous plaît, monsieur, de la favoriser,
Tout s'unit pour me plaindre et pour m'autoriser
A prévenir l'affront que j'essuîrais par elle :
Mille appuis généreux soutiendront ma querelle.
Les épouses en foule, au tribunal des lois,
Pour l'épouse opprimée élèveront leurs voix.
Il y va du repos, de l'honneur des familles:
J'aurai dans mon parti les mères et les filles.
Vous serez confondus, et...

JUSTINE.

Grands dieux! calmez-vous,
Madame; vous veniez dans un dessein plus doux.

D'ARANVILLE.

Qui valait mieux cent fois. Cette fureur extrême
M'ôte à jamais l'espoir de vous rendre à vous-même.
Renoncez à Dorsan; vous ne le verrez plus.

Mme. DORSAN, avec un cri.

Grands dieux ! épargnez-moi des tourmens superflus.
Justine vous dit vrai. Je ne cherchais sa trace,
Que pour tout avouer, que pour demander grâce.
Oui, j'avais fait serment d'abjurer mon erreur.
Je ne sais quel démon m'a rendu ma fureur;
Mais au lieu d'une femme égarée et jalouse,
Conduisez à ses pieds sa gémissante épouse:
Qu'elle puisse implorer un pardon généreux.
Si vous la lui cachez, sera-t-il plus heureux ?
A fléchir son courroux comment puis-je prétendre,
S'il ne doit plus, hélas ! ni me voir, ni m'entendre ?

D'ARANVILLE.

Votre cœur est vraiment une énigme pour vous,
Madame; et c'est le sort de tous les cœurs jaloux
Qui passent tour à tour de l'estime à l'outrage,
De l'amour à la haine, et du calme à l'orage.
Dorsan, qui vous connaît, croira-t-il qu'un moment
Ait pu produire en vous un pareil changement ?

Mme. DORSAN.

Il ne le croira pas sans en avoir la preuve,
Sans doute; mais, monsieur, qu'il me mette à l'épreuve
Tout le temps qu'il voudra ; mes soupçons indiscrets
N'empoisonneront plus ses jours ni ses secrets.
Sur Clémence elle-même à son gré qu'il se taise :
Je n'en murmure point; mais du moins qu'il s'apaise.
Malgré tous mes sermens, malgré mon repentir,
Si mon cœur, un instant, vient à se démentir,
Si ma fougueuse erreur en moi cherche à renaître,
Qu'il m'abandonne alors ; il est toujours le maître.

D'ARANVILLE.

Ah ! vous avez raison d'avoir bien des remords,
Mais vous ne savez pas le plus grand de vos torts.

Mme. DORSAN, avec effroi.

Parlez.

D'ARANVILLE.

Cette étrangère aussi sage que belle,
Outragée à nos yeux d'une façon cruelle,
Dont pendant dix-huit ans, en province, il eut soin;
Qui de ses yeux jamais ne dut être si loin,

Qui se crut, jusqu'ici, sans parens, sans famille,
Savez-vous bien qui c'est?

Mme. DORSAN.

Je frémis.

D'ARANVILLE.

C'est sa fille.

Mme. DORSAN.

Sa fille!

D'ARANVILLE.

Oui, c'est le fruit de son premier lien.

Mme. DORSAN.

Il était veuf et père, et je n'en savais rien!

D'ARANVILLE.

Avant de vous connaître, il fut l'époux d'une autre;
S'il vous l'eût dit, madame, eût-il été le vôtre?
Calculez maintenant ce qu'il souffrit pour vous.
Il fut malheureux père et malheureux époux.
Victime dévouée à votre tyrannie,
Sa fille de chez lui dix-huit ans fut bannie.
Le hasard la ramène : il craint avec raison
De la voir tout à coup paraître en sa maison.
Pour vous deux sa tendresse également discrète
Lui cherche, loin de vous, une honnête retraite;
Votre instinct soupçonneux vous la fait découvrir,
Et pour elle à l'instant les prisons vont s'ouvrir.
Mais courez au ministre; allez, femme jalouse;
Sa prison est ici; Clémence est mon épouse.

Mme. DORSAN, dans l'abattement de la stupéfaction.

Clémence! elle est sa fille? et votre épouse? Ah dieux!
Je dois être un objet exécrable à leurs yeux;
L'espérance à mon cœur est à jamais ravie.
Pour réparer mes torts, il faut plus que ma vie.
J'ai trop bien mérité son entier abandon
Pour avoir même droit d'implorer mon pardon.
Je le perds, je perds tout; que mon sort s'accomplisse.
(Elle va pour sortir.)

M. DORSAN, dans le cabinet, avec un cri d'attendrissement.

C'est assez, c'est assez, terminons son supplice
Et le nôtre.

Mme. DORSAN, qui s'en allait tristement, revenant sur ses pas avec impétuosité.

Grands dieux! c'est lui; j'entends sa voix.

Que je le voie au moins pour la dernière fois,
Et que je meure après.

(D'Aranville ouvre le cabinet, M. Dorsan paraît.)

SCÈNE VIII et dernière.

BLAISOT, JUSTINE, FERVAL, EUGÉNIE, CLÉMENCE, Mme. DORSAN, M. DORSAN, D'ARANVILLE, GERVAIS.

Mme. DORSAN, en se précipitant aux pieds de son mari.

Ah! Dorsan! je succombe.

M. DORSAN, la relevant.

C'est dans mon sein qu'il faut que mon épouse tombe.
Lève-toi.

Mme. DORSAN.

(Quittant son mari pour serrer Clémence dans ses bras.)

Mon ami, me pardonneras-tu?
J'allais persécuter ta fille et la vertu;
J'allais à tous ses maux joindre encor l'infamie.

M. DORSAN.

Commande à tes regrets; calme-toi, mon amie.

Mme. DORSAN.

Non, jamais tant d'excès ne seront trop punis.

M. DORSAN.

Va, pour les oublier tous nos cœurs sont unis;
Et moi, je suis vengé, si tu veux être heureuse.

Mme. DORSAN.

Cher époux! la voilà cette âme généreuse
Que tourmenta seize ans mon aveugle fureur.
Seize ans autour de moi je semai la terreur;
Je vous désolai tous; et pour toute vengeance,
Je n'éprouve de vous qu'amitié, qu'indulgence.
Ah! si cette leçon ne change pas mon cœur,

(A M. Dorsan.)

Il mérite du tien l'éternelle rigueur:
Qu'à jamais sans pitié mon époux m'abandonne.

M. DORSAN.

Tu me rends mon bonheur ; que rien ne l'empoisonne.
Et toi, le plus prudent, le meilleur des amis,
Que ne te dois-je pas !

D'ARANVILLE.

Je te l'avais promis.
Ta femme sur son cœur remporte une victoire
Un peu prompte, mais sûre, et nous pouvons y croire.

Mme. DORSAN.

Croyez-y : loin de moi, j'ai risqué dans ce jour
De voir fuir à jamais la nature et l'amour :

(A Clémence.)

C'est vous en dire assez. Venez, venez, ma chère,
Daignez être ma fille.

CLÉMENCE.

O madame ! ô mon père !
Je pardonne au destin tous les maux qu'il m'a faits :
Ils sont trop compensés par de si grands bienfaits.

Mme. DORSAN tend la main à son mari ; et dit à d'Aranville, en lui donnant la main de Clémence :

Vous voyez votre ouvrage, et votre récompense.

(Elle prend ensuite la main d'Eugénie qu'elle donne à Ferval, en lui disant :)

Monsieur, voici la vôtre.

FERVAL.

Ah, dieux !

Mme. DORSAN.

Oui, quand on pense
Comme vous, on n'est pas vertueux à demi.
Lorsque je vous pressais de trahir votre ami,
Vous avez mieux aimé perdre votre Eugénie ;
Par le plus saint des nœuds qu'elle vous soit unie.

(A Eugénie.)

Toi, ma fille, en l'aimant estime ton époux ;
Souviens-toi de ta mère et du sort des jaloux.

EUGÉNIE.

Chère maman, combien je vous suis obligée !
Puisque de ce défaut vous voilà corrigée,
Ce n'est pas, comme on dit, un mal désespéré.

(A Ferval.)

Et si je l'ai jamais, eh bien ! j'en guérirai.

M. DORSAN.

Il suffit. Près de moi je veux avoir mes filles.
L'amour et l'amitié ne font pas deux familles :
C'est chez moi qu'à jamais je fixe leur séjour.

(A sa femme.)

Et toi, toi dont le cœur est changé sans retour,
Chère âme, tu l'apprends par ton expérience,
Le bonheur des époux est dans la confiance.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

HEUREUSE
COMME UNE PRINCESSE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES,

Par MM. Ancelot et Anatole Laborie;

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre Français,
le 17 juillet 1834.

Prix : 1 Fr. 50.



PARIS,
MARCHANT, BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 12;
BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL.

1834.



PERSONNAGES.		*ACTEURS.*
Mr. DE NANGIS, colonel,	MM.	Menjaud.
M. DE MAULEVRIER, écuyer de la Duchesse de Bourgogne.		Marius.
LE CHEVALIER DE BAGNEUX.		Firmin.
FAGON, premier médecin de Louis XIV.		Samson.
UN HUISSIER.		Mathien.
ADÉLAIDE DE SAVOIE, duchesse de Bourgogne.	Mmes	Mars.
Mme DE BAGNEUX. } dames d'honneur de la duchesse.		Desmousseaux.
Mme DE LA VRILLIÈRE } dames d'honneur de la duchesse.		Verneuil.
NANETTE, filleule de Fagon.		Anaïs-Aubert.
Courtisans.		
Piqueurs.		

Le premier acte se passe à Fontainebleau ; le second, à la Maison-Blanche, dans la forêt de Fontainebleau.

Le rôle de Nanette, bien qu'il ait été rempli par madame Anaïs-Aubert, peut être joué par la soubrette, partout où l'actrice qui tiendra cet emploi sera jeune.

Impr. de J.-R. Mevrel,
Passage du Caire, 54.

HEUREUSE COMME UNE PRINCESSE,

COMÉDIE.

ACTE I.

Le théâtre représente un salon du château de Fontainebleau ; portes à droite, portes à gauche ; une galerie dans le fond. — Au lever du rideau, Fagon est auprès de la porte, au premier plan, à gauche de l'acteur, et il parle à Nanette qu'il semble vouloir renvoyer.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, FAGON.

FAGON. Je te dis que c'est impossible.

NANETTE. Mon parrain, mon cher parrain, mon petit parrain !

FAGON. Tu ne m'attendriras pas!.. je suis inflexible comme l'étiquette qui te défend d'entrer ici : le roi et toute la cour doivent traverser cette galerie.

NANETTE. Oh, mon Dieu! laissez-moi voir un peu!.. Est-ce que le roi peut se fâcher contre son médecin ?.. il n'oserait pas !.. Si je pouvais seulement apercevoir madame la duchesse de Bourgogne ?

FAGON, *la poussant vers la porte.* Allons, allons! je crois que j'entends du monde... non, mais c'est égal... va-t-en! je parlerai pour toi à la princesse ; elle m'a déjà dit que peut-être elle te prendrait à son service.

NANETTE. Est-ce possible ?.. Oh, mon parrain, que je vous aime!.. que je vais être heureuse!

FAGON. Tu crois cela ?

NANETTE. Certainement! il faut qu'il y ait joliment du bonheur à la cour pour tout le monde, puisque tant de gens y viennent en chercher!.. pourquoi n'essaierais-je pas d'en avoir ma petite part ?

FAGON. C'est bien ! c'est bien! chut, et sauve-toi ! il est temps...

Il la pousse dehors.

NANETTE, *à part et sortant.* Je tâcherai de me souvenir de cette route !

FAGON, *seul un instant.* Elle est drôle, la petite filleule!.. Pourvu que sa naïveté ne me compromette pas ici !..

Nota. Les personnages sont inscrits en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre ; le premier tient la gauche du spectateur.

SCÈNE II.

FAGON, MAULEVRIER, MAD. DE LA VRILLIÈRE, MAD. DE BAGNEUX, LE CHEV. DE BAGNEUX.

FAGON, *à part.* Encore ce nouveau venu? d'où arrive-t-il donc? (*Bas à madame de Bagneux.*) Oserai-je demander à madame de Bagneux quel est ce jeune cadet si provincial et qui semble si peu dégourdi?

MAD. DE BAGNEUX. Monsieur Fagon, ce jeune cadet si provincial et si peu dégourdi est le chevalier de Bagneux, l'espoir de sa famille, et je suis charmée que mon neveu n'ait pas la fatuité de nos jeunes gens à la mode.

FAGON, *à part.* Son neveu!.. je m'adressais bien!.. (*Haut.*) C'est un charmant cavalier!..

MAD. DE BAGNEUX. Approchez, mon neveu. (*A madame de la Vrillière.*) Je vous présente monsieur le chevalier de Bagneux; je le recommande à vos bontés.

Le chevalier salue.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Monsieur le chevalier vient d'arriver?..

LE CHEVALIER, *d'un air très naïf.* De Bagnère de Bigore, où est situé le château de ma famille.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Ah!..

Elle sourit malignement.

FAGON, *à Maulevrier.* L'écuyer de madame la duchesse de Bourgogne doit savoir des nouvelles?.. Qu'y a-t-il aujourd'hui?

MAD. DE BAGNEUX. Eh! mon Dieu, monsieur Fagon, pourquoi vous adresser à M. de Maulevrier? Vous savez bien qu'un poitrinaire doit parler bas et le moins possible.

FAGON. Oh! les poitrinaires comme monsieur...

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *malignement.* Il faut que M. de Maulevrier soit bien malade, pour avoir obtenu le privilége de parler de manière à n'être entendu que de la princesse toutes les fois qu'il lui adresse la parole.

MAULEVRIER, *toussant.* Ah!

FAGON, *d'un air incrédule.* Voilà une terrible toux!

MAD. DE BAGNEUX. Le premier médecin du roi devrait respecter les malades; il leur doit assez pour cela.

FAGON. Il est peut-être un genre de malades que nous ne devons pas respecter.

MAD. DE BAGNEUX. Nous respectons bien tous les genres de médecins.

FAGON, *à part.* Bon!.. le protége-t-elle? et vais-je me faire une ennemie de plus?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Mais nous parlions de nouvelles, je crois?

MAD. DE BAGNEUX. Mauvaises, toujours mauvaises! et le grand roi d'une humeur détestable!.. il n'y a plus que madame la duchesse de Bourgogne qui le fasse encore sourire quelquefois.

FAGON. Oui!.. et son humeur fantasque l'éloigne de lui, quand il a le plus besoin de sa présence. Ce matin, le roi est inquiet et souffrant; eh bien, la princesse...

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Va se rendre ici.

FAGON. Je l'attends. Sa santé n'est pas bonne; le roi craint que la fatigue des veilles ne lui soit très nuisible, et m'ordonne de m'assurer si le repos et le régime ne lui seraient pas nécessaires.

MAD. DE BAGNEUX. Oh, pour la faire tenir en place, il ne faudrait rien moins qu'une ordonnance du médecin jointe à une ordonnance du roi.

MAULEVRIER, *d'une voix faible.* Vous êtes sévère, madame, pour la plus aimable princesse.

MAD. DE BAGNEUX. Mon âge et ma situation près d'elle autorisent mon fanc-parler. La princesse manque à tous les usages reçus; et l'étiquette, cette sauve-garde des principes, ne lui impose pas du tout. Hier, hier encore, n'a-t-elle pas imaginé d'inviter à souper la princesse de Conti, ainsi que plusieurs autres dames, et, par parenthèse, je n'en étais pas.

MAULEVRIER. Où est le mal?

MAD. DE BAGNEUX. Je vais vous le dire. Elle a fait placer près d'elle une petite table; sur cette table, une clochette pour appeler quand cela lui convient, et, pour la servir, pas un seul écuyer, pas même de laquais!.. elle appelle cela dîner à la clochette.

TOUS. Ce doit être drôle!

MAD. DE BAGNEUX. Drôle?.. par exemple!.. que les princesses apprennent à se passer des services de tout le monde, et vous verrez où cela nous mènera. C'est affreux!

SCENE III.

FAGON, MAULEVRIER, MAD. DE LA VRILLIÈRE, LA DUCHESSE, MAD. DE BAGNEUX, LE CHEVALIER.

LA DUCHESSE, *entrant.* C'est affreux!.. Je gage que madame de Bagneux parle de moi, et que c'est à l'occasion d'un de mes crimes contre l'étiquette qu'elle s'exprime ainsi.

MAD. DE BAGNEUX. Daignez me pardonner, madame... mais j'avouerai de ces soupers sans valets...

LA DUCHESSE. Je vous y invite pour ce soir: il faut bien connaître les cas de conscience pour lancer l'anathême contre les

Sous l'effort de ma main un double fond qui s'ouvre!
(Avec réflexion.)
Perfide invention! Quoi, rien? Cherchons encor.
(Elle cherche.)
Ah! je crois pourtant... oui, c'est une boîte d'or;
Et la boîte, à coup sûr, cachant quelque mystère,
Aura son double fond comme le secrétaire.
(Elle tourne et retourne la boite.)
Mystère affreux! bientôt tu seras éclairci.

SCÈNE II.

Madame DORSAN, JUSTINE, GERVAIS.

JUSTINE.

Ah! madame, pardon.

Mme. DORSAN.

Que faites-vous ici?

JUSTINE.

Madame, dans l'instant, j'arrive avec mon père
Qui vient me voir. Je sors.

Mme. DORSAN, avec aigreur.

Non, demeurez. J'espère
Que l'on se lassera d'épier tous mes pas,
Et qu'on n'entrera plus quand je n'appelle pas.
Si l'on me demandait, je n'y suis pour personne.
(Elle rentre chez elle.)

SCÈNE III.

GERVAIS, JUSTINE.

JUSTINE.

Eh bien! vous le voyez, madame me soupçonne
De l'épier, tandis que du matin au soir,
Guettant, observant tout, elle voit tout en noir.
Enfin de la maison je vais sortir peut-être.

GERVAIS.

Comment donc?

JUSTINE.

A vous seul je puis faire connaître
L'erreur de ma maîtresse et son injuste effroi.
Sachez que ses soupçons s'étendent jusqu'à moi.

Du couvent où j'étais, près de mademoiselle,
Je suis depuis trois mois revenue avec elle.
Ma présence a déplu beaucoup. A chaque instant,
C'est quelque propos dur, quelque nom insultant.
De moi-même, à la fin, je me serais bannie;
Mais les bontés du père, et ma chère Eugénie,
Malgré ce que je souffre à me voir maltraiter,
Pour quelque temps encor m'ont contraint à rester.

GERVAIS.

Ne souffre point d'affront; viens plutôt chez ton père.

SCÈNE IV.

JUSTINE, BLAISOT, GERVAIS.

BLAISOT.

(Familièrement à Justine.)

Ah ! le voilà trouvé pourtant. Bonjour, ma chère.

JUSTINE.

Trouvé ? Qui ?

BLAISOT, frappant sur l'épaule de Gervais.

Le papa.

GERVAIS.

Vous venez de chez moi ?

BLAISOT.

Oui.

GERVAIS.

Pourquoi ?

BLAISOT.

C'est monsieur qui vous dira pourquoi.
Hier il est rentré pas mal tard de la ville.
Il m'a dit:—Vous irez chez monsieur d'Aranville. —
Le sévère tuteur ? (ai-je dit,) — Bon ! j'y vais. —
Non, demain, (a-t-il dit,) et de là chez Gervais :
Je leur veux à tous deux parler de très-bonne heure. —
Fort bien : près de l'ami le cher papa demeure. —
J'ai couru chez l'ami, puis j'ai passé chez vous ;
Personne : et je crois bien, car vous étiez chez nous.

GERVAIS, à Justine.

Tu ne devines pas ce que me veut ton maître ?

JUSTINE.

Non.

LE CHEVALIER, *à part.* Voilà un retour qui produit de l'effet sur bien du monde.

LA DUCHESSE, *haut, et d'un ton indifférent.* M. de Nangis peut entrer.

L'huissier sort.

FAGON, *reprenant sa place au coin à droite.* Je ne trouverai pas un instant pour tâter le pouls de la princesse.

SCÈNE IV.

FAGON, MAULEVRIER, LA DUCHESSE, NANGIS, MAD. DE BAGNEUX, MAD. DE LA VRILLIÈRE, LE CHEVALIER.

LA DUCHESSE, Approchez, monsieur de Nangis.

NANGIS, *s'inclinant.* Quel heureux jour!.. Votre altesse royale daigne permettre que je dépose à ses pieds mes humbles hommages.

LA DUCHESSE. Et vos lauriers, monsieur de Nangis !.. car le roi a dit ce matin que vous aviez fait merveilles.

NANGIS. Ah ! madame, cet éloge..

LA DUCHESSE. Ce n'est pas la première foi qu'il est mérité.

NANGIS. Que ne ferait-on pas pour obtenir un pareil suffrage ?

MAULEVRIER, *d'une voix faible.* On t'avait dit blessé ?

NANGIS. Pas cette fois !.. mais j'ai des chances pour l'être, car c'est dans les revers qu'il ne faut pas perdre de temps, et sous peu de jours...

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Ah, mon Dieu !

NANGIS. Que vous êtes bonne, madame, de vous intéresser à nos malheurs !

MAD. DE BAGNEUX. Le mal est donc bien grand ?

LE CHEVALIER. Ma tante, pas de questions !.. vous savez que son altesse...

LA DUCHESSE. Oui, oublions tout pour nous réjouir... je me trompe; je veux dire pour nous affliger ensemble !.. Mesdames, voici un convive de plus pour notre souper.

NANGIS. Combien je suis heureux d'un tel honneur!

MAULEVRIER, *bas à la duchesse et d'un ton de mauvaise humeur.* Veuillez prendre garde, madame... la joie que son retour cause à votre altesse n'échappe point aux regards jaloux de madame de La Vrillière.

LA DUCHESSE, *avec impatience.* De quoi vous mêlez-vous ?

NANGIS, *à madame de Bagneux, avec étonnement.* Maulevrier parle bas à son altesse.

MAD. DE BAGNEUX. Sa poitrine délicate l'y autorise; il ne peut élever la voix.

NANGIS, *passant entre Maulevrier et Fagon.* Comment, mon ami ? serait-il possible ?

MAULEVRIER, *d'une voix faible.* Hélas, oui !... Je souffre beaucoup de la poitrine.

NANGIS. Ah ! voilà un mal venu bien subitement !... Il offre tant de dangers et tant d'avantages que je veux en douter encore !.. Monsieur Fagon, dites-nous donc un peu ce que vous en pensez !

MAD. DE BAGNEUX. Pardon, monsieur ! c'est de la santé de son altesse royale que M. Fagon doit s'occuper, comme le roi le lui a ordonné !.. Depuis quelques instans la princesse a rougi et pâli plusieurs fois : j'ai tremblé de la voir se trouver mal.

LA DUCHESSE, *à part.* On ne peut donc rien leur cacher !

FAGON, *passant entre Maulevrier et la duchesse.* Madame daignera-t-elle me donner sa main ?

LA DUCHESSE. Allons, dépêchez-vous, et surtout n'oubliez pas que je me porte bien.

NANGIS. Mon amitié réclame ensuite toute votre attention pour Maulevrier, monsieur le docteur.

LE CHEVALIER, *à part.* Je suis bien trompé si ces deux amis-là ne se détestent pas cordialement !

MAULEVRIER, *d'une voix très faible.* Oh, moi, je suis bien malade !

FAGON, *à part, placé entre la duchesse et Maulevrier.* Ils mentent tous deux !.. que dire ?

LA DUCHESSE. Est-ce fini ?

MAD. DE BAGNEUX. L'état de son altesse ne demande-t-il pas une vie plus calme ? l'absence de toute fatigue ? des bals, des veilles ?

FAGON. Si je ne me trompe, un peu de fièvre...

LA DUCHESSE, *retirant sa main.* Allons donc !.. vous ne savez ce que vous dites.

Maulevrier tousse.

NANGIS. Cette toux annonce une force !... Maulevrier a une poitrine excellente !.. n'est-il pas vrai, docteur ?

FAGON, *à part.* Si je dis la vérité, j'ai deux ennemis de plus !

LE CHEVALIER, *qui a tout observé, part d'un éclat de rire.* Ah, ah, ah !..

LA DUCHESSE. Monsieur voudra-t-il bien nous apprendre ce qui le fait rire ?

LE CHEVALIER. Oh ! madame, je n'oserais pas !

LA DUCHESSE. Je vous l'ordonne !.. je vous en prie !.. Peut-être cela me fera-t-il rire aussi ?.. Et, pour une fois qu'on rit à la cour, je veux en être.

LE CHEVALIER. C'est peu de chose, madame !.. Je me moquais un peu de...

MAULEVRIER, *élevant la voix.* De moi peut-être ?..

LE CHEVALIER. Oh, non, monsieur, il ne s'agissait pas de vous : je riais de deux chasseurs qui couraient après une jolie colombe, et qui l'ont...

LA DUCHESSE. Laissée envoler ?..

LE CHEVALIER. Non, madame, mais saisir par un autre !.. c'est une histoire de mon pays, de Bagnères de Bigore...

LA DUCHESSE. Bagnères de Bignore !.. nous y sommes allés prendre les eaux il y a quatre mois.

LE CHEVALIER. Oui, madame !.. on sait beaucoup d'histoires dans ce pays-là... parce qu'il y vient un grand nombre de malades... des poitrinaires surtout... et je me connais aux maux des poitrinaires.

MAULEVRIER. Ah !..

LE CHEVALIER. Oui, et j'ai bien vu tout de suite que monsieur est très-souffrant. Regardez donc, monsieur le docteur !..

FAGON. Vous croyez ?

MAD. DE BAGNEUX, *au chevalier.* Silence donc, mon neveu, devant son altesse royale !..

LA DUCHESSE. Non, non !.. Il m'amuse beaucoup : continuez, monsieur, continuez !

LE CHEVALIER. Plus j'examine, et plus je crois que monsieur Fagon peut en toute sûreté dire comme moi : de grands soins à monsieur de Maulevrier !.. Beaucoup de distractions à son altesse.

LA DUCHESSE, *souriant.* Ah !.. vous êtes connaisseur en médecine, monsieur ?

LE CHEVALIER. Un peu, madame.

FAGON, *à part.* Le petit provincial n'est peut-être pas si niais qu'il en a l'air. (*Haut.*) Allons, le roi saura que son altesse royale n'a besoin que de se divertir ?

Il soupire.

LA DUCHESSE. A la bonne heure donc, mon cher docteur !

FAGON. Et la cour apprendra qu'il faut que monsieur de Maulevrier parle toujours à voix basse.

Il soupire.

MAULEVRIER. Ah ! vous êtes un habile médecin, monsieur Fagon !

LA DUCHESSE. Je veux vous récompenser de vos soins : vous m'avez parlé de votre filleule, je la prends à mon service aujourd'hui même.

MAULEVRIER. Vous m'avez recommandé un jeune homme, votre parent : je le prends pour secrétaire.

FAGON. Que de reconnaissance ! (*A part.*) Voilà deux mensonges qui me rapportent plus que dix vérités.

MAD. DE BAGNEUX, *à part.* On ne m'ôtera pas de l'esprit que la princesse est souffrante.

NANGIS, *à part.* Je suis parfaitement sûr que Maulevrier se porte bien.

LE CHEVALIER, *à part.* Il paraît que tout le monde est d'accord.

LA DUCHESSE, *à part.* Un cadet de Gasgogne peut quelquefois être utile !

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* Nangis n'a des yeux que pour elle !

L'HUISSIER. Le roi...

Mouvement général.

MAD. DE BAGNEUX, *au chevalier.* Sa Majesté sort de la messe, et traverse cette galerie pour aller chez madame de Maintenon.. où tout le monde doit l'accompagner.

Une foule de courtisans traverse le fond du théâtre; on s'apprête à le suivre. Nanette, sur le devant, entr'ouvre la porte de côté.

LA DUCHESSE, *à part.* Quel ennui !.. il faut se rendre chez la vieille !.. Si je pouvais m'échapper ?..

MAD. DE BAGNEUX. Nous attendons votre altesse royale.

LA DUCHESSE. Allons, me voici !

Tout le monde s'éloigne ; Nanette ouvre la porte du premier plan à gauche, et arrive furtivement en scène.

SCÈNE V.

NANETTE, *seule et regardant sortir tout le monde.*

Quoiqu'en ai dit mon parrain, je suis parvenue à me glisser ici, et je pourrai voir... Eh mais, je ne me trompe pas!.. c'est M. le chevalier de Bagneux !.. à la cour, lui qui a l'air si nigaud !.. Que mon parrain dise encore que je suis trop niaise ! Mais comment est-il ici, lui qui, depuis plus de six semaines, habite près de la ferme où je demeure, et qui vient me voir tous les matins ?.. Il me disait qu'il ne voulait pas paraître à Fontainebleau : je le crois bien : le pauvre garçon ! il sera attrapé par tout le monde ici !.. Oh ! oh ! une belle dame !.. si elle allait être fâchée de me trouver là !.. Allons !.. pas moyen de regagner la petite porte !.. Tâchons qu'elle ne me voie pas.

La Duchesse est entrée, et se trouve placée entre la porte dérobée et Nanette ; celle-ci se tient à l'écart.

SCENE VI.

NANETTE, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *sans voir Nanette.* Ah !.. respirons un moment !.. La tristesse profonde qui règne là-dedans me fatigue et m'accable ! Je me suis échappée pendant que tous les yeux sont fixés sur une carte, où le pauvre grand roi suit ses armées vaincues !.. Quel spectacle !.. Une vieille femme qui s'est vouée à l'ennui par vanité ; un vieux roi qui s'est toujours plus occupé de la gloire que du bonheur de son peuple, et qui souffre aujourd'hui de ses misères, cela serre le cœur!.. et ils m'accusent de légèreté, d'inconséquences!... N'ai-je pas raison de repousser toutes les idées sérieuses? . elles sont trop tristes ici !.. Nangis est revenu ! Ce brillant courage, cette insouciance de la vie, ce cœur si noble, que les dangers des camps ont garanti de la corruption des cours, me plaisent et reposent ma pensée. Ah ! si l'on pouvait laisser naître une amitié, un sentiment de confiance, où l'âme s'exprimerait, on serait moins à plaindre!... mais il faut tout renfermer, et souffrir sans que jamais personne sache qu'on est malheureuse !

NANETTE, *qui se tenait éloignée et qui se rapproche à ce mot qu'elle entend.* Malheureuse!.. avec une si belle robe !..

LA DUCHESSE. Qu'entends-je ?.. on m'écoutait !.. Vous m'espionniez ?

NANETTE. Oh, mon Dieu, non ! bien au contraire.

LA DUCHESSE. Que faites-vous ici ?.. qui êtes-vous ?

NANETTE. Je suis Nanette, la filleule de M. Fagon, premier médecin du roi.

LA DUCHESSE Ah !..

NANETTE. Je voulais essayer de voir la cour et la duchesse de Bourgogne, qu'on dit si bonne. J'ai eu peur quand j'ai aperçu madame ; mais j'ai entendu que vous disiez : je suis malheureuse; et je me suis approchée, parce que j'ai bien pensé, d'après cela, que madame n'était pas de la cour.

LA DUCHESSE. Vous avez pensé cela ?

NANETTE. Peut-être que madame sollicite quelque chose? Mon parrain espère me faire entrer au service de madame la duchesse de Bourgogne : alors...

LA DUCHESSE. Oh! alors...

NANETTE. Vous pensez bien qu'une fois là,.. comme une princesse peut tout ce qu'elle veut..

LA DUCHESSE. Et si vous vous trompiez ?

NANETTE. Je ne me trompe point... Vous ne savez donc pas, madame : ce que c'est que la cour ?

LA DUCHESSE. Et vous le savez, vous ?

NANETTE. Je m'en doute. Aussi, depuis que mon parrain a

promis de m'y faire venir, je ne dors plus, et tout m'ennuie, tant j'ai hâte d'y être.

LA DUCHESSE. Mais, avant que cette idée vous fut venue à l'esprit, que faisiez-vous ? à quoi vous occupiez-vous ?

NANETTE. Je suis orpheline; mon parrain m'a fait élever; puis il m'a confiée à d'anciens amis qu'il a fait nommer conservateurs de la forêt royale de Fontainebleau, et j'habite avec eux la jolie ferme qu'on nomme la Maison-Blanche.

LA DUCHESSE. Ah !.. je sais !.. Vous demeurez là ?

NANETTE. Oui, madame.

LA DUCHESSE. Dans cet endroit si frais, si écarté, si paisible... et vous voulez venir à la cour ?

NANETTE. Là-bas, on est tout seul ; il n'y vient jamais personne ; si ce n'est quelquefois les chasses du roi.

LA DUCHESSE. Vous êtes libre de courir dans la forêt ; d'y rêver à votre aise, sans suite, sans témoin... et vous voulez venir à la cour ?

NANETTE. Sans doute ! car, excepté Thibaut...

LA DUCHESSE. Qu'est-ce que Thibaut ?

NANETTE. Un jeune homme bien doux, qui m'aime, qui veut m'épouser, et que je rencontrais toujours sur ma route quand je me promenais.

LA DUCHESSE. Nanette, il est un homme de ton âge, qui t'aime pour toi, sans que ni rang, ni fortune ait ébloui ses yeux ou décidé son choix ; tu peux vivre doucement avec lui, sous le ciel qui vous protége, près des arbres qui charment vos regards, près des oiseaux qui chantent leurs amours ; tu peux chanter comme eux, rire quand tu es joyeuse, pleurer, parler, te taire suivant qu'il te plaît, sans espions qui te surveillent, sans importuns qui t'assiégent, seule avec un ami à qui tu peux tout dire... et tu veux venir à la cour ?.. mais tu es folle, Nanette ?.. tu es folle ?..

NANETTE. Mon Dieu, madame, qu'avez-vous donc ? voilà de beaux plaisirs vraiment que vous vantez là !.. c'est pour rire sans doute ?..

LA DUCHESSE. Ecoute, Nanette, je veux t'instruire... Ah ! déjà quelqu'un ! (*A Nanette qui va sortir.*) Demeure, Nanette !

SCENE VII.

LE CHEVALIER, NANGIS, LA DUCHESSE, MAULEVRIER, MAD. DE BAGNEUX, NANETTE.

Nangis s'approche précipitamment en voyant la princesse, mais il s'arrête dès qu'il aperçoit Nanette.

LA DUCHESSE, *allant au-devant de lui.* M. de Nangis...

MAULEVRIER, *entrant vivement.* Votre altesse royale se seraitelle donc trouvée indisposée ?..

NANETTE, *à part.* Altesse royale!

MAD. DE BAGNEUX, *entrant avec le chevalier.* Ah! grâce à Dieu, vous voici, madame!.. Le roi inquiet...

LE CHEVALIER. Il y avait long-temps déjà que j'avais vu disparaître la princesse.

MAD. DE BAGNEUX. Et vous ne m'en aviez rien dit!

NANETTE, *stupéfaite.* La princesse!.. Est-ce possible?

LA DUCHESSE, *souriant.* Oui, Nanette, la duchesse de Bourgogne qui a promis solennellement ce matin à ton parrain de te prendre à son service.

NANETTE. Oh!

LA DUCHESSE. Et qui tiendra sa promesse, si tu conserves le même désir?

NANETTE. Si j'ai le même désir... Oh! oui, certes! je suis heureuse comme une princesse!

LA DUCHESSE. Et ce que je te disais tout-à-l'heure!

NANETTE. Madame a voulu s'amuser de mon ignorance, bien sûr!..

LA DUCHESSE, *avec ironie.* Tu as raison! je m'amusais, et tout ce que tu as entendu n'était qu'une plaisanterie... Allons, messieurs, retournons près du roi!.. Et toi, Nanette, reste au château, fais-toi conduire près de mes femmes, et sois heureuse... comme une princesse!..

Elle fait un mouvement vers Nangis, mais Maulevrier s'approche et lui offre la main.

MAULEVRIER. Madame, veuillez permettre à votre écuyer...

LA DUCHESSE, *d'un ton boudeur.* Ah!.. c'est juste! (*A part.*) Ne pas pouvoir même prendre la main qui me convient... (*Haut.*) Allons, monsieur!

Le Duchesse, Maulevrier, Nangis sortent d'un côté; Nanette sort par la porte du troisième plan à droite; madame de Bagneux arrête son neveu.

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, MAD. DE BAGNEUX.

MAD. DE BAGNEUX. Demeurez un instant, mon neveu.

LE CHEVALIER. Je suis à vos ordres.

MAD. DE BAGNEUX. Il me tardait de me trouver seule avec vous; car, depuis ce matin, vous dites bêtise sur bêtise.

LE CHEVALIER. Cela vaut mieux que d'en faire.

MAD. DE BAGNEUX. Mon Dieu, l'un n'empêche pas l'autre! Ah çà! que vous a-t-on donc appris dans votre province?

LE CHEVALIER. Mes professeurs m'ont enseigné le latin, le grec et la morale.

MAD. DE BAGNEUX. Il faut oublier tout cela ici.

LE CHEVALIER. La morale aussi, ma tante?

MAD. DE BAGNEUX. Vous faites les questions les plus ridicules.

LE CHEVALIER. Je cherche à m'instruire.

MAD. DE BAGNEUX. Vous en avez besoin. Mais j'y songe!.. qu'êtes-vous donc devenu, mon neveu? Je sais que vous avez quitté votre province depuis plus de deux mois, et vous ne paraissez à Fontainebleau qu'aujourd'hui!

LE CHEVALIER. Je n'étais pas pressé.

MAD. DE BAGNEUX. Cela est incroyable!

LE CHEVALIER. Puisque me voici, veuillez me dire à quoi vous me destinez?

MAD. DE BAGNEUX. Reposez-vous de ce soin sur la Providence! Toute la science du monde se renferme ici dans un seul mot : Plaire.

LE CHEVALIER. J'entends.

MAD. DE BAGNEUX Voyez Chamillard, notre parent!.. il a plu à madame de Maintenon par son talent au jeu de billard; le voilà ministre!.. Voyez Villeroi, le plus mauvais de nos généraux, il est maréchal de France, et cent fois mieux en cour que ne l'ont jamais été Luxembourg et Catinat! Et pourquoi? il a su plaire! plaire tient lieu de tout; d'esprit, de science, de talént!.. Tâchez de plaire, mon neveu!

LE CHEVALIER. Je ne demande pas mieux : mais comment m'y prendre?

MAD. DE BAGNEUX. Qu'importe le moyen?.. si vous aviez de l'esprit, je vous dirais : cachez-le, cela fait des ennemis.

LE CHEVALIER. Je n'ai rien à cacher.

MAD. DE BAGNEUX. Vraiment, je le vois bien!

LE CHEVALIER. Vous croyez donc que je puis prétendre?

MAD. DE BAGNEUX. Eh sans doute! avec de la modestie, une jolie figure, de la sagesse, une taille charmante, des principes et vingt-quatre ans, il faudrait être un imbécile pour ne prétendre à rien.

LE CHEVALIER. Je ne voudrais pas être un imbécile.

MAD. DE BAGNEUX. A la bonne heure!.. Songez à Lauzun! s'il n'avait pas abusé de sa fortune!.. de petit gentilhomme, il est devenu duc et pair et général d'armée!.. Pour arriver là, qu'a-t-il fait?

LE CHEVHLIER. C'est pourtant vrai!..

MAD. DE BAGNEUX. Pour vous, mon neveu, si vous allez vous mettre dans la tête d'imiter les pauvres officiers qui gagnent tous leurs grades sur le champ de bataille, à cinquante

ans vous serez encore capitaine, et, à coup sûr, vous ne deviendrez pas pair de France comme M. de Lauzun!..

LE CHEVALIER. Vous voudriez donc, ma tante, que, moi, j'eusse l'idée de lever les yeux sur une princesse?

MAD. DE BAGNEUX, *jouant la colère.* Comment, je veux?.. mais je ne veux rien du tout!.. Pouvez-vous bien me prêter de semblables pensées, à moi, qui suis connue pour la sévérité de mes principes?.. Je fais des observations sur ce qui se passe à la cour, et, parce que vous êtes joli garçon, bien tourné, que vous n'avez pas été trop mal accueilli...

LE CHEVALIER. Ma chère tante!..

MAD. DE BAGNEUX. Oui, monsieur, tout cela est très vrai; et voilà votre ambition qui s'allume!.. vous vous croyez déjà peut-être un petit Lauzun!.. Ah! j'en rougis pour vous et pour la morale!

LE CHEVALIER. Ma tante, veuillez me pardonner!.. je vous jure que...

MAD. DE BAGNEUX. Non, monsieur, c'est très mal!.. (*Adoucissant le ton.*) Il ne faut pourtant pas que mon courroux, bien naturel, vous empêche de vous montrer à votre avantage et de vous fairé valoir!.. Vous ferez venir, ce soir, votre tailleur; vous choisirez deux habits de cour à la dernière mode : ayez soin d'en commander un écarlate; cette couleur vous siéra bien. Vous trouverez dans mon écurie deux chevaux pour suivre la chasse à courre, si on vous l'ordonnait : il y en a un (le bai cerise) qui est dressé pour une femme, car il faut tout prévoir! Tenez-vous toujours à la suite de la princesse; ni trop loin. ni trop près, c'est l'usage! Parlez peu, ne vous absentez jamais, conservez précieusement cet air modeste qui fait rire les hommes, mais qui ne déplaît point aux femmes... et soyez toujours fidèle aux bons principes comme à la morale.

LE CHEVALIER. Merci, ma tante.

MAD. DE BAGNEUX. On vient... silence!.. C'est M. de Maulevrier.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, MAD. DE BAGNEUX, MAULEVRIER.

MAULEVRIER, *à part, en entrant.* Il faut que Nangis reparte promptement.

MAD. DE BAGNEUX. Eh bien, M. de Maulevrier, savez-vous quelque chose de nouveau?

MAULEVRIER, *d'une voix faible.* Que trop, madame!.. Notre fidèle ennemi, le duc de Savoie, a remporté un grand avantage.

MAD. DE BAGNEUX. Vraiment?

MAULEVRIER. Les circonstances sont si graves, qu'il est à

désirer que les braves et habiles officiers dont le courage peut sauver l'honneur de la France, ne perdent pas à la cour un temps précieux.

LE CHEVALIER. Ah, ah!.. monsieur a quelque ami qu'il veut renvoyer à l'armée !

MAULEVRIER. Que voulez-vous ? il faut quelquefois faire à la patrie en danger le sacrifice de ses plus chères affections.

LE CHEVALIER. C'est bien beau, monsieur, ce que vous dites-là !

MAULEVRIER. Madame de Bagneux est proche parente du ministre de la guerre ; on sait qu'elle obtient tout ce qu'elle veut...

MAD. DE BAGNEUX. Nous avons sur lui quelque crédit, j'en conviens, et je serais heureuse de le prouver à M. de Maulevrier.

MAULEVRIER. Oh ! je ne demande jamais rien pour moi, afin d'avoir le droit d'être utile aux gens que j'aime.

MAD. DE BAGNEUX. Veuillez parler ?.. que puis-je faire ?

MAULEVRIER. Il serait juste que M. de Nangis, mon meilleur ami, fût nommé officier-général.

LE CHEVALIER. Et qu'il reçût l'ordre de rejoindre l'armée sur-le-champ, n'est-il pas vrai ?

MAULEVRIER. Sans doute !.. sa brillante valeur, son habileté, tout le désigne ! je sais qu'on est disposé à lui accorder cette justice, et qu'il ne faudrait qu'un mot dit à propos au ministre...

LE CHEVALIER. Monsieur, je suis en reste avec vous ; car vos sollicitations pour moi près de son altesse valent quelque chose !.. écoutez-moi donc !.. M. de Chamillard est le frère de ma mère ; hier j'ai eu l'honneur de le voir : à peine eut-il lu la lettre de sa sœur, que je lui avais remise, qu'il m'assura de son empressement à faire tout ce que je désirais.

MAULEVRIER. Vraiment ?.. Et vous consentirez ?..

LE CHEVALIER. Votre prompte amitié pour moi m'a tellement touché !..

MAULEVRIER, *à part.* Parle-t-il sérieusement ?

LE CHEVALIER. Avec moi, monsieur, rien n'est perdu, je vous le jure, et j'espère vous le prouver bientôt : j'obtiendrai du ministre ce que vous souhaitez.

MAULEVRIER. Que j'ai de graces à vous rendre !.. (*A part.*) On ne sait jamais si ce nigaud-là ne se moque pas de vous.

MAD. DE BAGNEUX. Puisque mon neveu se charge de votre affaire, je n'ai plus à m'en mêler, et je vous garde ma bonne volonté pour une autre fois. (*Bas au chevalier.*) Quelle sottise d'user ainsi votre crédit pour le premier venu !..

MAULEVRIER. Madame...

MAD. DE BAGNEUX. Je recommandais à mon neveu de se hâter de vous satisfaire..

MAULEVRIER. Obliger vite, c'est obliger deux fois.

LE CHEVALIER. Comptez sur mon empressement.

MAULEVRIER. Madame la marquise veut-elle accepter ma main ?

MAD. DE BAGNEUX. Volontiers.

SCENE X.

LE CHEVALIER, *puis* NANGIS.

LE CHEVALIER, *seul un instant.* Depuis vingt-quatre heures seulement je suis à la cour, et déjà... mais encore quelqu'un... cette fois c'est M. de Nangis... comme il a l'air pensif!.. ne le troublons pas!..

NANGIS, *entrant et sans voir le chevalier.* Ne pourrais-je donc lui parler?.. comment fuir les regards qui m'assiégent? Par quel moyen chasser du poste qu'il occupe cet importun Maulevrier... (*Il aperçoit le chevalier.*) Ah!.. vous arrivez, monsieur?.. vous avez peut-être entendu ?..

LE CHEVALIER. Le nom de M. de Maulevrier.

NANGIS. Il est vrai, je pensais à lui.

LE CHEVALIER. Sa maladie, j'en suis sûr, vous donne des inquiétudes ?

NANGIS. J'avoue qu'elle me tourmente au dernier point.

LE CHEVALIER. Oh! j'ai remarqué que cela vous préoccupait infiniment.

NANGIS. Vous ne vous êtes pas trompé.

LE CHEVALIER. Je gagerais presque que j'ai lu au fond de votre pensée!

NANGIS. Quoi donc, monsieur ?

LE CHEVALIER. Ne pensez-vous pas que l'air du midi ferait beaucoup de bien à M. de Maulevrier ?

NANGIS. Ah oui, sans doute! ce pauvre ami!.. Mais comment le décider à partir? son titre d'écuyer de mademe la duchesse de Bourgogne...

LE CHEVALIER. Vous avez raison!.. d'autant plus qu'il tient beaucoup aux prérogatives de sa charge, et qu'il la remplit avec un zèle...

NANGIS. Qui doit le fatiguer extrêmement et ne vaut rien dans son état.

LE CHEVALIER. Vous avez vu cela tout de suite, et vous cherchez, j'en suis sûr, un moyen de l'arracher à cette fatigue ?

NANGIS. Il n'y en a pas.

LE CHEVALIER. Que sait-on ?

NANGIS. L'année dernière il avait sollicité une mission à Rome...

LE CHEVALIER. C'est cela!.. Rome, l'Italie!.. voilà ce qui lui convient.

NANGIS. Mais ce poste est occupé.

LE CHEVALIER. C'est dommage!.. Et vous n'avez pas découvert autre chose ?

NANGIS. J'avais bien songé...

LE CHEVALIER. A quoi ?

NANGIS. Dans la circonstance présente, il serait urgent d'envoyer un homme habile et de confiance près du duc de Modène.

LE CHEVALIER. Le duc de Modène!.. Eh oui, vraiment!

NANGIS. J'ai déjà parlé de ce projet, et je sais qu'on ne demande pas mieux que de confier cette importante mission à Maulevrier : il ne faudrait plus qu'un léger effort auprès du ministre...

LE CHEVALIER. A merveille! vous êtes sauvé!.. Je veux dire M. de Maulevrier est sauvé.

NANGIS, *étonné*. Comment cela?

LE CHEVALIER. Rien de plus simple! M. de Chamillard a des bontés pour moi, je suis son proche parent, et j'ose croire que si je le suppliais...

NANGIS. Oh! monsieur, comment reconnaître?.. A peine arrivé, rencontrer à la cour une personne si obligeante!..

LE CHEVALIER. Mais moi, monsieur, je suis un nouveau venu.

NANGIS, *à part*. Cela se voit.

LE CHEVALIER. Je veux me faire des amis.

NANGIS. Vous y parviendrez.

LE CHEVALIER. Et, je l'avoue, je suis touché de l'amitié que je vois entre vous et M. de Maulevrier... car il m'a aussi parlé de vous...

NANGIS. Ah!

LE CHEVALIER. Sans doute!.. Ah, monsieur, la belle chose que l'amitié!

NANGIS, *souriant*. Oui, nous nous aimons beaucoup.

LE CHEVALIER. Autant l'un que l'autre.

NANGIS. C'est juste!

LE CHEVALIER. Vraiment c'est exemplaire !.. mais pardon, monsieur, il faut que je vous quitte.

NANGIS. Vous serez donc assez bon pour parler à M. de Chamillard...

LE CHEVALIER. Croyez à mon zèle, à mon dévouement!.. voir une amitié si tendre!.. à la cour!.. Ah! cela donne envie d'avoir des amis.

NANGIS. Vous êtes sûr d'en avoir, monsieur.

LE CHEVALIER. Et j'y mettrai tout le prix qu'ils méritent.

SCENE XI.

NANGIS, *seul.*

Il est un peu niais le provincial; mais il peut être utile, et ne paraît pas avoir la moindre ambition!.. comme il m'a tout de suite offert son crédit près du ministre, profitons-en! Mais comment voir la princesse? comment lui parler sans témoins? Croirai-je à l'expression de ses regards?.. cette bienveillance, cet intérêt qu'il me semble y lire... Ah, s'il était vrai, et si j'osais? quel avenir et quel espérance! mais ce Maulevrier qui ne la quitte pas, et qui, j'en suis sûr, est un rival?.. cette dame de La Villière? elle m'aime!.. et moi aussi ne dois-je pas l'aimer? Que la duchesse est belle! quel gloire et quel triomphe pour l'homme qu'elle distinguera!.. Oh, je veux savoir!.. Eh bien, madame de la Vrillière est dame d'honneur de la princesse; elle obtiendra pour moi une audience... Oui, c'est cela; écrivons-lui!.. une femme qui nous aime encore est si facile à tromper... J'entends du bruit, on vient; c'est le roi qui rentre dans ses appartemens... Vite, ma lettre à madame de la Vrillière!..

Il sort par la porte de gauche au deuxième plan; le roi suivi de toute la cour traverse la galerie; la duchesse s'arrête d'un air ennuyé.

SCENE XII.

FAGON, LA DUCHESSE, MAD. DE BAGNEUX, Quelques Courtisans.

LA DUCHESSE. Ah, enfin!..

FAGON, *s'approchant.* Est-ce que son altesse se trouve mal?

LA DUCHESSE. Allons, encore vous!.. Je ne pourrai donc pas respirer sans ordonnance du médecin?

FAGON. Pardon, madame, je me retire.

LA DUCHESSE. Vous faites bien!..

MAD. DE BAGNEUX. Je dois vous dire, madame, de la part du roi, que le bal commandé pour demain n'aura pas lieu; on attend des nouvelles de l'armée, on espère que les ennemis auront été complétement battus; alors seulement il y aura fête à la cour.

LA DUCHESSE. C'est juste! pour célébrer la défaite de mon père.

MAD. DE BAGNEUX. Les ordres de Sa Majesté interdissent aussi le souper et la musique de ce soir.

LA DUCHESSE. A merveille, madame!..je m'ennuierai par ordonnance du roi, Mais je ne vois pas madame de la Vrillière, M. de Maulevrier, ni votre neveu.

MAD. DE BAGNEUX. Madame de Maintenon les a retenus quelques momens; elle daigne interroger le chevalier; mais votre altesse sait que l'heure approche où chaque jour nous devons lui faire compagnie.

LA DUCHESSE. Je m'en souviens madame, et nous irons bientôt la retrouver; qu'on veuille bien me laisser respirer en attendant.

MAD. DE BAGNEUX. Nous nous éloignons, madame.

Tout le monde se groupe et cause dans le fond.

LA DUCHESSE, *sur le devant.* Il me sera donc impossible de dire un mot à ce pauvre Nangis! j'espérais au milieu du monde; mais non... Que faire? (*Un huissier entre, une lettre à la main. Il vient par la porte du deuxième plan à gauche.*) Qu'y a-t-il encore? on défend la danse, la musique, la société, le souper... Supprime-t-on le diner, cette fois?

L'HUISSIER. Que son altesse daigne m'excuser! J'allais remettre à madame de La Vrillière! cette lettre que M. de Nangis...

LA DUCHESSE, *prenant la lettre.* C'est bon, je la lui donnerai... Sortez. (*Il sort. A elle-même sur le devant.*) Une lettre de Nangis... à madame de La Vrillière! il l'a aimée!.. L'aimerait-il encore?.. Ces vœux, ces sentimens que je croyais avoir devinés, si ce n'était que de la vanité?.. ou s'il les reportait vers celle à qui il a pu dire librement : Je vous aime! Ah! je brûle de savoir... Eh bien, je peux, je dois lire cette lettre!.. il ne sera pas dit que sous mes yeux, mes dames d'honneur recevront d'amoureux messages; je ne dois pas le permettre!.. (*Elle lit bas. Avec joie.*) De l'amour? il n'en est pas question!.. C'est une audience de moi qu'il sollicite... Le malheureux! il ignore donc que le roi a réglé que je recevrais seulement les dames en audience particulière?.. il désire me voir... et moi aussi je veux le voir, lui parler; mais pas un moyen... pas un!

Elle rêve; madame de Bagneux et les autres courtisans se rapprochent.

MAD. DE BAGNEUX. Daignez me pardonner madame, si j'interromps vos rêveries; mais j'avais oublié de dire à votre altesse qu'il y aura demain chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau.

LA DUCHESSE. Eh bien, je n'irai pas.

MAD. DE BAGNEUX. Si pourtant le roi le désire.

SCENE XIII.

MAULEVRIER, MAD. DE LA VRILLIÈRE, LA DUCHESSE, MAD. DE BAGNEUX, NANGIS, LE CHEVALIER.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Madame de Maintenon attend son altesse royale.

LA DUCHESSE, *à part.* Ah, Nangis! si je pouvais... Essayons... (*Haut.*) Allons, il faut se résigner! De quoi parlera-t-on sera-ce comme hier des petits pois verts? le plaisir d'en manger, celui d'en avoir mangé, et l'impatience d'en manger encore!.. cette conversation a duré une heure un quart. Pauvre grand roi!

MAD. DE BAGNEUX, *scandalisée.* Que dites-vous madame?

LA DUCHESSE. Ne vous effrayez pas, nous sommes ici presque en famille, et mes observations ne perceront pas les murs du château!.. Si le peuple savait ce que sont ses maîtres?.. Ah, puisse-t-il l'ignorer toujours!

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Je crains, en effet, que la soirée ne soit bien triste! Il paraît que l'Espagne, malgré le traité...

LA DUCHESSE. Les traités de paix ne sont que des mensonges au nom de la très Sainte-Trinité!.. (*Feignant d'apercevoir seulement alors M. Nangis*) Ah, c'est vous M. Nangis; je m'étonne, je l'avoue, de vous voir ici.

NANGIS. Votre altesse n'avait-elle pas daigné promettre.

LA DUCHESSE. Oui; mais vous ne pouvez ignorer que j'ai quelques raisons de vous en vouloir.

NANGIS. A moi, madame!..

LA DUCHESSE, *à part.* Il est déjà tout troublé!

NANGIS. Veuillez croire qu'il est impossible...

LA DUCHESSE. Ne vous a-t-on pas dit qu'une lettre de vous, destinée à une de mes dames d'honneur, est tombée entre mes mains.

NANGIS. Non, madame.

MAULEVRIER, *à part.* Il est perdu!

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* C'était pour moi sans doute, et je l'accusais!..

LA DUCHESSE, *à part.* Ce moyen réusira-t-il? (*Haut.*) Eh bien, monsieur, cette lettre a été reçue et lue par moi.

NANGIS. Mais madame, dans cette lettre il n'y avait rien...

LA DUCHESSE. Oui, vous allez nier parce que vous pensez bien que je l'ai brûlée.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. *à part.* Je respire.

LA DUCHESSE, *à part.* Me comprendra-t-il? (*Haut.*) Je l'ai brûlée pour ne pas compromettre celle qui devait la recevoir.

NANGIS, *à part.* Que signifie cette plaisanterie?

MAD. DE BAGNEUX. Je désire qu'on sache bien que la lettre n'était pas pour moi.

LA DUCHESSE. Soyez tranquille, madame!.. Qui oserait vous soupçonner?

NANGIS, *à part.* Ceci veut dire quelque chose.

LE CHEVALIER, *à part.* Hum, hum, il y a du mystère!

LA DUCHESSE. Dans cette lettre, monsieur, vous demandiez un moment d'entretien à une femme qui ne peut vous voir seul chez elle...

NANGIS. Quoi!.. votre altesse a lu cela?..

LA DUCHESSE. Et vous lui indiquiez la Maison-Blanche sur la lisière de la forêt de Fontainebleau.

NANGIS, *à part.* Est-il possible?.. (*Haut.*) Puisque mon secret est découvert...

LE CHEVALIER, *à part.* Je devine.

LA DUCHESSE. C'était pour demain dans la matinée.

NANGIS, *à part.* O bonheur!.. j'ai tout compris!

LA DUCHESSE. vous êtes bien heureux que cette lettre ne soit pas tombée dans les mains d'une autre qui eût instruit madame de Maintenon dont l'excessive sévérité...

NANGIS. Oh oui, madame, je suis bien heureux!

LA DUCHESSE. Maintenant que j'ai tout découvert, et que je veux bien pardonner, j'espère que personne ne se permettra d'aller à la Maison-Blanche.

MAD. DE BAGNEUX, Ah, madame, je proteste qu'aucune de vos dames d'honneur n'eût été capable de manquer ainsi à ce qu'elle se doit à elle-même, à ce qu'elle doit au roi, à la morale!..

MAULEVRIER, *à part.* Nangis n'est plus à craindre.

LA DUCHESSE. J'espère que M. de Nangis a bien compris le service que je lui rends dans cette occasion.

NANGIS. C'est à vos pieds qu'il me faut implorer mon pardon et exprimer ma reconnaissance. Je sens tout ce que je dois à votre altesse.

LA DUCHESSE. C'est bien, monsieur, c'est bien!.. *(A part.)* Pauvres princesses! à quoi sommes-nous réduites.

LE CHEVALIER, *à demi-voix à madame de Bagneux.* Ma tante j'accepte vos deux chevaux pour la chasse de demain.

MAD. DE BAGNEUX, *bas.* Mais son altesse n'y vient pas.

LE CHEVALIER, *bas.* Oh, que si fait, ma tante! elle ira!

LA DUCHESSE. Allons tous retrouver madame de Maintenon; je me sens en gaîté... Ah, j'oubliais qu'il faut être triste. (*A part en sortant.*) J'ai donc trouvé un moyen d'être seule!

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part, en sortant.* A la Maison-Blanche!..

NANGIS, *idem.* A la Maison-Blanche!..

LE CHEVALIER, *idem.* A la Maison-Blanche!..

Tout le monde suit la princesse. — La toile tombe.

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une grande salle de la ferme appelée la Maison-Blanche. Une porte au fond, ouvrant sur une autre pièce où est placée la porte extérieure; chambre à droite de l'acteur, avec fenêtre ouvrant sur la salle, et une porte vitrée : la fenêtre et la porte sont couvertes en dedans d'un rideau blanc; cette porte s'ouvre sur la scène. A gauche de l'acteur, une porte peu visible.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANETTE, *seul.*

Me voilà revenue dans cette pauvre maison, et revenue pour y attendre... oh, chut!.. quand la princesse m'a dit hier : Nanette, retourne à la Maison-Blanche, éloignes-en tout le monde; puis, dès que tu seras seule, tu n'ouvriras la porte qu'à une femme!.. j'ai bien deviné que c'est elle? Comprend-on cela? quitter un palais tout doré pour venir dans une mauvaise petite ferme!.. et tout ce qu'elle me disait de mon indépendance, de mon bonheur... un joli bonheur que celui qui ne fait envie à personne!.. être ma maîtresse, pour faire un métier de servante, tandis qu'à la cour je serai servante, pour ne rien faire!.. On m'a tout conté!.. les grands seigneurs font presque tout l'ouvrage : c'est madame la duchesse qui donne la chemise, monsieur le marquis présente le bougeoir, celui-ci sert le prince à table, celui-là tient l'étrier...pendant ce temps-là les vrais domestiques se gobergent, ils sont payés, logés, nourris et voiturés, de palais en palais aux frais du gouvernement. On a beau dire, il faut que l'état de valet soit le meilleur de tous pour qu'il y ait tant de concurrence. (*On entend un bruit de cor éloigné.*) Ah ! qu'est-ce que j'entends?.. la chasse?.. elle passe à quelque distance d'ici!.. mais je ne peux pas ouvrir les fenêtres pour regarder comme j'en ai l'habitude!.. c'est dommage, ça m'amuse tant! Et ce M. de Bagneux qui a fait semblant de ne pas me connaître, lui qui me faisait la cour pas plus tard qu'avant hier encore .. mais il est si niais, si niais!.. Ah ça, voyons, tout est bien barricadé? oui, la princesse est sûre de ne trouver ici personne que moi.

SCENE II.

LE CHEVALIER, NANETTE.

LE CHEVALIER, *entrant par la porte à droite de l'acteur.* Et moi!..

NANETTE. Oh ciel!..

LE CHEVALIER. Bonjour, Nanette.

NANETTE. Comment! vous, ici, monsieur?

LE CHEVALIER. Je viens te faire une visite, m'excuser de ne pas t'avoir parlé là-bas.

NANETTE. Par où êtes-vous entré ?

LE CHEVALIER. Par le chemin qu'il a fallu prendre le jour où Thibaut est arrivé à l'improviste.

NANETTE. Est-il possible ? entrer dans ma chambre par la cheminée !..

LE CHEVALIER. Quand il n'y a pas d'autre route.

NANETTE. Vous allez en prendre une autre pour vous en aller, et bien vite !.. car j'ai besoin d'être seule.

LE CHEVALIER. Tu attends quelqu'un ?

NANETTE. Moi !

LE CHEVALIER. Un amoureux ?..

NANETTE. Je n'en ai plus.

LE CHEVALIER. Depuis quand ?

NANETTE. Depuis que je suis de la cour...

LE CHEVALIER. Voilà une bonne raison !

NANETTE. En vérité, monsieur, vous n'avez pas le moindre usage du monde.

LE CHEVALIER. C'est possible, Nanette.

NANETTE. Sans quoi vous sauriez qu'être importun est le plus sûr moyen de se faire détester d'une femme.

LE CHEVALIER. Tu crois cela ?

NANETTE. J'ai entendu mon parrain dire l'autre jour qu'un homme d'esprit doit toujours se retirer la minute qui précède celle où il sera de trop.

LE CHEVALIER. Oui, un homme d'esprit !.. mais tu sais que cela ne me regarde pas.

NANETTE. Ah !.. c'est bien vrai !..

LE CHEVALIER, *écoutant*. Il me semble que quelqu'un s'arrête à la porte extérieure.

NANETTE. Ah, mon Dieu, sortez !.. mais par où à présent ? je suis perdue !..

On frappe à la porte.

LE CHEVALIER, *à part*. C'est elle !...

NANETTE. Que faire, hélas ?

LE CHEVALIER. Allons, calme-toi !.. Tu oublies donc qu'il y a une porte ici ? (*Il indique la gauche de l'acteur.*) que cette pièce a une fenêtre basse qui donne sur la campagne, et qui malheureusement était fermée, car elle m'aurait évité de monter sur le toit.

NANETTE. Vous avez raison.

LE CHEVALIER. Remets-moi la clé de cette porte.

NANETTE. Ah, oui, oui, la voilà!..

LE CHEVALIER. Maintenant va ouvrir!.. on ne me verra pas.

NANETTE, *allant au fond*. Plaise à dieu!

LE CHEVALIER, *ouvrant la porte dérobée et retirant la clé*. Pas tout de suite du moins!..

Il entre et referme la porte; Nanette ouvre au fond.

SCENE III.

LA DUCHESSE, NANETTE.

LA DUCHESSE, *entrant*. Mon cœur bat!.. Je puis à peine respirer!

Elle s'assied.

NANETTE. Pardon, madame!.. ce siége, cette chaumière...

LA DUCHESSE. J'y suis seule, Nanette! que m'importe le reste! je n'y suis pas obligée de sourire quand mon cœur est plein d'ennuis!.. Je pourrai donc une fois laisser mes paroles s'échapper de mes lèvres, sans qu'il soit là des témoins qui vous épient Oh! que c'est doux une heure de liberté!

NANETTE. En vérité, je ne peux comprendre!.. Votre altesse royale n'est-elle pas la première dame de France, et par conséquent.

LA DUCHESSE, *se levant*. Et par conséquent la plus malheureuse! mais oublions cela!.. Ici, je ne suis plus qu'une femme qui peut être heureuse comme celles qui sont aimées!.. Hélas! je tremble encore!.. C'est un reste de la cour, un souvenir de mon rang! Ce moment de calme, que je viens chercher ici, on me l'envierait, Nanette! je ne peux pas, sans qu'on me soupçonne, sans qu'on m'accuse, me soustraire une minute à l'ennui qui m'obsède!.. Garde bien mon secret!..

NANETTE. Soyez sûre de mon dévoûement!.. D'ailleurs, c'est si naturel, si innocent une promenade solitaire!

LA DUCHESSE, *à part*. Solitaire!.. Et si Nangis... car il a compris, j'en suis sûre!

NANETTE. Je vais voir en dehors si tout est bien fermé.

SCENE IV.

LA DUCHESSE, *seule*,

Bien fermé!.. mais je n'ai pas réfléchi qu'il faut avouer à cette enfant que j'attends quelqu'un!.. Que va-t-elle penser?... Et Nangis? Quelle idée lui sera venue? S'il croyait que la réserve imposée à une femme aurait dû m'empêcher... Oh! mon Dieu! une femme! Sans doute! une autre, toutes les autres! Elles doivent attendre les soins de celui qu'elles aiment! Mais moi! je crois à l'amour de Nangis, mon rang seul ne permet pas à son cœur d'exprimer ce qu'il sent!.. Et pourtant, si c'était encore

l'ambition?.. Que sais-je? je suis si près du trône!.. Ah! ce rendez-vous me trouble!.. Depuis mon enfance, toutes mes actions ont dû être soumises à la volonté des autres, dictées par une étiquette qui n'a point dompté mais qui a tourmenté mon cœur!.. Faudra-t-il donc mourir sans avoir une fois laissé lire dans mon ame, sans qu'il y ait quelqu'un qui sache que cet automate qui parle, marche, agit par convention, souffre aussi, pense et aime en secret?.. On vient! Ah! c'est Nanette!.. Tout m'effraie! suis-je donc imprudente ou coupable!

SCÈNE V.

NANETTE, LA DUCHESSE.

NANETTE. Maintenant, je réponds que personne n'entrera.

LA DUCHESSE. Personne!

NANETTE. De gros verroux que j'ai tirés en dedans.

LA DUCHESSE, *embarrassée.*. Mais il ne faudrait peut-être pas de verroux.

NANETTE. Pardonnez-moi! sans cela la porte est facile à ouvrir.

LA DUCHESSE. Mais ordinairement...

NANETTE. Ordinairement tout le monde entre ici : quand je dis tout le monde, c'est une façon de parler, car c'est un hasard lorsqu'il vient quelqu'un.

LA DUCHESSE, *vivement.* Tu vois bien, Nanette, qu'il est inutile de tant fermer la porte!.. Va, va ôter tes verroux : cela fait peur... on se croit en prison.

NANETTE. Eh bien! alors, je vais aller me placer en embuscade, et si par hasard, il vient quelqu'un, je le chasse.

LA DUCHESSE, *avec embarras.* Mais pourtant il se pourrait que... et si cela était...

NANETTE, *à part.* Ah! ah, est-ce qu'elle attendrait?.. (*Haut.*) Madame ne veut donc pas que je me mette en embuscade?

LA DUCHESSE. Je cherche ici la solitude : cependant si quelqu'un venait, il pourrait paraître singulier...

NANETTE, *à part.* Je comprends!.. (*Haut.*) Ah! oui, sans doute, cela serait singulier!.. et puis, une personne, ça n'empêche pas la solitude... Ainsi, madame, si le jeune homme venait.?

LA DUCHESSE. Un jeune homme!.. Mais qui vous fait croire que j'attends un jeune homme?

NANETTE. Je ne dis pas que madame attend, mais je pense que peut-être il en viendra un.

LA DUCHESSE. Et pourquoi pensez-vous cela?

NANETTE. Parce que j'ai presque toujours vu des jeunes gens venir là où il y a une jolie femme; et d'être princesse ça n'empêche pas qu'on soit jolie et que les autres s'en aperçoivent.

LA DUCHESSE. Mais cela empêche qu'on le leur dise.

NANETTE. Ah! c'est bien triste alors.

LA DUCHESSE. N'est-ce pas?

NANETTE. Oh! oui!.. (*On entend frapper à la porte extérieure*) On frappe!.. et mes verroux!. Je vais ouvrir.

Elle sort,

LA DUCHESSE, *seule un instant.* C'est lui!.. C'est Nangis!.. comme je tremble!.. Et pourtant quel bonheur de le voir seul enfin.

NANETTE, *ouvrant la porte de la première salle.* Entrez, entrez! (*A part.*) C'est drôle que ce soit mon parrain qu'on attende?..

LA DUCHESSE, *sur le devant et ne tournant pas la tête.* Vous ici!

SCENE VI.

LA DUCHESSE, FAGON, NANETTE.

FAGON, *s'avançant.* Une imprudence! mais madame, ce n'est pas moi...

LA DUCHESSE, *se retournant.* M. Fagon!..

Elle se laisse tomber sur un siége

FAGON, *s'empressant près d'elle.* On ne m'avait pas trompé! mes soins vous sont nécessaires!.. Que ressentez-vous, madame? daignez répondre!

LA DUCHESSE. Moi, monsieur?.. je n'ai rien!.. laissez-moi, laissez-moi, vous dis-je!..

FAGON, *à part.* Allons, ça recommence! (*Haut.*) Votre altesse ne refusera pas mes services, après les avoir fait demander.

LA DUCHESSE.. J'ai fait demander vos services?

FAGON. Voyez plutôt ce billet au crayon que je viens de recevoir à l'instant même! On m'annonce que ma présence vous est indispensable, et que vous m'attendez à la Maison-Blanche.

LA DUCHESSE, *à part.* Qui a pu me trahir ainsi? (*Haut.*) Eh! bien, oui, monsieur, je vous ai mandé : non pas pour une consultation, mais pour vous prier de ne pas m'importuner à l'avenir comme vous le faites sans cesse!... Cette surveillance, cet espionnage qu'on exerce autour de moi, me fatiguent et nuisent à ma santé : le repos me vaudrait mieux que toutes vos ordonnances; je me plaindrai au roi.

NANETTE, *à part.* Comme elle a l'air faché!.. Il paraît que ce n'est pas lui qu'on attendait!

FAGON. Peut-être sa majesté s'étonnera-t-elle du lieu choisi pour cette remontrance; et viendra-t-elle à penser qu'il est étrange que madame la duchesse de Bourgogne se soit trouvée ici seule et sans suite... uniquement pour gronder son médecin.

LA DUCHESSE, *à part.* J'étouffe de colère!.. (*Haut.*) Ce que le roi, trouverait encore plus étonnant, ce sont vos impertinen-

les interprétations! Si je lui disais : Figurez-vous, sire, que Madame de la Vrillière et moi, nous sommes tout à coup séparées de la chasse. (*On entend un léger bruit du côté gauche, là où le chevalier est entré.*) Qu'est-ce que j'entends?

NANETTE. Oh! rien, madame; le vent peut-être?.. (*à part.*) Ah! mon Dieu! est-ce que le chevalier ne serait pas sorti?

LA DUCHESSE, *continuant.* Madame de la Vrillière, moins maîtresse, que moi de son cheval, se laisse entraîner au loin... Moi, troublée, effrayée, j'aperçois cette maison, je me souviens de Nanette, et je m'arrête pour lui demander un instant de repos!.. qui vois-je arriver tout essoufflé? M. Fagon, une ordonnance à la main!.. Il faut qu'il soit bien embarrassé de les placer pour en poursuivre ainsi les gens!.. Et pour s'excuser, il ose penser...

FAGON. Rien du tout, madame! rien du tout!.. Pardonnez-moi!.. (*A part.*) Qui diable m'a joué le tour de m'envoyer ici?

LA DUCHESSE, *à part.* Si Nangis arrive maintenant, je suis perdue!

On frappe à la porte extérieure

NANETTE. Madame, on frappe encore.

LA DUCHESSE, *fort troublée.* Tu crois, Nanette?

FAGON, *à part.* Bon! voilà ce qu'on attendait!.. on ne me pardonnera jamais d'avoir dérangé un rendez-vous.

LA DUCHESSE, *à part.* Comment sortir?

FAGON. *à part.* Comment m'en aller?

NANETTE, *à part.* Pauvre princesse!.. venons à son secours! (*Haut.*) j'ai préparé de la crême et des œufs frais dans ma chambre.

LA DUCHESSE, *vivement.* Merci, Nanette, merci!.. c'est ce que je désirais.

NANETTE, *ouvrant la porte vitrée de sa chambre.* Veuillez entrer là; tout est disposé.

LA DUCHESSE, *bas en entrant.* Tu vois bien, Nanette, que tu te trompais!

Elle referme la porte vitrée. Nanette sort par le fond et emporte la clé.

SCENE VII.

FAGON, *puis* NANETTE, *et* MAD. DE LA VRILLIÈRE.

FAGON, *seul un instant.* Allons me voilà bien!.. il est évident que quelqu'un devait venir! Quand une femme attend un amoureux, malheur à celui qui vient à sa place!.. madame la duchesse ne m'aimait déjà pas trop!.. soyez donc médecin de la cour!..

NANETTE, *ouvrant la porte du fond.* Par ici, madame, par ici! c'est donc vous qui lui aviez fait dire de venir?.. il attend depuis un quart-d'heure.

Après avoir fait entrer madame de La Vrillière, elle se retire par le fond.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part en entrant.* Moi qui doutais du cœur de Nangis!.. Dieu! que vois-je? ce n'est pas lui!

FAGON, *à part.* Madame de La Vrillière! Est-ce que la princesse aurait dit vrai?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. C'est vous, M. Fagon!..

FAGON. Oui, madame, votre médecin! pour vous servir s'il en était capable.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* Que va-t-il penser? (*Haut*) Que faites-vous ici?

FAGON. Bien heureux de m'y trouver, puisque je peux vous y offrir mes soins.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Je n'ai pas besoin de vos soins, M. Fagon.

FAGON. Tout le monde a la fureur de se bien porter!.. cependant, madame, après votre accident...

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Quel accident?

FAGON. N'est-ce donc pas cela qui vous donne l'air si troublé? c'est fort dangéreux un cheval qui s'emporte!

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Oui, certes, mais...

FAGON. Il vous a donc conduite jusqu'ici?

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* Profitons de son erreur. (*Haut.*) Sûrement, monsieur! sans cela qui aurait pu m'amener dans cette maison?

FAGON. C'est ce que je me demandais!.. Il est bizarre pourtant que ce soit ici que les chevaux amènent toutes les dames.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Que voulez-vous dire?

FAGON. Rien! rien! on se repent toujours d'avoir trop parlé.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Soupçonneriez-vous quelque chose?

FAGON. Moi?.. Oh, par exemple!.. ah, je ne suis pas de ces gens qui croient tout ce qu'il voient!..

Ici, Nangis entr'ouvre doucement la porte du fond; il ne voit madame de La Vrillière que par derrière.

NANGIS, *à part.* La princesse ici avant moi! et Fagon avec elle!..

Il referme la porte et disparaît, mais Fagon l'a aperçu.

FAGON, *aperçevant Nangis au moment où il referme la porte, à part.* Ah! ah!.. (*Haut.*) Et, tenez, madame, quand je verrais un jeune et beau cavalier se glisser doucement dans cette maison, je m'imaginerais n'avoir rien aperçu, et je m'éloignerais bien persuadé que la hasard conduit toujours les chevaux qui s'emportent, mais que le danger n'est pas aussi grand qu'on pourrait le craindre. J'ai bien l'honneur de saluer madame de La Vrillière. (*A part en sortant.*) Pour laquelle des deux?

MAD. DE LA VRILLÈRE, *seule.* Le méchant homme! Il a des soupçons!

SCENE VIII.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, NANGIS.

NANGIS, *entrant précipitamment.* Ah!.. cet instant si désiré, ce bonheur auquel je n'osais croire...

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *se retournant.* C'est lui!..

NANGIS, *la reconnaissant, à part.* Ciel.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Qui vous a fait douter de mes sentimens, mon ami?

NANGIS. Vous ici, madame!..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Ne vous attendiez-vous pas à m'y trouver? n'est-ce pas pour moi que vous venez?

NANGIS. Sans doute... (*A part.*) Si la princesse arrivait?

LA DUCHESSE, *écartant le rideau de la chambre où elle est cachée.* Je crois entendre encore... Essayons de voir!..

Elle s'approche de la porte vitrée et écarte un peu le rideau, le public la voit.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Oh, combien mon cœur avait besoin que cette lettre dont la princesse s'est emparée, vint m'assurer de votre amour!..

NANGIS. Mais cette lettre ayant été surprise, quelle imprudence de venir ici!..

La duchesse écarte le rideau de la porte vitrée; madame de La Vrillière tourne le dos à la porte; mais Nangis aperçoit le mouvement fait dans la chambre.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à Nangis.* Ai-je pu résister au désir de vous voir seul un instant?

NANGIS, *à part.* Ciel! quelqu'un dans cette chambre!.. si c'était elle?..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Vous ne répondez pas?.. Pourquoi ce silence, cette froideur?..

NANGIS. Madame!.. (*A part.*) On n'a jamais été aimé plus mal à propos!

MAD. DE LA VRILLIÈRE. D'où vient cet air embarrassé? nous sommes seuls ici, Nangis; cette crainte à laquelle le monde nous condamne, peut cesser. Savez-vous que ma jalousie s'était éveillée? les regards bienveillans de la princesse...

NANGIS. Qu'osez-vous dire?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Pardonnez-moi! quand on aime on s'inquiète si aisément!.. mais je me rassure, car votre ame m'est connue : oui, c'est à son rang, c'est à sa puissance que s'adressaient vos hommages, et votre cœur est à moi seule!..Redites-

moi donc ces mots si doux, répétez-moi ces promesses d'un amour éternel qu'hier encore j'entendais avec tant de bonheur !

NANGIS, *dans le plus grand trouble, à part.* Est-ce la princesse qui écoute? (*Haut.*) Ah! sans doute, madame; mon sincère dévoûment!..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Mais que vous arrive-t-il? quelle inquiétude?.. Vous m'effrayez, Nangis!

NANGIS. Ne songez-vous pas qu'on peut vous surprendre, vous perdre?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. En vérité, je ne vous comprends pas!..

NANGIS. N'entendez-vous pas du bruit? quelqu'un vient.

SCENE IX.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, NANGIS, MAULEVRIER.

MAULEVRIER, *entrant précipitamment.* Ah, m'y voici!..

NANGIS, *à part.* Maulevrier! Je respire!..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. M. de Maulevrier!

MAULEVRIER, *étonné et joyeux.* Ah! c'est vous, madame?..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Oui, monsieur, et je m'étonne de votre empressement à courir sur mes traces.

MAULEVRIER. Oh, pardon! croyez que je respecte tant de constance, et que le bonheur de mon ami peut inspirer de la jalousie; mais non le désir de le troubler.

NANGIS. Le hasard seul nous a conduits ici; mais vous paraissez si disposé aux interprétations qu'au lieu d'offrir mon bras à madame, je vais te prier d'être son chevalier.

MAULEVRIER. Trop heureux! (*A part.*) Voudrait-il s'en débarrasser?

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* Quel empressement à m'éloigner!..

NANGIS, *à part.* Me laisseront-ils, enfin?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. La chaleur est si grande que je suis d'avis de rester en ce lieu: la princesse, en me disant qu'elle n'aurait pas besoin de mes services, m'avait ordonné de demeurer à Fontainebleau; mais vous ne me trahirez pas.

Elle s'assied à gauche.

MAULEVRIER. Madame de La Vrillière a raison; il fait frais dans cette chaumière, et puisqu'elle veut bien permettre...

Il s'assied à droite.

NANGIS, *à part.* Que faire?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. M. de Nangis est en proie aujourd'hui à une inquiétude, à une préoccupation qui l'empêchent tout-à-fait d'être aimable.

MAULEVRIER. Il a peut-être éprouvé quelque contrariété?

NANGIS. Tu crois?

MAULEVRIER. Qui de nous n'a pas été trompé dans ses projets ou dans ses espérances?

La duchesse fait un mouvement d'impatience dans la chambre et remue un meuble; ce bruit est entendu des personnages en scène.

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *se levant*. Quest-ce que cela?

NANGIS, *à part*. Grand Dieu! si c'est la princesse!..

MAULEVRIER. C'est de côté que le bruit est parti.

NANGIS. Je n'ai rien entendu.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Quelqu'un nous épie; mais il n'y a pas clé à cette porte.

MAULEVRIER. Il faut appeler... Nanette, Nanette!..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Oui, oui, nous devons éclaircir cela.

MAULEVRIER. Nanette, Nanette!

SCENE X.

Les Mêmes, NANETTE, *entrant par le fond*.

NANETTE. Me voici, messieurs; me voici.

MAULEVRIER. Il y a quelqu'un dans cette chambre?

NANETTE. Par exemple!.. Non, certainement... cette chambre est la mienne.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Donnez-en la clé.

MAULEVRIER, *à Nanette*. Allons, vite, la clé à l'instant!..

NANETTE. Faites donc attention, monsieur; vous criez bien fort pour un poitrinaire!

NANGIS. Cette jeune fille a raison!.. et d'ailleurs, quel droit avons-nous de la contraindre?

MAULEVRIER. Des droits, des droits?.. ceux que je n'ai pas, je les prends... La clé!..

NANETTE, *à part*. Qui donc viendra à notre aide?

LE CHEVALIER, *en dehors, criant*. Eh, quelqu'un! vite, qu'on m'ouvre sur-le-champ!..

Il frappe très fort à la porte extérieure.

NANETTE, *courant ouvrir*. J'y cours, monsieur, j'y cours!..

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Que vient faire ici le chevalier de Bagneux?

MAULEVRIER, *ironiquement*. C'est sans doute le hasard qui l'amène, comme nous tous!

SCENE XI.

NANETTE, MAD. DE LA VRILLIÈRE, LE CHEVALIER, MAULEVRIER, NANGIS.

LE CHEVALIER. Pardon, madame; excusez-moi, messieurs!

je suis tout essoufflé!.. depuis plus d'une heure je cours après vous ; mon cheval est sur les dents et moi aussi.

NANGIS. Vous courez après nous?

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Que signifie cela ?

LE CHEVALIER. Sans doute, madame, et c'est par les ordres de son altesse royale madame la duchesse de Bourgogne.

NANGIS, MAULEVRIER, MAD. DE LA VRILLIÈRE, *ensemble*. La duchesse!..

NANETTE, *à part*. Qu'est-ce qu'il dit donc?

NANGIS, *à part*. Je m'étais trompé!.. ce n'était pas elle.

LE CHEVALIER. Qu'y a-t-il d'étonnant à cela? son altesse a fait préparer un déjeûner champêtre au Rond-Point de la forêt; elle attendait avec quelques personnes de sa suite que vous vinssiez au rendez-vous qu'elle vous a donné, et je dois vous dire qu'elle s'étonnait de votre absence.

MAULEVRIER. Nous l'ignorions.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Je n'ai pas été avertie.

LE CHEVALIER. Des lettres d'invitation ont été remises chez vous; mais il paraît que vous aviez tous aujourd'hui quelque chose à faire de grand matin, et les lettres ne seront arrivées qu'après votre départ.

NANGIS, *à part*. Avait-elle changé d'avis.

MAULEVRIER. Vite, vite, à cheval!..

NANGIS. Ah! vous avez raison... il faut partir!

LE CHEVALIER, *à madame de La Vrillière*. Ces messieurs sont si pressés qu'ils vous abandonnent, madame! permettez que je vous offre ma main.

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Avec plaisir. (*A part.*) Pourvu que la princesse ne soupçonne rien!

Elle sort avec le chevalier.

NANETTE, *seule*. Par exemple, voilà qui est singulier!..

SCENE XII.

LA DUCHESSE, *sortant mystérieusement de la chambre, un petit papier à la main*, NANETTE, *puis* LE CHEVALIER.

LA DUCHESSE, *à demi-voix*. Nanette, Nanette!..

NANETTE. Madame!

LA DUCHESSE. Vite, ce billet à l'homme qui porte des rubans verts... dépêche-toi avant qu'il s'éloigne; et de la prudence!.. c'est pour lui seul.

NANETTE. J'y vais, madame!

LA DUCHESSE. J'entends du bruit... je rentre!.. Silence!

Elle rentre dans la chambre.

LE CHEVALIER, *en entrant, il voit le billet que Nanette veut cacher, à part.* C'est juste! je comprends.

NANETTE, *tâchant de sortir.* Pardon, monsieur.

LE CHEVALIER, *l'arrêtant.* Où vas-tu donc, Nanette? Reste un moment!

NANETTE. Je ne peux pas, laissez-moi sortir.

LE CHEVALIER. Non, pardieu, tu ne sortiras point!

NANETTE. Ah! ce serait joli...

LE CHEVALIER. Tantôt je n'ai pas eu le temps de te faire ma cour; tout le monde semble s'être donné rendez-vous ici, et notre tête-à-tête ressemble à une assemblée générale de la noblesse de France.

NANETTE. Monsieur, encore une fois, je vous en prie...

LE CHEVALIER. Je veux au moins un baiser.

NANETTE. Ah ça, vous êtes fou aujourd'hui!

LE CHEVALIER. Et toi, tu es sage!.. cela n'est pas bien.

NANETTE. Mon Dieu! mon Dieu! j'entends le bruit des chevaux... laissez-moi donc!..

LE CHEVALIER. A la bonne heure!..(*Il la laisse aller. Seul un instant.*) Va, cours!.. il n'y a plus de danger!.. tu seras bien habile si tu lui remets ce billet. Maintenant le champ de bataille m'appartient!.. Ouf! mon cœur bat!.. mais il ne s'agit pas de l'écouter... Il faut être maître de soi, quand on veut tenter de l'être d'une autre.

NANETTE, *rentrant.* Là, monsieur!.. Vous êtes cause d'un malheur!.. Vous m'avez retenue, et tout le monde est parti au galop!..

LE CHEVALIER. Très bien!..

NANETTE. Comment, très bien!..

La porte du fond s'entr'ouve.

LE CHEVALIER, *emmenant Nanette dans le fond.* Silence!

LA DUCHESSE, *sortant de la chambre.* J'ai entendu les chevaux s'éloigner; je peux sortir de prison!

LE CHEVALIER, *bas à Nanette.* Va-t'en!

NANETTE, *bas.* Je ne demande pas mieux! tirez-vous-en comme vous pourrez.

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE, *sur le devant*, LE CHEVALIER, *dans le fond.*

LA DUCHESSE. Ah! ce n'est pas sans peine : que de craintes! que démotions! mais enfin Nanette aura remis mon billet!.. Attendons! Quelle confiance elle témoignait cette femme!.. hier encore il lui exprimait son amour... hier!.. Ah! qu'il vienne et qu'il s'explique! il le faut... Les autres sont donc partis!.. Quel bon génie les a contraints de s'éloigner... il m'a semblé

reconnaître la voix du chevalier; mais quelle apparence?... Je n'y comprends rien!

LE CHEVALIER, *s'avançant.* Madame!

LA DUCHESSE. Que vois-je? que venez-vous faire ici? Sortez, monsieur!

LE CHEVALIER. Votre altesse ne daignera-t-elle pas me permettre?..

LA DUCHESSE. Quoi donc?

LE CHEVALIER. De lui expliquer comment il se fait que ma présence qui, au premier abord, semble la contrarier, est cependant...

LA DUCHESSE. Insupportable monsieur. Quoi! vous ne craignez pas de venir me chercher, me poursuivre jusqu'en ce lieu! vous que je ne connais à peine, vous osez...

LE CHEVALIER. Je n'ose rien, madame; et je ne suis resté qu'en voyant s'éloigner tout le monde.

LA DUCHESSE. Tout le monde? En effet, monsieur; c'est vous qui êtes venu annoncer aux personnes qui étaient ici que je les attends au Rond-Point de la forêt; et vous êtes resté!.. que signifie?

LE CHEVALIER. Je suis resté parce que je savais que votre altesse était là, dans cette chambre.

LA DUCHESSE. Est-ce possible?

LE CHEVALIER. Personne ne peut venir maintenant : Madame de La Vrilllière, M. de Maulevrier, M. Fagon, M. de Nangis...

LA DUCHESSE. M. de Nangis?

LE CHEVALIER. Il est en route, madame.

LA DUCHESSE, *à part.* Il n'a donc rien compris le maladroit!..

LE CHEVALIER. Et il a un si bon cheval qu'il doit être déjà à une grande distance Ils ne reviendront pas... de long-temps du moins! j'y ai mis bon ordre.

LA DUCHESSE. En voilà-t-il assez? Savez-vous, monsieur, que cette niaiserie, qui prêtait à rire à toute la cour, est bien au-delà de ce qu'on peut imaginer; si toutefois vous n'êtes pas le plus malfaisant des hommes au lieu d'en être le plus ridicule.

LE CHEVALIER. Ni l'un ni l'autre, madame.

LA DUCHESSE. Qu'entendez-vous donc, monsieur, de votre inconcevable plaisanterie? Seul ici vous êtes resté!.. Et pour le compte de qui m'espionnez-vous? Ou bien, auriez-vous espéré que compromettre la duchesse de Bourgogne cela puisse rapporter autre chose que sa colère et la perte de celui qui s'est rendu coupable d'une pareille action?

LE CHEVALIER, *souriant.* Moi, compromettre!.. Oh, non... Si quelqu'un arrivait dans ce moment, votre altesse n'aurait

rien à craindre !.. Un accident, ou simple désir de solitude motiverait votre présence ici; et la calomnie, qui souvent s'est attaqué aux plus rares vertus comme aux plus hautes destinées, échouerait devant l'obscure nullité de celui qu'on trouverait près de vous.

LA DUCHESSE, *avec dédain.* Ah! en effet!

LE CHEVALIER. Si le hasard eût amené ici un de ces hommes brillans qui, dès leurs premiers pas dans le monde, se sont efforcés d'attirer tous les yeux; qui, plus charmés du bruit de leur fortune, de l'éclat de leurs succès, qu'animés du désir de les mériter, ne cherchant qu'à satisfaire à tout prix leur insatiable vanité, alors peut-être...

LA DUCHESSE. Que voulez-vous dire, monsieur?

LE CHEVALIER. Je veux dire, madame, qu'il est à la cour de ces hommes élevés dans l'intrigue et la galanterie, incapables d'affection et de dévoûment; mais habiles à en montrer l'apparence! que ces hommes, après avoir prodigué à toutes des protestations d'amour qui ont séduit les plus crédules, osent maintenant essayer d'immoler à leur ambition où à leur vanité la réputation et le bonheur de celle qui doit être pour l'univers un objet de respect et d'adoration.

LA DUCHESSE. Vous calomniez ceux qui m'entourent.

LE CHEVALIER. Ce que je dis, chacun le voit et le répète tout bas.

LA DUCHESSE. Mais ce serait horrible.

LE CHEVALIER. Cela se murmure aux oreilles du roi, se dit devant madame de Maintenon; ah! si vous saviez, madame, combien il m'en coûte de vous enlever une erreur qui sans doute avait charmé votre belle âme!.. mais j'en aurai le courage, car je remplis un devoir.

LA DUCHESSE. Eh, qui vous impose ce devoir? quel intérêt vous dirige?

LE CHEVALIER. Daignez me pardonner, madame!.. Votre altesse avouera que bien des angoisses et des tourmens ont accompagné pour elle, depuis hier, un projet imprudemment conçu et que de grands malheurs pouvaient le suivre.

LA DUCHESSE. Expliquez-vous.

LE CHEVALIER. Vous l'exigez?

LA DUCHESSE. Je l'ordonne.

LE CHEVALIER. Eh bien, madame, si aujourd'hui, en ce lieu, votre altesse eût été surprise par une femme jalouse, par un rival irrité, un éclat, un duel peut-être qui eussent instruit l'Europe...

LA DUCHESSE. Grand Dieu! cela serait-il vrai?

LE CHEVALIER. Une femme qui aime, et qui a dû se croire aimée, ne peut-elle pas tout deviner enfin? et sa jalouse fureur gardera-t-elle le silence?

LA DUCHESSE, *à part.* Aimée!.. oui, elle est aimée!.. (*Haut.*) Mais je n'ai donc autour de moi que des ennemis? mais ce rang qu'on m'envie est donc la plus affreuse des destinées? mais l'ambition des autres disposera donc toujours de ma triste existence?

L ECHEVALIER. Hélas!..

LA DUCHESSE. Oh, cette gaieté, cette étourderie dont on m'accuse, c'est un masque sous lequel je cache les larmes amères qui retombent sur mon cœur!.. Ne m'a-t-on pas arrachée à ma famille?.. n'ont-ils pas ensuite porté la guerre dans le pays qui m'a vu naître? et si mon père est vaincu, si ma patrie est ravagée, ne dois-je pas m'en réjouir avec eux? Enfin, paroles, larmes et sourires, tout ne doit-il pas être factice? (*Baissant la voix.*) Et, quand mon cœur croit voir un de ces sentimens qui font le bonheur et la joie des autres femmes, c'est encore l'ambition ou la vanité qui me poursuit! Moi seule ici bas, ne puis-je aimer et être aimée?.. (*Haut.*) Ah, mieux vaudrait la misère que ce sceptre qui m'attend! S'il doit être payé par tant d'inquiétudes et de contrainte, me donnera-t-il jamais ce qu'il m'aura coûté? et la dernière femme du royaume de France ne sera-t-elle pas plus heureuse que moi?

Elle pleure et s'assied.

LE CHEVALIER. Ah, madame, ces larmes...

LA DUCHESSE. Vous qui me forcez à les répandre, Vous qui détruisez toutes mes illusions, quel prix attendez-vous? que peut-il être réservé à celui qui m'a fait rougir et pleurer?

LE CHEVALIER. Un exil éternel.

LA DUCHESSE. Ce serait trop peu!

LE CHEVALIER. Quand ma vie devrait payer cet instant cher et cruel, je ne me repentirais pas!

LA DUCHESSE. En vérité, tout ceci me semble un rêve!.. qui êtes-vous? que voulez-vous? Comment vous, hier inconnu, étranger à la cour, savez-vous tous ces bruits, connaissez-vous toutes ces intrigues? Comment, vous? hier timide, tremblant au premier mot, ignorant les plus simples usages, vous vois-je aujourd'hui devinant les plus rusés, déconcertant les plus habiles, luttant contre ma propre volonté, me troublant m'intimidant moi-même?

LE CHEVALIER, *d'un ton doux et caressant.* Vous intimider?.. oh! qui donc vous inspirera de la confiance?

LA DUCHESSE. Par quel moyen êtes-vous devenu le maître de tant de secrets?

LE CHEVALIER. Comment n'aurais-je pas deviné les projets de ceux qui vous entourent, la vanité et l'ambition ne trompent personne: il n'y a de dupes à la cour que ceux qui ont intérêt à le paraître.

LA DUCHESSE. Mais moi... ma pensée, mes sentimens?..

LE CHEVALIER, *souriant.* Je vaudrais persuader à votre altesse qu'il y a un peu de merveilleux dans tout cela.

LA DUCHESSE, *se levant*. J'ai vraiment envie de le croire: car il s'est fait en vous aussi une étrange métamorphose!.. Et puis, toute cette cour qui vient, s'en va, se promène au gré de M. le chevalier de Bagneux!.. oh, il faut que quelque fée inconnue...

LE CHEVALIER. Oui!.. La plus puissante de toutes!.. elle m'apparut, il y a trois ans, sous la forme la plus ravissante! c'était une innocente et gracieuse jeune fille, dont le cœur ingénu s'exprimait tout entier dans de longs regards pleins de feu! J'avais quitté le château, où une mère, malheureuse et bonne, avait renfermé ma jeunesse; j'avais couru, avec toute la France, au-devant de celle qui était son espoir et sa joie: les belles couleurs de la jeunesse animaient son visage; c'était plus que la première princesse du monde; c'était la femme gracieuse, timide, vive et sensible, telle que le jeune homme la désire, la voit dans ses rêves, la crée pour la bénir et l'adorer!

LA DUCHESSE. Ah!..

LE CHEVALIER. Je revins près de ma mère!.. Il s'écoula trois ans!.. je me croyais encore au lendemain de ce beau jour, car rien dans ma pensée ne s'était placé entre ce moment et celui où elle m'apparut de nouveau: On annonça, il y a quatre mois, que des soins nécessaires à la santé la plus chère à notre patrie amenaient la cour aux eaux qui coulaient près de la solitude que je ne voulais plus quitter!.. je refusai obstinément à ma famille de me faire présenter, mais je voulus revoir inconnu la jeune fille qui m'avait apparu une fois!..

LA DUCHESSE. Oh! que vous dûtes la trouver changée!

LE CHEVALIER. Je la vis!.. C'était la femme dans toute sa sa perfection!.. elle avait souffert, elle avait pleuré!.. Mes larmes coulèrent en la revoyant!

LA DUCHESSE, *à part*. Quoi! quelqu'un a pleuré avec moi!

LE CHEVALIER. Je devinai tous les tourmens d'une âme délicate, d'une nature vive et sensible, constamment comprimée! J'entrevis aussi quel parti l'intrigue ambitieuse pouvait en tirer pour sa perte! Mon cœur connaissait le cœur d'une femme... je n'avais jamais quitté ma mère... Je tremblai! . Un mois après cette époque, Fontainebleau avait revu ses maîtres, et moi j'habitais la chaumière la plus voisine de ce magnifique séjour.

LA DUCHESSE. Qu'entends-je?.. Et qu'espériez-vous?

LE CHEVALIER. N'est-il pas naturel de tout risquer pour qu'il y ait dans de beaux yeux quelques larmes de moins?

LA DUCHESSE. Je ne comprends pas!

LE CHEVALIER. Vous allez me comprendre!.. Ici, étranger, inconnu, j'appris bientôt tout ce qu'il m'importait de savoir: de simples officiers, des gens du peuple, cette jeune Nanette, des écris répandus avec mystère, tout m'instruisit! Ah! la grandeur se paie cher!.. le secret qu'elle croit cacher, le projet qu'elle ose à peine concevoir, semblent passer du fond du cœur qui les renferme aux oreilles indiscrètes qui les commentent et les col-

portent. De sourdes rumeurs m'avaient annoncé l'orage, il fallait être là pour le prévenir!.. Le ridicule tant redouté de ceux qui vivent à la cour, je le cherchai, moi! que me faisaient une réputation de gaucherie, de bêtise; leurs plaisanteries et leur dédain!.. L'univers était pour moi dans un dévoûment que leur cœur ne pouvait ni deviner, ni comprendre.

LA DUCHESSE. Ah! je commence à le croire! aucun d'eux ne l'aurait compris.

LE CHEVALIER. Maintenant, votre Altesse sait tout!

LA DUCHESSE. Mais ces ruses qui les ont trompés ce matin... mais ces espions déroutés?

LE CHEVALIER. Il n'était pas minuit quand nous quittâmes hier votre altesse; la chasse devait avoir lieu au point du jour... J'ai eu sept heures devant moi!

LA DUCHESSE. Que de soins!.. Et c'était pour me garantir d'un danger!

LE CHEVALIER. Que n'aurais-je pas fait!

LA DUCHESSE, *à part, rêveuse*. Un pareil dévoûment!..

LE CHEVALIER. Maintenant, madame, au rendez-vous où, par mes soins, ils sont allés chercher votre altesse, ils auront trouvé des preuves de son passage, des gens qui assureront l'avoir vue les y attendre et s'impatienter de leur négligence! mais sans doute en parcourant la forêt, pour réparer leur faute, ils reviendront ici!.. J'ai tout prévu!

LA DUCHESSE, *toujours rêveuse*. Et sans ambition, lui!..

LE CHEVALIER. Une ame généreuse est si facile à tromper!

LA DUCHESSE. Ah!.. l'on ne me trompera plus! je me défierai de tout le monde.

LE CHEVALIER. C'est le plus sûr!.. car le dévoûment, l'affection, l'amour, fuient l'éclat des cours et le bruit du monde; c'est dans le secret de la solitude qu'une passion véritable peut naître, grandir et se fortifier! alors, elle devient toute la vie! c'est un culte auquel on immole ses plus chers intérêts; auquel on sacrifie son existence sans espoir de bonheur pour soi-même, autre que le bonheur de celle qu'on adore!

LA DUCHESSE. Mais c'est impossible, cela! personne n'aime ainsi!

LE CHEVALIER. Alors, le désir de lui être utile, ne fût-ce qu'un instant, d'adoucir ses maux, quand ce serait sans son ordre, quand on devrait même encourir sa disgrace... eh bien, cela passerait avant tout et il suffirait à celui qui aime qu'un jour il pût se dire: Sans moi, elle eût souffert; sans moi, elle eût pleuré!..

LA DUCHESSE, *avec émotion*. M. de Bagneux!..

LE CHEVALIER. Alors, le cœur moins oppressé, on retournerait dans cet exil, qu'elle-même commande pour prix de ser-

vices téméraires; mais on se dirait: La princesse aura eu un jour malheureux de moins, et la jeune femme saura qu'elle a un ami de plus!

LA DUCHESSE. L'amitié, je ne l'ai jamais trouvée ici.

LE CHEVALIER. Madame... écoutez!.. c'est le galop des chevaux? Je disais bien qu'ils reviendraient.

LA DUCHESSE, *avec effroi.* Quoi! déjà!..

LE CHEVALIER. Ne craignez rien!.. (*Il ouvre la porte de gauche.*) Cette pièce a une fenêtre basse qui donne sur une partie de la forêt que la chasse ne visite point; votre altesse y trouvera un cheval et un écuyer sûr et dévoué; elle sera en quelques minutes là où il lui plaira de se rendre.

LA DUCHESSE. Vous pensez donc à tout?

LE CHEVALIER. C'est que je n'ai qu'une seule pensée.

LA DUCHESSE. On approche, on va s'arrêter ici!..

LE CHEVALIER. Je reste, madame soyez sans crainte.

LA DUCHESSE. Je n'en ai plus pour moi, grâce à vous! M. de Bagneux... je vous reverrai bientôt!..

Elle entre daus la pièce dont le chevalier referme la porte.

LE CHEVALIER, *seul un instant.* J'espère que j'ai fait un bon usage des chevaux de ma tante.

SCENE XIV.

LE CHEVALIER, NANETTE, *puis* MAD. DE BAGNEUX.

NANETTE, *accourant.* Monsieur, monsieur, c'est madame de Bagneux.

LE CHEVALIER. Ah!..

NANEETTE. Et toute la chasse qui arrive de ce côté!.. Mais la princesse?..

LE CHEVALIER. Ecoute-moi, Nanette: La princesse n'est pas venue ici aujourd'hui; tu ne l'as pas vue... elle n'a jamais dû y venir.

NANETTE, *étonnée.* Oh!

LE CHEVALIER. Et, dans un mois, si tu as été muette, tu as une dot de six mille livres.

NANETTE. Ah!

LE CHEVALIER. Oh!.. Ah!.. c'est comme je te le dis.

NANETTE. Oui dà?.. Eh bien dans un mois j'épouse Thibaut, je renonce aux grandeurs qui ne permettent pas de faire ce qu'on veut, et qui envoient au rendez-vous qu'on donne, tout le monde excepté celui qu'on attendait: car, entre nous, ce n'était pas vous qu'on cherchait, et l'on doit joliment vous détester.

LE CHEVALIER, *souriant.* Tu crois?..

Il la lutine.

NANETTE. Laissez-moi donc!

Madame de Bagneux entre.

MAD. DE BAGNEUX. A merveille, mon neveu!.. En vérité, si vous faites fortune à la cour avec la conduite que vous y menez depuis vingt-quatre heures!..

LE CHEVALIER. Pourquoi pas, ma tante?

MAD. DE BAGNEUX. Je vous cherche partout et ne vous trouve nulle part : il m'est impossible aussi de rejoindre la princesse!.. Je ne sais comment cela s'est fait, quand j'ai voulu partir pour la chasse, tous mes gens étaient ivres!.. Son altesse doit être furieuse, et moi je ne comprends rien à tout cela!

LE CHEVALIER. C'est singulier, en effet!

Il sourit en cachette.

MAD. DE BAGNEUX J'ai eu beau vous faire demander; personne ne vous a vu. On a remis chez moi ce paquet du ministre à votre adresse, je l'ai pris à tout hasard.

LE CHEVALIER. Ah!.. mille grâces, ma tante!.. je sais ce que c'est!.. (*A part.*) M. de Chamillard m'a tenu parole

NANETTE, *qui est allée au fond.* Voici tout le monde qui revient.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, NANGIS, MAULEVRIER, MAD. DE LA VRILLIÈRE.

NANGIS. Eh bien, M. de Bagneux, quand nous sommes arrivés au Rond-Point, son altesse n'y était plus.

LE CHEVALIER. Ce n'est pas ma faute!

MAD. DE LA VRILLIÈRE. Toute la cour semble jouer aux barres.

MAULEVRIER. Il y a là-dessous quelque noirceur.

LE CHEVALIER. Ou quelque mal-entendu. Mais qui vous ramène dans cette maison?

MAULEVRIER. Nangis a repris ce chemin, nous l'avons suivi.

LE CHEVALIER. C'est juste.

NANGIS, *à part.* Etait-ce donc une erreur?.. Je ne sais que penser.

NANETTE, *qui était au fond.* Mesdames, messieurs, la princesse!..

TOUT LE MONDE, *allant vers le fond, excepté le chevalier qui ouvre la dépêche du ministre.* La princesse!..

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, LA PRINCESSE, Gardes.

LA DUCHESSE. Oui, messieurs, c'est moi qui désespérais de vous voir aujourd'hui; il paraît qu'il fallait que je vinsse vous chercher et précisément dans le lieu où j'avais défendu qu'on se rendît.

NANGIS, *à part.* Comment savoir si je m'étais abusé?

MAULEVRIER. Daignez pardonner, madame!..

LA DUCHESSE. C'est bon, je suis dans un jour d'indulgence!.. (*A madame de Bagneux.*) Je suis bien aise de vous retrouver, ma chère marquise.

Elle cause bas avec elle et madame de la Vrillière.

LE CHEVALIER, *qui a ouvert le paquet remis à sa tante. A demi-voix à Maulevrier.* Je vous l'avais promis, monsieur; votre amitié pour M. de Nangis sera satisfaite.

Il lui remet une dépêche.

MAULEVRIER, *à part, regardant la dépêche.* Oh! quel bonheur!..

LE CHEVALIER, *passant près de Nangis et lui remettant une dépêche. A demi-voix.* Voyez, monsieur, j'ai été exact!.. Votre affection pour M. de Maulevrier n'est point stérile!..

NANGIS, *à part, regardant la dépêche.* Ah! quelle joie!..

LA DUCHESSE. Quels sont donc ces papiers que je vois aux mains de ces messieurs?

MAULEVRIER. Une dépêche du ministre qui me rend bien heureux.

LA DUCHESSE. Comment cela?

MAULEVRIER. Mon tendre attachement pour Nangis, appuyé de la recommandation de M. le chevalier de Bagneux, vient d'obtenir pour mon ami, ce qu'il a si bien mérité!.. Un brevet d'officier-général avec l'ordre de rejoindre l'armée.

NANGIS, *à part.* Quelle perfidie!..

LA DUCHESSE. Ah! c'est M. le Chevalier?

LE CHEVALIER. Oui, madame!.. M. de Chamillard est mon parent, de graves intérêts appellent M. de Nangis loin de la cour...

LA DUCHESSE. Je comprends!

NANGIS, *à part.* Nous aurait-il joués tous?

MAD. DE LA VRILLIÈRE, *à part.* Il va partir encore!

MAULEVRIER. Mon cher Nangis, reçois de la main d'un ami ce brevet...

NANGIS. Un moment!.. mon amitié est heureuse de pouvoir s'acquitter envers la tienne!.. Voici ta nomination comme chargé d'affaires de la cour de France près du duc de Modène.

MAULEVRIER. Moi!..

LA DUCHESSE, *à part.* Ah!..

NANGIS. L'avis de M. Fagon et de tous les médecins était qu'une maladie aussi opiniâtre que la tienne demandait un air plus doux, un climat plus chaud; mon inquiétude pour tes jours était vive, et M. le chevalier de Bagneux s'est empressé d'obtenir pour toi, à ma sollicitation, ce poste important.

MAULEVRIER, *à part.* Que le diable l'emporte!

LA DUCHESSE. C'est donc vous encore, M. le chevalier?

LE CHEVALIER. Oui, madame!.. le séjour de M. de Maulevrier ici pouvait compromettre...

LA DUCHESSE, *vivement.* Sa santé ?.. c'est juste !..

MAD. DE BAGNEUX, *bas au chevalier.* Solliciter pour les autres quand vous n'êtes rien !

LE CHEVALIER, *bas.* J'aime à obliger!

MAULEVRIER. Mais ma charge près de son altesse royale ne me permet pas d'accepter cette faveur.

LE CHEVALIER, *à part.* Que va-t-elle dire ?

LA DUCHESSE. Pardonnez-moi, monsieur!.. avant tout, l'intérêt de mes amis !.. votre santé exige un prompt départ, et la France réclame vos talens !.. Quant à votre charge de premier écuyer de ma maison, le roi me l'accordera, j'espère, pour M. le chevalier de Bagneux.

MAD. DE BAGNEUX. Est-ce possible ?

MAULEVRIER, *à part.* Tout est fini!.. le provincial s'est moqué de nous!

NANGIS, *à part.* Qui se serait défié de ce nigaud-là ?

LA DUCHESSE, *à madame de Bagneux.* Je désire, ma chère marquise, que cette distinction vous prouve toute ma reconnaissance pour les services rendus par votre famille.

LE CHEVALIER, *s'inclinant.* Ah, madame !.. comment exprimer...

LA DUCHESSE. Je compte sur votre dévoûment, monsieur!.. Quant à vous, messieurs de Nangis et de Maulevrier, croyez que mes vœux vous accompagneront!

LE CHEVALIER, *bas à madame de Bagneux.* Eh bien, ma tante ?

MAD. DE BAGNEUX. Je n'en reviens pas !

LA DUCHESSE. Partons, messieurs!.. voici l'heure de rentrer au château! Ah!.. et cette pauvre Nanette que j'oubliais !.. Eh bien, mon enfant, veux-tu toujours venir à la cour ?

LE CHEVALIER, *bas à Nanette.* Tu auras ta dot !

NANETTE Pardon, madame !.. je crois que j'aime mieux épouser Thibaut.

LA DUCHESSE. Tu ne te soucies donc plus d'être heureuse... comme une princesse ?.. tu as raison. Votre main, M. de Bagneux!

FIN.

L'OUBLI,

OU

LA CHAMBRE NUPTIALE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR M. PAUL DUPORT,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THEATRE DU VAUDEVILLE,
LE 18 JUIN 1830.

PRIX : 1 FR. 50 C.



PARIS,

BEZOU, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DU THÉATRE DE M. SCRIBE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N°. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1830.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DALBELL, capitaine...........	M. LAFONT.
BENOIT DE LA TOUR.........	M. LEPEINTRE, jᵉ.
La Baronne DE LA GUERITAUDE, sa sœur.............	Mᵐᵉ GUILLEMIN.
EUPHÉMIE, leur nièce, femme de DALBELL.................	Mˡˡᵉ BROHAN.
POULOT, fils de BENOIT (1)....	M. LEPEINTRE, fils.
DEMOISELLES DE NOCE.	

La Scène se passe à Caudebec, chez Benoît de la Tour.

(1) A défaut d'un acteur de dix ans, ce rôle devra être joué en province par la plus jeune amoureuse. MM. les Directeurs modifieront, dans le texte, ce qui a rapport à l'âge du personnage, d'après l'âge et l'extérieur de l'actrice.

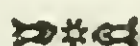
Vu au Ministère de l'Intérieur,
Paris, ce 8 Juin 1830,
Signé, TROUVÉ.

DE L'IMPRIMERIE DE CHASSAIGNON, RUE GIT-LE-CŒUR, Nº 7.

L'OUBLI.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente la Chambre nuptiale. Ameublement élégant. — Deux portes de côté ; celle qui est à gauche communique avec l'escalier, et l'autre à un boudoir. — Avant la porte du boudoir, une riche toilette avec une glace. — Près de cette porte, un cordon de sonnette, dont le fil règne le long du mur. — Au fond, un lit orné dans le dernier goût.



SCÈNE PREMIÈRE.

POULOT, *entrant avec précaution, un bougeoir à la main.*

« Poulot, allez vous coucher. » — Mais papa... — « Eh » bien, Monsieur, à qui est-ce que je parle ? » Et puis il faut s'en aller. Mais c'est égal... (*Il pose son bougeoir sur la toilette.*) Il a beau être près d'onze heures... j'y mettrai du caractère, je ne dormirai pas... (*Il bâille.*) Parce qu'au fait, c'est de la tyrannie... un soir de noce!... et encore quelle noce ?... celle de ma femme... C'est vrai ; ma cousine, je l'appelais ma grande femme... et elle aussi, elle m'appelait son petit mari... Que c'est bisquant d'être petit! Mais je serai vengé!... J'ai entendu le complot que les jeunes gens de la ville ont fait contre lui, de dépit de ce que c'est un militaire, un étranger au pays qui vient leur souffler la plus jolie demoiselle de Candebec. Ils ont dit que pour la nuit de ses noces ils voulaient le griser avec du punch... et c'est drôle, il a l'air d'être aussi du complot, tant il se prête à le faire réussir (*Il se met dans un fauteuil.*) Asséyons-nous là pour attendre ma cousine... (*Il bâille.*) Surtout il ne faut pas m'endormir... au contraire... je vais chercher quelque bonne farce à faire à mon cousin... oui, rêvons-y... D'abord on est fort sur les

farces à Caudebec... c'est dans le sang. (*Il bâille.*) Je veux être un petit farceur; et plus tard, quand je serai grand, je serai un grand farcenr.

(*Pendant ces dernières paroles, l'orchestre joue quelques mesures de l'introduction du* Barbier de Séville : *piano, pianissimo, sur lesquelles Poulot s'endort.*)

SCENE II.

DALBELL, POULOT.

DALBELL.

Ouf! j'avais besoin de sortir de la salle de bal... C'est étonnant... pour un militaire, qui doit toujours marcher de pied ferme... ces lumières, ce punch, cette walse... je ne m'y retrouvais plus.

AIR : *Du partage de la richesse.*

C'est donc ainsi qu'on se marie!
Devrait-on finir par un bal
L'acte le plus sérieux de la vie?
Pourtant, au fond, ce n'est pas mal...
Sur les périls, pour garder son courage,
Il ne faut pas s'appesantir;
Et si l'on walse un jour de mariage,
C'est sans doute pour s'étourdir.

D'accord; mais, moi, qu'ai-je à craindre? rien... ou tout au plus de devenir fou... fou d'amour!... eh bien! si fait pourtant... J'ai encore une autre peur... Jusqu'à présent je n'ai déclaré la guerre qu'à des tacticiennes expérimentées, qui savaient, en se défendant, respecter le droit des gens; et pourvu que l'attaque fît assez d'honneur à leur défaite... Mais ici, ce n'est plus cela... une petite femme pleine de candeur et d'innocence!... Il ne s'agit plus de faire le mauvais sujet, il faut se proportionner... C'est vrai, depuis ce matin, je suis à me demander ce que je lui dirai ce soir... et rien que d'y penser, il me prend un malaise... un frisson... Ah! bah! si je m'intimide...

Au contraire, il faut me faire une raison, et retourner encore au punch et à la danse, pour achever de me brouiller les idées... ça m'a déjà réussi ; car, tout-à-l'heure, c'était drôle, en tournant dans le salon avec ma femme, il me semblait voir toutes les autres... mes anciennes, qui venaient me faire leurs adieux, et danser en rond autour de moi... La vive Estelle, la sensible Augustine, la prude Ursule, *et cœtéra*... et surtout Fanny, ma dernière, ma petite Fanny, avec qui j'ai eu des torts... ce qui est mal, très-mal; car sans mon mariage, je la regretterais... Oh! non, non... ma femme, rien que le mot fait plaisir... Enfin pouvoir me dire : voilà une petite femme qui est mon bien, ma propriété, exclusivement à moi, à moi seul! Quel bonheur!... Ça va me changer...

POULOT, *rêvant.*

Elle sera à moi... Euphémie!

DALBELL.

Heim!... Comment! ma femme!...

POULOT, *de même.*

Je ne la quitterai pas... je veux rester ici avec elle.

DALBELL.

Tiens, le petit cousin!... Eh bien! ça promet. (*Le prenant par le bras.*) Dites donc, mon jeune ami, à qui en avez-vous ?

POULOT, *se levant.*

Quoi ?... qu'est-ce ?... plaît-il ?... Ah! c'est vous, mon cousin!

DALBELL.

Qu'est-ce que vous faites donc là, à cette heure-ci ?

POULOT, *bâillant.*

Moi, rien... c'est que je... je me promène.

DALBELL.

Par exemple, il se promène! Vous êtes donc somnambule ?... Ah! ça, mais à propos, où sommes-nous ici ?... Moi, je m'égarais dans les corridors, et je suis entré sans savoir... A qui cet appartement ?

POULOT.

Parbleu! à ma cousine.

DALBELL.

A ma femme ? Voyez-vous la sympathie... c'est fort,

ça.... pour l'amour conjugal. Ma foi, je ne suis pas fâché d'étudier un peu les localités, et de faire une reconnaissance en éclaireur. Voyons... (*Ouvrant la porte à droite.*) Par là un charmant boudoir... et ici? ameublement plein de goût et d'élégance.... et puis!... (*Regardant le lit.*) Diable! c'est soigné!... ça fait plaisir à voir... c'est presque un à-compte.

POULOT.

Plaît-il?

DALBELL.

Heim!

POULOT.

Je dis plaît-il.

DALBELL.

Plaît-il... quoi?

POULOT.

Je demande ce que vous dites?

DALBELL.

Laisse-moi donc tranquille. Il n'est pas mal curieux, le cousin... Ah! mais, j'y pense... si on venait à me surprendre... le décorum... l'étiquette... ces grands parens, surtout la baronne de la Guéritaude, ma nouvelle et respectable tante.

POULOT.

Celle là! elle aurait bien dû rester dans son château du Berry, au lieu de venir nous gâter la noce par ses taquineries... Elle est cause que je n'y suis pas, à la noce, moi; car je l'ai bien entendue tout-à-l'heure; c'est elle qui a dit tout bas à mon papa: « Mon frère, faites donc retirer » le chevalier... » Le chevalier c'est moi. Elle dit que les aînés s'appelaient comme ça autrefois dans notre famille. « Il n'est pas convenable qu'il reste après la fin. »

DALBELL.

Petit futé! Ah! ça, il faut que je rentre dans les salons... Voulez-vous me conduire?

POULOT.

Oui, allons nous en ensemble. (*A part.*) Et je reviendrai tout seul.

DALBELL.

Montrez-moi le chemin... je vous suis. (*Se retournant.*)

Adieu, séjour magique! chambre de ma femme... au revoir!... Ah! mon cœur!... ma tête!... (*Vivement.*) Dieu! quelle idée! si je pouvais... Mais, non, il n'est plus temps... que c'est dommage!

POULOT, *près de la porte*, *et à part.*

Qu'est-ce qui lui prend donc? c'est le punch.

DALBELL, *à part.*

Ce maudit Isidore!... mon petit fat de sous-lieutenant, depuis quinze jours qu'il est en congé à Paris... je lui avais tant recommandé de voir le bijoutier, de presser pour ce médaillon, et de me l'envoyer à Caudebec sur-le-champ, à tout prix, fût-ce par un exprès... trente-sept lieues... (*A Poulot.*) Dis donc, petit, il n'est venu personne me demander?

POULOT, *à part*, *en descendant.*

Petit, par exemple!... (*Haut.*) Est-ce que je sais, moi?

DALBELL.

L'auberge de la poste est à deux pas... il serait possible... ces courriers, au lieu de faire tout de suite leur commission... ça reste à boire... ça se grise... Envoyer des domestiques... c'est si bavard! (*A part.*) Eh! parbleu! le cousin!... (*Haut.*) Dis donc, mon ami, veux-tu me rendre un service?

POULOT, *à part.*

Je t'en souhaite.

DALBELL.

Vois-tu? C'est quelque chose dont je voudrais que personne ici ne pût se douter.

POULOT, *à part.*

Un secret!... Oh! s'il y avait une bonne malice à lui faire!

DALBELL.

Cours en face, chez le maître de poste, et là, informe-toi s'il est arrivé, de Paris, pour moi, un homme avec un paquet... tu me l'apporterais.

POULOT.

L'homme?

DALBELL.

Non, le paquet... en évitant d'être vu... avec adresse et discrétion.

POULOT.

Oui... Mais madame Durand voudra-t-elle me remettre?...

DALBELL.

C'est juste... Attends. (*A part.*) Il a de l'intelligence. (*Il écrit.*) « Je prie Mme Durand de remettre au petit bon-» homme (*Poulot fait un mouvement comique de dépit.*) » tout ce qui sera arrivé pour moi. DALBELL. » Tiens, va vite.

POULOT, *à part.*

Toujours son bête de petit bonhomme!... Oh! ça me vexe! Si j'étais grand, je me battrais avec tous ceux qui m'apelleraient petit.

(*Il sort.*)

SCÈNE III.

DALBELL, *seul.*

Oui... ce soir... un pareil cadeau... voilà qui serait une galanterie charmante pour ma femme... quelque chose d'inattendu... une première surprise... il y aurait gradation. Au fait, mon portrait lui revient de droit. Je sais bien qu'il y a trois mois, quand je l'ai fait faire à Paris, et que j'ai commandé une riche monture en diamans, c'est à une autre que je le destinais... pauvre Fanny! la plus piquante Berrichonne... la fleur du département du Cher... et qui m'adorait!...

AIR : *De cet amour vif et soudain.*

Par mon mariage d'abord
J'ai craint de la voir accablée;
Mais peut-être, sans trop d'effort,
Elle se sera consolée.
Car la constance n'est souvent
Chez vous, séductrices jolies,
Que l'intervalle d'un instant,
Qui sépare deux fantaisies.

Néanmoins, j'ai été bien heureux que, pendant mon congé, le régiment eût changé de garnison... Au lieu de rejoindre

à Bourges, j'ai rejoint à Valenciennes... en sorte que, pour le mariage qu'on m'avait arrangé dans l'intervalle, ça m'a dispensé de rompre avec mon ex-bien aimée... et pourtant je voulais y mettre des procédés... j'étais décidé à lui écrire pour calmer les regrets qu'elle doit avoir, et lui peindre ceux... que je n'ai pas... mais un malheur... Je me souvenais parfaitement de ses deux prénoms : Scholastique-Fanny... mais l'essentiel, son nom de dame ou de demoiselle... impossible de me le rappeler... c'est vrai... Il n'y a personne à qui ce ne soit arrivé... quand une fois on a oublié quelque chose, plus on y pense, plus on se creuse la tête, et moins ça vous revient... moi surtout qui suis si distrait... Il s'agirait d'un million... Bah! mieux que ça... d'une jolie femme, de la mienne, eh bien!... En fait de distraction, en voilà une forte! Ma noce et ma femme que je laisse là... Il est temps de reparaître... quoique j'aie encore la tête brûlante... Allons vite... (*On entend parler la baronne en dehors.*) Ah! mon dieu! c'est elle avec sa tante... Où me cacher?... dans ce boudoir... C'est drôle, un mari en bonne fortune chez sa femme!

(*Il entre dans le boudoir.*)

SCÈNE IV.

LA BARONNE, EUPHÉMIE.

LA BARONNE.

Allons, allons, ma nièce, obéissez, suivez-moi.

EUPHÉMIE.

M'emmener du bal, quand j'avais encore plus de dix invitations!

LA BARONNE.

C'est justement pour ça. Vous n'avez que trop dansé ce soir.

EUPHÉMIE.

Est-ce qu'on danse jamais trop?

LA BARONNE.

Voilà bien l'inconséquence de votre âge!... Si je vous contais ce qui m'est arrivé à moi-même... car moi aussi, ma nièce, j'ai eu mon jour de noce, j'étais une enfant...

je jouais encore à la poupée... il me semble que j'y suis...

EUPHÉMIE.

Vous avez une bien bonne mémoire.

LA BARONNE.

Excellente.

AIR *d'Amédée* (de Beauplan.)

Ouvrant le bal avec décence,
J'avais dansé le menuet,
Puis mainte et mainte contredanse ;
C'était à qui m'inviterait.
Car, comme vous, j'étais brillante,
Teint frais, œil vif, taille élégante.
Oui, je vous valais bien au moins dans ce temps là. (*bis.*)
Ne riez pas : un jour viendra
Où, comme moi, l'on vous verra ;
Vieillesse vient, beauté s'en va, (*bis.*)
Le sexe entier passe par là... (*bis.*)

Je m'étais donc échauffée au bal... en sortant, un malheureux coup d'air... si bien qu'au moment où nous y pensions le moins, mon mari et moi, il me prit une quinte !... mais une quinte... quelle quinte... Ce pauvre baron de la Guéritaude, la nuit entière sur pied... Mais il ne s'agit pas de ça, ma nièce ; votre oncle m'a priée de venir ici vous servir de mère, et je vous en sers.

EUPHÉMIE.

Oui, en me contrariant sans cesse... Oh ! moi, si j'ai jamais une fille...

LA BARONNE.

Ma nièce, il ne faut pas dire cela.

EUPHÉMIE, *avec ingénuité.*

Pourquoi ne pas le dire ? Quand on se marie, est-ce qu'on ne peut pas avoir d'enfans ?

LA BARONNE.

On peut en avoir ; mais on n'en parle pas d'avance.

EUPHÉMIE.

Pourquoi ? si cette idée-là fait plaisir.

LA BARONNE.

Parce que ça n'est pas convenable.

EUPHÉMIE.

Mais pourquoi n'est-ce pas convenable?

LA BARONNE.

Ah! parce que..,

EUPHÉMIE.

Si vous ne me donnez que des explications de ce genre-là, ce n'était pas la peine que mon oncle me recommandât tant de me conformer à toutes celles que je recevrais de vous, le jour de mon mariage; car il m'a dit qu'il ne vous avait fait venir que pour cela.

LA BARONNE.

Me faire venir!... Qu'est-ce que ça signifie? faire venir la baronne de Guéritaude! rien que pour ce seul mot, je repartirais tout de suite, s'il n'était pas si tard; d'autant que j'étais déjà blessée qu'on ne fût pas venu faire la noce à mon château. C'est un égard qui m'était bien dû: car enfin, mon noble époux était grand gruyer du Berry, une haute dignité du bon temps. Oui, ma nièce; à présent on méconnaît toutes les distinctions. Mais tel que vous me voyez, il y a quarante-cinq ans, j'étais grande gruyère; et quand on l'a été une fois, il en reste toujours quelque chose. D'ailleurs qui épousez-vous? un militaire, dont le régiment était en garnison à Bourges, près de mon château; et Dieu sait quelles aventures on racontait de cette garnison-là! Le militaire n'est plus moral comme dans l'ancien régime... sans compter que pour le rang, la naissance...

EUPHÉMIE.

Mon mari est officier.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que ça prouve aujourd'hui?

EUPHÉMIE.

Ça prouve qu'il est brave.

LA BARONNE.

C'est la qualité d'un soldat.

EUPHÉMIE.

Oui, mais il est docile... et c'est la qualité d'un mari. Enfin, nous ne nous connaissons pour ainsi dire que depuis deux mois; le mariage avait été arrangé par un ami de sa

famille, et quand il vint ici pour la première fois, il paraît que je lui ai convenu tout de suite..... j'en ai des preuves.

AIR *des Maris ont tort.*

Il n'épargna rien pour me plaire.
J'aimais la musique : en un mois,
M'ayant prise pour écolière,
Il me fit mieux chanter, je crois,
Qu'en un an mon maître autrefois.
Aussi bientôt j'espère encore
Faire des progrès, et de lui
J'apprendrai tout ce que j'ignore,
A présent qu'il est mon mari.

Mais bien plus... dans les commencemens il s'est aperçu que ses moustaches me faisaient un peu peur, et un beau jour, crac... Par exemple, à présent je lui ordonnerai de les faire repousser, parce que ça me sera agréable de faire exécuter mes volontés, par quelqu'un qui porte des moustaches. (*Ici Dalbell a entr'ouvert la porte, et écoute.*)

LA BARONNE.

Vos volontés?

EUPHÉMIE.

Oui, mes volontés! Tiens, ma tante, qu'est-ce qu'une demoiselle gagnerait donc au mariage, si ce n'était pas de se faire obéir? moi, surtout, que mon oncle a toujours habituée à faire tout ce qui me passait par la tête; c'était son plaisir, et ça m'a été facile, parce que je m'y suis pliée dès l'enfance; mais à présent, je ne pourrais plus changer mes habitudes... mon mari le sent bien, car encore ce matin il me disait, en se mettant à genoux devant moi : « Euphémie, ma chère Euphémie, je vous jure de n'avoir jamais d'autre volonté que la vôtre. »

SCENE V.

LA BARONNE, EUPHÉMIE, DALBELL.

DALBELL.

Je le jure encore.

LA BARONNE.

Ciel! que vois-je?

EUPHÉMIE.

M'écouter!... Ah! que c'est traitre, si je l'avais su, je n'aurais pas dit tant de bien de vous.

LA BARONNE.

Voilà qui est bien inconvenant, Monsieur; vous ne deviez pas entrer ainsi dans la chambre de votre femme. C'est trop tôt.

DALBELL.

Jamais trop tôt pour être auprès d'elle.

EUPHÉMIE.

Flatteur... Oh! vous méritez qu'on vous gronde.

LA BARONNE.

Et qu'on vous renvoie.

EUPHÉMIE.

Puisqu'il y est, laissez-le.

DALBELL.

Vous ne me chassez donc pas, vous?... en ce cas, je reste.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que j'entends là? vous restez?

DALBELL.

Oui, ma tante.

LA BARONNE.

D'abord, mon neveu, je vous prierai de ne plus dire ma tante; appelez-moi tout simplement baronne.

DALBELL.

Soit. Va pour baronne; j'y consens, mais je resterai.

LA BARONNE.

Malgré moi?

DALBELL, *prenant le milieu de la scène.*

Puisque ma femme le veut. Je vous honore, je vous respecte; mais j'obéis à ma femme.

EUPHÉMIE.

A-t-il des principes!

LA BARONNE.

Une telle violation des usages reçus, quand il est près de minuit; que les jeunes demoiselles vont bientôt venir en cérémonie, détacher le voile et le bouquet de la mariée.

DALBELL.

Si ce n'est que ça, on peut se passer d'elles.

LA BARONNE.

C'est trop fort.

AIR *du petit Corsaire.*

Est-ce ainsi qu'on ose en riant,
Braver les lois de l'étiquette?
N'est-elle pas le complément
D'une éducation parfaite?

DALBELL.

Non, elle m'a toujours déplu;
Car, quoiqu'en disent ses apôtres,
C'est presque partout la vertu
De ceux qui n'en ont pas d'autres.

LA BARONNE.

C'est assez, c'est trop même... Votre absence, combinée avec celle de votre épouse, doit faire le plus mauvais effet dans les salons, et je vous somme d'y rentrer à l'instant, ou, je vais déclarer à mon frère qu'il peut servir de mère à sa nièce lui-même, mais qu'il ne doit plus compter sur moi.

DALBELL.

Vous l'exigez?... Allons, ma bonne amie, puisque l'on nous condamne à la danse, qu'on nous exile au bal...

EUPHÉMIE.

C'est ça, retonrnons-y.

LA BARONNE, *se plaçant entr'eux.*

Du tout.

DALBELL.

Comment? ne pas finir la soirée par une galoppe? allons donc.

LA BARONNE.

Qu'est-ce que c'est qu'une galoppe, Monsieur?

DALBELL.

Vous ne savez pas?... Ah! c'est juste, vous habitez le Berry, un pays en arrière de la civilisation. La galoppe, Baronne, c'est le complément d'une soirée dansante. Elle est pour un bal ce que l'étiquette est pour l'éducation.

EUPHÉMIE.

Oh ! que j'aurais envie de la connaître.

LA BARONNE.

Je m'y oppose.

DALBELL.

Vous vous y opposez. Eh bien, Baronne, je veux vous convertir à la galoppe... essayez-en quelques mesures.

LA BARONNE.

Monsieur...

EUPHÉMIE.

Oh! oui, ma tante... Vous vous croirez tout-à-fait au jour de vos nôces.

LA BARONNE.

Indiscrète !

DALBELL.

D'abord ma femme ou vous, choisissez.

AIR *de la Mazouka.*

Oui, dans ce jour
De bonheur et d'amour,
Ma folie est légale,
Et nous allons
Rentrer dans les salons,
Au son des violons.

LA BARONNE.

Je proteste ici,
Monsieur, contre un pareil scandale.

EUPHÉMIE.

Ah! que mon mari
Est gai!... Je n'ai jamais tant ri.

DALBELL.

Cessez vos refus.

LA BARONNE.

Votre conduite est immorale!

DALBELL.

Pas vrai? quel abus!
Veuillez vous cambrer un peu plus.

ENSEMBLE.

LA BARONNE, *dansant malgré elle.*

Quoi, dans ce jour
Outrager tour à tour
Etiquette et morale.
De mon courroux,
Vous vous sentirez tous :
Sans moi, mariez-vous.

DALBELL, *faisant danser la baronne.*

Oui, dans ce jour
De bonheur, etc.

EUPHÉMIE, *riant.*

Ah! le bon tour!
Et que j'aime en ce jour
Sa gaîté sans égale.
Il est si doux
De pouvoir, quoique époux,
Rire comme des foux.

(*Il sort en marquant la cadence avec la baronne, qu'il entraîne malgré elle.*)

SCÈNE VI.

EUPHÉMIE, *seule.*

Ah! ah! ah! quelle drôle d'idée il a eue là!... et pourtant, c'est bien leste, avec ma tante... et le jour de notre mariage, encore!... Eh bien! cette gaîté-là me flatte plus que tous les sermens qu'il me faisait ce matin... je ne peux pas douter qu'elle ne soit sincère; ce n'est pas là ce qu'on cherche à feindre...

SCÈNE VII.

EUPHÉMIE, POULOT.

POULOT, *à part, tenant une lettre.*

Oui, va, ouvre le médaillon; regarde bien si tu es beau

en peinture... moi j'ai idée que cette lettre-là va joliment t'enlaidir aux yeux de ma cousine... Juste... la voilà... toute seule... c'est-il heureux!

EUPHÉMIE.

C'est toi, Poulot?... tu n'es pas couché?

POULOT.

Non... Je voulais vous voir encore... causer encore... avec vous, avant qu'il fût demain.

EUPHÉMIE.

Pourquoi ça? je t'aimerai toujours de même, va.

POULOT.

Ah! bien oui... mais, en seconde ligne; et quand il y aura votre grand diable de mari entre nous deux, il m'effacera tout-à-fait.

EUPHÉMIE.

Au contraire, nous rirons bien plus; dans tous mes plaisirs, tu seras toujours en tiers.

AIR *du Pompier.* (dans la *Revue de Paris.*)

Si j'en dois croire les romans,
On voit maint époux hypocrite,
Affecter de beaux sentimens,
Que plus tard dément sa conduite.
Les hommes savent se plier
A la ruse, à la perfidie :
De leur tendresse on doit se défier ;
Mais on peut croire à leur folie.

POULOT.

J'aimerais mieux n'être qu'en moitié.

EUPHÉMIE.

Est-il enfant? Songe donc, quand nous allions courir au parc, que tu voulais me dénicher des oiseaux, me cueillir des branches fleuries, tu étais trop petit, ou pas assez fort... eh bien! mon mari nous sera bien commode pour ça. Tu as depuis long-temps envie de chasser, il t'apprendra à manier un fusil; il m'a déjà dit qu'il voulait t'en faire cadeau d'un superbe, proportionné à ta taille.

POULOT.

Je n'en veux pas; je n'apprendrai rien de lui, je ne veux

rien de lui. Votre mari, ne m'en parlez pas... il me déplaît... comme un *pensum*.

EUPHÉMIE.

Ah ça! je remarque... Pourquoi donc est-ce que tu ne me tutoies pas?

POULOT.

On veut que je m'en déshabitue... c'est ma tante qui me sermonne depuis ce matin sur ma familiarité avec toi. A propos, tu ne sais pas? une bonne chose : les voilà brouillés, elle et ton mari; les deux seules personnes que je n'aime pas... C'est vrai, moi, j'ai bon cœur; j'aime tout le monde, excepté ma tante et mon cousin... Elle est allée se plaindre de lui à mon papa... s'il allait le mettre à la porte... hein! quel bonheur!

EUPHÉMIE.

Par exemple! mettre mon mari à la porte! Heureusement que ça ne se peut pas.

POULOT, *avec une gravité comique.*

Ça vous ferait donc de la peine?

EUPHÉMIE.

Quelle demande! Fi! que c'est vilain d'être jaloux!

POULOT.

Jaloux!... voilà!... je cherchais le mot depuis deux jours : je suis jaloux... comme dans cette tragédie que papa nous a lue un soir... Za... Za... Zaï... où il y a une lettre... A propos de lettre, ça me rappelle... Dites donc, ma cousine, êtes-vous jalouse de votre mari, vous?

EUPHÉMIE.

Pourquoi le serais-je? puisqu'il m'a choisie... il n'y était pas forcé; c'est que je lui plaisais plus qu'une autre.

POULOT.

Allons donc, vous n'y comprenez rien... Est-ce qu'on raisonne quand on est jaloux?... Est-ce qu'il raisonnait, le Turc de la tragédie?... et moi, donc; ai-je raisonné toutes les fois que vous receviez une lettre du prétendu, il y a quinze jours, quand il était retourné à sa garnison de Valenciennes? Oh dieu! chaque ligne que vous lisiez de son écriture, ça me mangeait le sang; ça me bondissait ici... ça me donnait des fourmis jusque dans la plante des pieds.

EUPHÉMIE.

Eh bien! où va-t-il prendre tout ça?

POULOT.

Comme ça, si votre mari vous trompait?

EUPHÉMIE.

Lui!

POULOT.

Si le soir même qu'il vous épouse, il recevait une lettre d'une autre femme, qui lui signe : « Ta tendre amie pour toujours. »

EUPHÉMIE.

Par exemple... Finissez, Monsieur; on ne rit pas sur ces choses-là...

POULOT.

Qui est-ce qui parle de rire?... Voilà la lettre... que j'ai chipée; elle est bien d'une femme, nommée Fanny, encore.

EUPHÉMIE.

Fanny!

POULOT.

Fanny Garbelot! avec un paraphe... c'est tout ce que j'ai pu lire, sans briser le cachet.

EUPHÉMIE.

Donne... donne... vite... Ah! mon dieu!... quelle émotion... jamais je n'avais rien éprouvé de pareil.

POULOT.

Pas vrai?... Qu'est-ce que je disais, la jalousie...

(*Pendant le couplet suivant, Euphémie regarde à travers la lettre, et la tourne en tout sens.*)

AIR : *Trou la la.*

V'là qu'ça prend, (*bis.*)
Comprends-tu bien maintenant,
V'là qu'ça prend; (*bis.*)
Ça n'ira plus qu'en croissant.
Puisque le moindre soupçon
D'un homm troubl' la raison;
Chez un' femm' ça doit encor
Faire un effet bien plus fort,
V'là qu'ça prend. (*bis.*)

Comprends-tu, etc.

EUPHÉMIE.

Si je m'en croyais, j'ouvrirais cette lettre.

POULOT.

Oui, ouvre-là.

BENOIT, *en dehors.*

Oui, Mesdemoiselles... veuillez me suivre... voici l'heure...

EUPHÉMIE.

Ciel! mon oncle...

(*Elle cache la lettre.*)

POULOT.

Mon papa!

(*Il se cache dans le boudoir, dont il ferme la porte.*)

SCÈNE VIII.

EUPHÉMIE, BENOIT, DEMOISELLES DE NOCE.

AIR : *Chœur des jeunes filles dans le* Freyschütz.

(*Pendant ce chœur, les demoiselles de noce entourent Euphémie, détachent sa parure de noce, et la revêtent d'un élégant peignoir.*)

Que par nous ici
Soit accompli
Le bonheur de notre amie;
Voile et fleurs d'hymen,
Sous notre main,
Tombez du front d'Euphémie,
D'aujourd'hui
Change ta destinée,
Soit toute à celui
A qui tu t'es donnée.
Charmante rougeur,
Dont par pudeur
Ton jeune front se colore,

Du plaisir discret
Qu'amour promet,
Cet éclat semble l'aurore.
Va, crois-nous,
Cesse d'être craintive.
Attendre un époux!
Qu'autant nous en arrive.

BENOIT, *frappant en dehors.*

Ma nièce, puis-je entrer?

EUPHÉMIE.

Oui, mon oncle.

BENOIT, *aux demoiselles.*

Mesdemoiselles, ne vous dérangez pas. (*A part.*) Me voilà dans un bel embarras! La tante qui s'est retirée dans sa chambre... le mari qui est retourné boire du punch... c'est moi qui reste chargé de la fin de la cérémonie, de ce qu'il y a de plus délicat... comment vais-je m'en tirer?... avec ça que ma nièce... C'est une justice à rendre à la manière dont j'ai soigné son éducation... mais je suis sûr qu'elle n'a pas une idée... depuis qu'elle est avec moi, elle n'a pas pu acquérir l'ombre d'une idée...

EUPHÉMIE, *aux demoiselles, dont le groupe s'entr'ouvre et la laisse voir.*

Merci, merci, mes bonnes amies... j'accepte les vœux que vous faites pour mon bonheur... Ah! s'il ne dépendait que de vous...

BENOIT.

Euphémie!...

EUPHÉMIE.

Mon oncle...

BENOIT.

J'ai à te parler, mon enfant... Pardon, Mesdemoiselles... vous permettez... Viens par ici... (*Il la fait avancer sur le devant de la scène.*) C'est entre nous... il ne faut que personne entende.

EUPHÉMIE.

Je vous écoute.

BENOIT, *à part.*

Si je sais le premier mot de ce que je vais lui dire.....

(*Haut.*) Vois-tu, mon enfant, c'est comme oncle que je vais parler... et quand une jeune personne n'a ni père ni mère... un oncle est... comme un père... et un père est... comme une mère... ainsi c'est une exhortation purement maternelle que je... dont je... tu conçois.

EUPHÉMIE.

Non.

BENOIT.

Tu ne conçois pas?... (*A part.*) O ma sœur! ma sœur! c'est bien indélicat de votre part... Peut-on laisser le soin que je remplis à un oncle... et surtout à un homme? (*Haut.*) Ma bonne Euphémie, tu sens bien qu'à-présent que te voilà une dame, ton mari... car enfin il est ton mari, c'est clair.

EUPHÉMIE.

Hélas!

BENOIT.

Il ne faut pas soupirer pour ça... Je ne veux pas te faire de morale... c'est seulement pour te... Tiens, pour te rappeler ce que M. le maire... (*A part.*) Oui, m'y voilà... un biais... (*Haut.*) Tu sais bien ce qu'il t'a lu ce matin, M. le maire, sur l'obéissance d'une femme... parce que la femme... doit...

EUPHÉMIE.

Obéir à mon mari... non, mon oncle, mon parti est pris... je ne lui céderai en rien.

BENOIT.

Hein... plaît-il?

EUPHÉMIE.

Oui, mon oncle, je veux faire l'épreuve de sa soumission.

BENOIT.

Par exemple!... qui est-ce qui t'excite donc contre lui? (*Il aperçoit Poulot, qui a entr'ouvert la porte du boudoir pour écouter.*) Mais que vois-je? Je vous ai vu, M. Poulot... sortez... je vous ai vu... (*Allant le chercher, et l'amenant sur l'avant-scène.*) Qu'est-ce que vous faites donc là, M. Poulot? pourquoi n'êtes-vous pas couché?

POULOT.

Papa, c'est que... c'est que...

BENOIT.

C'est que quoi ?...

POULOT, *vivement.*

C'est mon cousin qui m'a dérangé, en me donnant une commission.

BENOIT, *s'emportant.*

Là... encore un désordre dont il est cause!... Mais ce militaire là est donc un démon : il fait danser ma sœur, au point de lui brouiller sa coiffure, et de lui faire descendre son tour de cheveux en guise de mentonnière... il empêche mon fils de se coucher... il révolutionne à plein verre de punch toutes les jeunes têtes du pays... jusqu'à sa femme qu'il a, je ne sais comment, rendue rebelle au pouvoir marital, chose dont il n'y avait pas d'exemple dans toute la ville de Caudebec... Non... ce ne serait pas pire, quand j'aurais choisi pour neveu un régiment de dragons tout entier... (*Transition brusque.*) Et pourtant, ma nièce, vous n'en devez pas moins avoir pour lui, ce soir, la déférence, la docilité... la... (*Tirant l'oreille à Poulot, qui est descendu à droite, et qui écoute.*) Veux-tu bien t'en aller, petit drôle... (*A part.*) Ma foi, je m'en vais aussi... qu'ils s'arrangent entr'eux... j'ai fait ce que j'ai pu... il n'y a pas de ma faute... Voilà une noce qui aura bien mal tourné. (*Haut.*) Mesdemoiselles...

(*Reprise de la seconde moitié du Chœur, pendant lequel Benoît embrasse Euphémie.*)

SCENE IX.

EUPHÉMIE, *seule.*

Qu'est-ce qu'il avait donc, mon oncle?... il semble qu'aujourd'hui tout le monde ne me parle que par énigme... Ah! c'est qu'on veut me cacher les défauts de mon mari; ses défauts!... je ne suis pas sévère!... je les lui passerai tous... excepté ceux dont je serais victime... par exemple... l'infidélité!... Ah! cette lettre!... ce matin j'étais si heureuse... il fallait que... voyons... mais pourtant... lire sans sa permission... si j'allais mal faire!...

DALBELL, *en dehors, sur l'escalier.*

Bien! bien!... je suivrai vos conseils... mais la clé...

EUPHÉMIE.

C'est lui!... tant mieux!... il faudra qu'il me la lise lui-même. . je l'exigerai... et je ne crains pas de refus... car il a beau être bien étourdi, bien distrait, il ne peut pas avoir oublié ce qu'il m'a dit ce matin même... « Chère Euphémie, je vous jure..... » Et même, ce soir, il me l'a rejuré encore. (*L'on entend le bruit d'une clé, que l'on met dans la serrure.*) Le voici... le cœur me bat.

(*Elle s'assied sur un fauteuil près de la toilette, de manière à être appuyée dessus.*)

SCENE X.

DALBELL, EUPHÉMIE.

DALBELL, *ouvre la porte, retire la clé, et donne une poignée de main à travers la porte entrebaillée.*

Soyez donc tranquille : les ménagemens et les égards seront à l'ordre du jour..... Bonsoir..... oui, oui, beaucoup de délicatesse, cher beau-père... je veux dire, cher oncle. (*Il ferme la porte, et met la clé en dedans. — A part.*) C'est vrai, je m'embrouillais avec ses recommandations... comme si le véritable amour en avait besoin. (*Regardant Euphémie.*) La voilà!... ah! qu'elle est jolie comme ça...

EUPHÉMIE, *à part.*

Qu'est-ce qu'il va d'abord me dire?... je suis curieuse de le savoir.

DALBELL, *s'approchant.*

AIR : *de Paris et le village.*

Pour moi, que ce moment est doux!
Combien ma joie est vive et pure!

Que j'aime, en m'approchant de vous
A voir cette simple parure !
Seul j'en puis jouir en secret,
Et l'autre était pour tout le monde.

EUPHÉMIE.

La première m'embellissait.

DALBELL.

Vous embellissez la seconde.
Si l'autre vous embellissait,
Vous embellissez la seconde.

EUPHÉMIE, *à part.*

Qu'il est aimable!... et cet homme-là m'aurait trompée!... (*Haut.*) Ecoutez, Monsieur, soyez sincère ; est-il vrai que vous m'aimiez? que vous n'aimiez que moi? (*Mouvement de Dalbell.*) en êtes-vous bien sûr?.... tout ce que vous m'avez dit, n'était-ce pas flatterie?

DALBELL.

Quelle demande!... je vais vous répondre. (*Il la place devant la glace de la toilette.*) Tenez, regardez... est-ce qu'on peut flatter une femme comme celle-là?

EUPHÉMIE, *à part, en se levant.*

Tout ce qu'il dit a l'air si naturel!... mais la lettre... peut-être qu'il y avait erreur.

DALBELL.

Ah! mon dieu!

EUPHÉMIE.

Quoi donc?

DALBELL.

Ce que c'est que de n'avoir pas de mémoire!... en vous voyant, j'oubliais que j'ai pensé à vous; ce médaillon... tenez.

(*Il lui présente un médaillon enrichi de diamans.*)

EUPHÉMIE.

Voyons. (*Poussant le ressort.*) Ciel! votre portrait!... Ah! et quelle ressemblance! surtout quelle expression... Allons... on voit bien que c'est pour votre femme que vous l'avez fait faire, et que décidément vous étiez déjà amoureuse d'elle.

DALBELL.

N'est-ce pas qu'on le voit? (*A part.*) Ça tombe bien... infortunée Fanny!

NOCTURNE A DEUX VOIX.

DALBELL et EUPHÉMIE.

AIR : *Le berger d'Appennel.* (d'Andrade.)

Quelle douce ardeur
Agite mon cœur !
Toute frayeur cesse,
Je lis sa tendresse
Ecrite en ses yeux,
O moment heureux !
Oui, des mêmes vœux,
L'accord précieux,
Nous unit tous deux,
Autant que nos nœuds.
Plus de peur, de nuage :
Que de nos amours,
Un riant ménage
Prolonge le cours,
Toujours. (4 *fois.*)

EUPHÉMIE, *à part.*

C'en est fait... plus de soupçons... et quant à cette lettre, il sera toujours temps de lui en parler demain.

DALBELL.

Vous croyez donc à mon amour, maintenant?

EUPHÉMIE.

Dam! Monsieur... je commence.

DALBELL.

Monsieur!... Ah! c'est mal... Pourquoi ce mot qui vient tout glacer?... Ne savez-vous pas de nom plus doux pour votre Gustave?

EUPHÉMIE, *avec une grâce modeste.*

J'attends peut-être qu'il me donne l'exemple.

DALBELL, *avec transport.*

Charmante !... Eh bien ! ma chère E... E... (*A part.*) Ah ! mon dieu !... (*Haut.*) Ma chère... (*A part.*) Oh ! son nom ! son nom !...

EUPHÉMIE.

Eh bien ?

DALBELL.

Ma chère amie !... (*A part.*) Ça vaut encore mieux que de rester court... Diable de nom !... il va me revenir... faisons bonne contenance.

EUPHÉMIE.

Mon ami, vous avez l'air préoccupé?

DALBELL.

Du tout, du tout... c'est l'ivresse du bonheur !... c'est l'excès de l'amour... (*Apart.*) pourvu qu'elle ne s'aperçoive pas... Ne lui laissons pas le temps... A genoux.... il n'y a que ça...

(*Il se met à genoux.*)

EUPHÉMIE.

Eh bien ! Gustave, que faites-vous donc ?

DALBELL.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

En suppliant, j'attends comme une grâce,
Le premier baiser qu'en secret
Aura de vous obtenu mon audace.

EUPHÉMIE, *troublée.*

Finissez, Monsieur, s'il vous plaît.

DARBELL.

(*Parlé.*) Un refus ! voilà donc tout ce que j'inspire...

La jeune épouse, à qui d'un cœur sincère,
S'adressent les vœux empressés,
Au lieu de dire : finissez,
Devrait dire tout le contraire.

EUPHÉMIE.

Gustave, mon ami, je sens bien qu'à présent, ce baiser,

vous avez le droit de le prendre... mais, soyez généreux, ne me le demandez pas encore.

DARBELL.

Et pourquoi?

EUPHÉMIE.

Je ne sais... j'ai peur... je suis tremblante... plus tard... (*Il l'embrasse.*) Eh bien!

DALBELL.

J'attendrai.

EUPHÉMIE, *à part.*

Il est temps!

DALBELL.

Mais, pour m'y aider, pour vous rassurer vous-même, si nous supprimions ce langage de la froideur, de l'indifférence, ce vous cérémonieux?...

EUPHÉMIE.

Comment! vous exigez encore cela?... Ah! ça, mais, vous ne serez donc jamais content?

DALBELL

Non, tant que tu ne m'auras pas dit : Je t'aime!

EUPHÉMIE, *tendrement.*

Est-ce que je peux te haïr?

DALBELL, *lui passant un bras autour de la taille.*

Ah! c'en est trop... j'en perdrai la raison... Ma chère Fanny!

EUPHÉMIE, *se dégageant avec colère.*

Fanny!

DALBELL, *à part.*

Dieu! quelle étourderie!

EUPHÉMIE.

Fanny!

DALBELL.

Ne vous fâchez pas... ne faites pas attention...

EUPHÉMIE.

Au contraire, Monsieur... c'est que je veux faire attention... beaucoup d'attention même... Qu'est-ce que c'est que cette Fanny?

DALBELL.

Comment?... pour une bagatelle?... un *lapsus linguæ?*...

EUPHÉMIE.

Qu'est-ce que c'est encore que ca?

DALBELL, *à part.*

Allons, voilà que je lui parle latin à présent... Quand une fois on a le pied sur un mauvais terrain, plus on va, et plus...

EUPHÉMIE.

J'attends que vous ayez la complaisance de m'expliquer...

DALBELL.

Rien de plus simple... C'est votre nom que je voulais dire.

EUPHÉMIE.

Mon nom!... Eh! qui vous empêchait?...

DALBELL.

Certainement... (*A part.*) Si j'avais pu...

EUPHÉMIE.

Mais c'est qu'apparemment cette Fanny est toujours présente à votre imagination.

DALBELL.

Moi! je ne la connais pas... je ne l'ai jamais vue... je ne sais pas ce que voulez me dire.

EUPHÉMIE.

Ah! vous ne savez pas... vous ne la connaissez pas... (*A part.*) Plus de doute... il m'a trompée en tout... Que je suis malheureuse! (*Haut, lui montrant la lettre.*) Tenez, Monsieur, voilà peut-être de quoi aider votre mémoire.

DALBELL.

Une lettre!... (*Il regarde l'adresse que lui montre Euphémie. — A part.*) Ciel! à ces jambages!... c'est Fanny... elle m'a écrit!... quelle attention de sa part!... elle me met dans un joli embarras! (*Haut.*) Cette lettre est décachetée....

EUPHÉMIE.

C'est mon seul tort. J'avais entrevu la signature, et dans un premier mouvement... mais je me suis arrêtée tout de suite, et j'ignore ce qu'elle contient.

DALBELL, *à part.*

Je respire!

EUPHÉMIE.

Je suis incapable d'une indiscrétion, et ce n'est que devant vous que je veux lire vos lettres.

(*Elle va pour ouvrir.*)

DALBELL, *l'arrêtant.*

Y songez-vous? à cette heure-ci?... Oh! non, demain, tout ce que vous voudrez... je me justifierai... tout s'éclarcira. (*A part.*) Si je sais comment, par exemple... (*Haut.*) Mais pour cette nuit... Oh! laissez-moi la consacrer toute entière à vous parler de mon amour... oui, toute entière; elle n'y suffira pas encore.

EUPHÉMIE.

C'est cela... pour vous jouer de moi, comme tout-à-l'heure... vous connaissez ma faiblesse, vous êtes bien sûr que si je vous écoute, mon cœur sera tout-à-fait sans défense... qu'il a besoin de vous croire... de vous aimer... Ah! c'est affreux!

DALBELL, *à part.*

S'entendre dire de ces choses là... (*Haut, avec transport.*) Ma femme! mon unique amie!...

EUPHÉMIE.

Non, Monsieur, c'est décidé! il faut que je lise cette lettre.

(*Elle va pour l'ouvrir.*)

DALBEL, *l'arrêtant.*

Je ne puis consentir...

EUPHÉMIE.

Et si c'est ma volonté!... Quel serment m'avez-vous fait ce matin?

DALBELL.

Je sais bien... mais...

EUPHÉMIE.

Voyons, Monsieur.... je veux vous prendre par vos propres paroles... Répétez-les mot par mot.

DALBELL.

Eh bien! quoi?... quel était-il, ce serment?... Ma chère amie, je vous jure...

EUPHÉMIE.

Non, non: d'abord, ce n'était pas ma chère amie... Si ça change déjà le premier jour, qu'est-ce que ce sera donc après?... C'était mon nom que vous disiez, Monsieur.

DALBELL, *à part.*

Son nom!... elle y tient... (*Haut.*) Ma bonne amie, il me semble que...

EUPHÉMIE

Ah! ça, mais quelle répugnance avez-vous donc à prononcer mon nom?... c'est inconcevable.

DALBELL.

Pouvez-vous croire?... Ce nom chéri!... il est gravé dans mon cœur. (*A part.*) Il ne peut même être que là... car j'ai beau chercher dans ma tête...

EUPHÉMIE.

Ah! vous y mettez de l'obstination!... Eh bien! Monsieur, j'en aurai aussi... je ne veux plus vous parler, vous répondre... vous écouter même... à moins que vous ne m'ayez d'abord appelée de ce nom que vous désiriez tant me donner, quand je n'étais pas encore votre femme.

DALBELL, *à part.*

Là! être si près du bonheur! et ne pas pouvoir... C'est une fatalité! (*Haut, à Euphémie.*)

AIR *de Charmelle.*

Révoquez l'arrêt sévère
Que vous portez contre moi...
Bientôt vous aurez, j'espère,
D'autres preuves de ma foi.
Par pitié, je vous implore,
Ne me désespérez pas!

EUPHÉMIE.

Eh! quoi! je l'écoute encore!
Quelle est ma faiblesse, hélas!

DALBELL.

D'un tendre amant le langage
Commence à vous attendrir.

EUPHÉMIE, *à part.*

Oui... mais j'aurai du courage,
Et, pour ça, je vais m'enfuir.

ENSEMBLE.

DALBELL.

Révoquez l'arrêt sévère, etc.

EUPHÉMIE, *à part.*

Quel empire involontaire

Je lui donne encor sur moi !
Ah ! pour garder ma colère,
Il faut me sauver, je croi.

(*Euphémie se sauve dans le boudoir, dont elle ferme la porte, après avoir retiré la clef.*)

SCÈNE XI.

DALBELL, *seul.*

Eh bien! où va-t-elle? (*La suivant.*) Chère amie... chère amie... Elle a pris la clef... (*Il applique tour-à-tour l'œil et l'oreille à la serrure.*) Au nom du ciel, écoutez-moi!... Et la lettre, elle va la lire... Ma bonne amie, je n'ai pas de secrets pour vous; mais ne lisez pas la lettre... Ouvrez-moi, ouvrez, par grâce!... rien qu'un mot... Hem!... Quel silence!... Ah! mon dieu! elle ouvre la croisée... (*Avec effroi.*) Ma femme! ma femme! Ah! elle s'assied auprès... ce n'était que pour prendre l'air... Oui, mais impossible à présent de me faire entendre... Toujours dans la même attitude!... Ma femme! mon amie, ma chère E... Diable de nom! il ne me reviendra pas... Voyons... ça fini en *ie*... Emilie... Eugénie... Amélie... Herminie... Non, ce n'est pas ça... Dieu! l'autre jour, quand je lisais ce roman nouveau, la *Confession*, où l'on voit un mari qui oublie le nom de sa femme, la première nuit de ses noces, ça me paraissait invraisemblable, presqu'impossible... Je ne me doutais guère que ce serait un jour ma propre histoire... Ah! cependant ça n'ira pas jusqu'à me faire l'Othello de 1830, et à étrangler... Oh! d'ailleurs, elle s'est enfermée... (*Riant.*) par précaution... Ainsi... (*Transition brusque.*) Mais c'est qu'il n'y a pas du tout de quoi rire. Au fait, ça ne peut pas se passer comme ça, en conversation... et surtout en monologue.... Je veux ravoir ma femme... je tiens à ma femme! j'y tiens essentiellement... Que diable! ce n'est pas le moment de se séparer, à cette heure-ci... Oui, oui, fallût-il recourir à l'autorité des grands parens...

Sans doute, je vais les appeler, réveiller tout le monde... Courons... C'est ça, pour qu'elle me regarde comme un tyran... pour qu'elle ne m'aime plus du tout, moi qui l'adore !... Sans compter que ça se saura dans la ville; et demain, les brocards, les plaisanteries des jeunes gens .. On a si mauvais ton en province!... Non, non, une querelle, c'est une affaire de ménage... il faut que ça se passe à huis-clos... Mais comment me rapprocher d'elle? Ah! m'y voilà. (*Remarquant un carreau qui est au-dessus de la porte du boudoir.*) Ce carreau!...

AIR *de l'Artiste.*

Lorsque l'amour pénètre
Près d'un objet charmant,
De porte, la fenêtre
Lui sert assez souvent.
Comme dans mon ménage,
Je prétends que l'hymen
De l'amour soit l'image
Prenons-en le chemin.

(*Montant sur une chaise.*) M'y voilà... et si je trouve seulement un point d'appui... (*En cherchant à tâtons, il accroche le fil de fer de la sonnette, dont le bruit se fait entendre très-fortement au-dessus de l'appartement.*) Ah! mon dieu! quel tapage infernal!... J'ai cassé une sonnette... Pourvu que toute la maison dorme dejà, et que ça ne la fasse pas lever en sursaut.

SCÈNE XII.

DALBELL, *et successivement* UN DOMESTIQUE, BENOIT, LA BARONNE et POULOT, *en dehors.*

LE DOMESTIQUE.

Est-ce pour Monsieur ou pour Madame qu'on a sonné?

DALBELL, *à part.*

Au diable! (*Haut.*) Pour personne.

LE DOMESTIQUE.

Si Monsieur ou Madame désirent quelque chose ?...

DALBELL.

Rien.

BENOIT, *un étage au-dessus.*

Qu'est-ce que c'est, Georges?... quel est ce bruit?

DALBELL.

Ciel! l'oncle!...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur, c'est qu'on avait sonné très-fort dans l'appartement de madame votre nièce.

BENOIT.

Ma nièce!... est-ce qu'elle se trouverait mal? Je descends. (*Criant.*) Ma sœur! ma sœur!

LA BARONNE, *d'un étage au-dessous.*

Qu'est-ce que c'est?

DALBELL.

Allons, la tante à présent!

BENOIT.

C'est votre nièce qui se trouve mal... Je vous en prie, venez vite!

LA BARONNE.

Je monte.

POULOT, *sur le même carré.*

Qu'est-ce que c'est?... Ma cousine qui se trouve mal?

DALBELL.

Allons! le petit cousin!... il ne manquait plus que lui!

BENOIT, *d'en haut.*

Poulot, voulez-vous rentrer chez vous?

POULOT.

Ma pauvre cousine!... Je veux voir ma cousine!

DALBELL.

Que faire? (*Frappant au boudoir.*) Pardon, ma chère, pardon... Elle n'entend pas... Si elle se doutait de la manière dont ça se complique...

BENOIT, *frappant à la porte.*

Mon neveu, qu'est-ce qu'il y a donc?

DALBELL.

Rien du tout, mon oncle.

BENOIT.

Pourquoi avez-vous sonné?

DALBELL.

Je n'ai pas sonné.

BENOIT.

Vous dites ça pour ne pas m'inquiéter... Je ne vous croirai que si ma nièce me l'assure elle-même... Entends-tu, mon enfant, parle toi-même.

DALBELL.

Il s'adresse bien.

BENOIT.

As-tu parlé?... Pas de réponse... Je tremble... (*Criant.*) Montez donc, ma sœur.

LA BARONNE.

Me voilà.

DALBELL, *frappant très-fort au boudoir.*

Je suis perdu... Ma femme! ma femme!

AIR *de Fernand Cortez.*

BENOIT et LA BARONNE, *frappant en dehors*, DALBELL, *à la porte du boudoir.*

Ouvrez, ouvrez, ouvrez!
Ma voix vous en supplie!
Ouvrez, ouvrez, ouvrez!
Vous me désespérez!

BENOIT et LA BARONNE.

Que veut dire ceci?
Est-elle évanouie?

DALBELL.

Ah! que ne puis-je ici
M'évanouir aussi!

ENSEMBLE,

Ouvrez, ouvrez, etc.

DALBELL.

Allons... il n'y a qu'un moyen d'en sortir... c'est de les faire entrer.

(*Il va ouvrir la porte.*)

BENOIT, *prêt à entrer dans la chambre.*
Ah! enfin... voyons vite.

LA BARONNE, *le retenant.*
Attendez donc, mon frère... Lequel de nous deux peut entrer?

DALBELL.
Eh! tous les deux.

SCÈNE XIII.

LA BARONNE, BENOIT, POULOT, DALBELL.

POULOT, *entrant le premier.*
Ah! ma cousine. (*Après avoir regardé.*) Eh bien!

BENOIT, *courant après lui.*
Petit mauvais sujet...

POULOT.
Papa... papa... elle n'y est plus.

BENOIT, *à la Baronne.*
Ciel!... Ma sœur... elle n'y est plus!

LA BARONNE.
Elle n'y est plus!

BENOIT.
Monsieur... qu'est-ce que ça signifie, parlez.

POULOT.
Oui, qu'il parle!

LA BARONNE.
Où est ma nièce?

DALBELL.
Elle est là... elle s'est enfermée.

BENOIT et LA BARONNE.
Voyons.

(*Ils vont frapper au boudoir.*)

POULOT, *à part.*
J'y suis... notre vengeance!... Ah! tu me prends ma femme!

DALBELL, *à Benoit et à la Baronne, qui frappent.*
C'est inutile..., elle n'entend pas.

BENOIT.

Comment entrer?... Ah!... (*Montrant la porte d'entrée.*) Cette clé ouvre.

(*Il va la prendre.*)

DALBELL, *à part.*

Dieu!... si je l'avais su!

LA BARONNE, *à la porte du boudoir.*

Voilà donc comment se comporte le militaire d'à-présent... et une nuit de noce!... Quand je pense que le baron de la Guéritaude...

BENOIT, *lui apportant la clé.*

Allons, ma sœur... pas de complainte... et voyez vite ce que c'est.

LA BARONNE.

J'y vais... mais on ne m'empêchera pas de dire qu'une pareille nuit de noce est toujours bien désagréable pour une famille.

(*Elle entre daus le boudoir.*)

DALBELL, *à part.*

Et pour le mari donc? c'est peut-être agréable?

SCÈNE XIV.

POULOT, DALBELL, BENOIT.

BENOIT.

Ah ça!... mon neveu... à présent qu'il n'y a plus de femme... expliquez-moi... (*Apercevaut Poulot.*) Encore là, Poulot... vous désobéirez donc toujours? Allez vous coucher.

POULOT.

Mais, papa...

BENOIT.

Allez vous coucher, Monsieur... (*Il le fait sortir, et ferme la porte.*) Voilà un petit drôle qu'on ne peut pas faire dormir.

SCÈNE XV.

BENOIT, DALBELL.

BENOIT.

A présent, mon neveu, qu'il n'y a plus ni femme, ni enfant... entre hommes, on peut s'expliquer cathégoriquement... faites-moi l'amitié de m'apprendre le motif...

DALBELL, *à part.*

C'est ça... un interrogatoire en forme. (*Haut.*) Mon dieu!... le motif le plus simple... c'est que tout-à-l'heure... (*A part.*) Diable, je ne puis pourtant pas lui dire que j'ai oublié le nom de ma femme; ça ferait le plus mauvais effet.

BENOIT.

Eh bien donc? tout-à-l'heure...

DALBELL.

Ah! rien... une fantaisie... un caprice... vous savez... les jeunes personnes...

BENOIT.

Je devine... je devine... Est-ce que la petite?...

DALBELL, *à part.*

Dieu!... si je pouvais la lui faire nommer! essayons... (*Haut.*) Voyons, mon oncle; conseillez-moi... qu'est-ce que vous lui diriez à ma place?

BENOIT.

Ce que je lui dirais?... Ma nièce, je...

DALBELL.

Ma nièce! à votre femme.

BENOIT.

C'est juste. Eh bien! je lui dirais : ma femme, je...

DALBELL.

Ma femme, c'est trop sec... le nom serait plus insinuant.

BENOIT.

Peut-être!... Alors je lui dirais : madame Dalbell...

DALBELL, *à part.*

Allons... je suis ensorcelé... il est écrit que je ne retrouverai pas ce maudit nom...

SCÈNE XVI.

DALBELL, BENOIT, LA BARONNE.

BENOIT.

Voici ma sœur... Eh bien?

LA BARONNE.

Eh bien... elle s'obstine au silence... sa seule réponse est qu'elle ne doit pas dire de mal de son mari.

DALBELL, *à part.*

Bon petit cœur... voilà une femme rare!

LA BARONNE.

« Il sait bien, a-t-elle ajouté, qu'il n'a qu'un mot à pro-
» noncer pour me ramener près de lui, et, puisqu'il s'y
» refuse... »

BENOIT.

Ah! si c'est comme ça, c'est mal; pourquoi vous y refuser?

DALBELL.

Au contraire, je fais tout ce je peux...

LA BARONNE.

Je sortais, lorsque j'ai aperçu cette lettre jetée sur un divan, et mouillée de larmes... Quelle a été ma surprise! le timbre du Berry!... j'ai regardé... j'ai reconnu l'écriture...

DALBELL, *à part.*

Ciel! encore ça!

LA BARONNE.

Monsieur, apprenez-moi quel rapport il peut exister entre vous et ma marchande de modes?

DALBELL.

Fanny, votre marchande de modes?

LA BARONNE.

Oui, Monsieur... Fanny Garbelot.

DALBELL, *étourdiment.*

Garbelot!... là!... le nom que j'ai tant cherché...

BENOIT.

Mais c'est un abîme d'atrocités! (*Prenant la lettre.*) Donnez, ma sœur.

DALBELL.

Mon oncle... cette lettre n'est pas pour moi... c'est pour mon sous-lieutenant, Isidore... à qui je dois la faire passer.

BENOIT.

Laissez, Monsieur, je ne vous crois plus (*Ouvrant.*) Ah! mais, si fait, je vous crois... (*Il lit.*) « Mon cher » Isidore... »

DALBELL, *étonné.*

Plaît-il?... Comment, il y a?...

BENOIT.

Ça vous rend mon estime. (*Lisant.*) « Mon cher Isi- » dore... » (*Il remet la lettre à Dalbell.*)

DALBELL, *lisant.*

« Je t'écris en même temps qu'à ton capitaine... » (*A part.*) C'est ça, elle se sera trompée en mettant l'adresse... l'habitude des quiproquos... (*Continuant de lire.*) « Viens vite me trouver, et nous rirons ensemble à » ses dépens et à ceux de sa tendre Euphémie... » (*Vivement.*) Euphémie! c'est cela!... je le tiens!... Ah! ma femme! ma femme!...

(*Il court dans le boudoir.*)

SCÈNE XVII.

BENOIT, LA BARONNE.

BENOIT.

Eh bien! ma sœur?

LA BARONNE.

Eh bien! mon frère?

BENOIT.

A tout prendre, il paraît qu'il n'a pas de torts bien graves.

LA BARONNE.

Justifiez-le... un libertin!

BENOIT.

Eh! mon dieu! trouvez-moi beaucoup d'hommes qui ne l'aient pas été tôt ou tard; et dans ce genre là, pour un ménage, il vaut mieux la besogne faite qu'à faire.

LA BARONNE.

C'est égal, j'ai toujours la galoppe sur le cœur... et puis il paraît que ma nièce a aussi d'autres griefs...

SCÈNE XVIII.

BENOIT, DALBELL, EUPHÉMIE, LA BARONNE.

EUPHÉMIE.

Pardon, mes chers parens... je vous ai causé du trouble... c'est mon mauvais caractère... mon oncle a toujours été si indulgent pour moi... il riait de mes caprices... et je n'avais pas d'autre bonheur que sa gaieté.

BENOIT.

C'est bien... Embrasse-moi, mon enfant.

DALBELL.

Quant à cette lettre...

EUPHÉMIE.

Je ne veux pas la regarder. Vous m'avez dit que c'était pour M. Isidore... je vous crois... je veux toujours vous croire.

LA BARONNE, *à part*.

Elle le croit!... Pauvre femme!... Ah! je n'ai connu qu'un seul homme fidèle : c'était le baron de la Gueritaude.

DALBELL.

A présent, mes chers parens, je ne vous retiens plus... les fatigues de la soirée... Vous devez avoir sommeil?

AIR *du final de la Maison du Faubourg*.

ENSEMBLE.

BENOIT et LA BARONNE.

L'heure sonne,
Elle ordonne
De se dire bonsoir.
Point de gêne,

Plus de peine ;
Du bonheur retrouver l'espoir ,
Puisque c'est l'amour qui ramène
Notre Euphémie à son devoir.
Adieu ! bonsoir !
Du bonheur retrouvez l'espoir...
Adieu ! bonsoir !
Bonsoir !

ENSEMBLE.

DALBELL.

L'heure sonne ,
Elle ordonne
De se dire bonsoir.
Point de gêne ,
Plus de peine ,
Du bonheur je reprends l'espoir ;
Que ce soit l'amour qui l'enchaîne ,
Et jamais un triste devoir.
Du bonheur je reprends l'espoir...
Adieu ! bonsoir !
Bonsoir !

EUPHÉMIE.

L'heure sonne ,
Elle ordonne
De se dire bonsoir.
Point de gêne ,
Plus de peine ,
Du bonheur je reprends l'espoir ;
Car c'est bien l'amour qui ramène
Votre Euphémie à son devoir.
Du bonheur je reprends l'espoir.
Adieu ! bonsoir !
Bonsoir !

(*Dalbell les reconduit et ferme la porte sur eux. — L'orchestre commence le motif de :* Viens , gentille dame , *de la Dame blanche.*)

SCÈNE XIX ET DERNIÈRE.

DALBELL, EUPHÉMIE.

DALBELL.

Ah! enfin!.., ce n'est pas sans peine... mon Euphémie...

FIN.

UN
PREMIER AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES,

PAR

MM. BAYARD ET ÉMILE VANDERBURCH,

REPRÉSENTÉE

POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE,
LE 14 MAI 1834.



PARIS,

BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE
LE THÉATRE-FRANÇAIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVART
SAINT-MARTIN, N° 29,
ET RUE MESLAY, N° 34.

1834.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE RAMIÈRE....................	M. Volnys.
EDMOND, son fils....................	M. É. Taigny.
ALFRED DE LUZZI....................	M. Hypolite.
FLORESTAN BUQUET...............	M. Arnal.
ÉLISE D'OFFELY....................	Mme Thénard.
Mme CARIDAN......................	Mme Guillemin.
ALEXIS, domestique de Florestan.......	M. Ballard.
BENOIT, domestique de Mme d'Offely....	M. Boileau.
VIRGINIE, personnage muet.	
Dames et Messieurs de la société.	
Domestique.	

La scène est à la campagne au 1er acte, et à Paris au 2e et au 3e acte.

IMPRIMERIE DE PR. DONDEY-DUPRÉ, RUE ST.-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.

UN
PREMIER AMOUR,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de campagne, une fenêtre à droite; au fond, trois portes donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme CARIDAN, ÉLISE, ALFRED, FLORESTAN, *plusieurs* DAMES *et* MESSIEURS. (*Au lever du rideau*, ÉLISE *est au piano à droite;* Mme CARIDAN *peint à un chevalet;* FLORESTAN, *à gauche, joue aux dames avec un vieillard; plus haut, une dame lit, une autre brode, etc....*

ALFRED, *entrant un fusil à la main.*

Oh! le charmant tableau, qu'une matinée à la campagne!.. dans ce château surtout, dont Mme Caridan nous fait les honneurs avec tant de grâce et d'amitié... (Mme *Caridan le salue en souriant*) et où se sont donné rendez-vous les arts, l'esprit et la beauté!

FLORESTAN.

Merci, monsieur Alfred!.. je prends la dame.

ALFRED.

Point de chaînes tyranniques, liberté pour tous, et le travail est encore un plaisir. (*Montrant successivement chaque personne.*) Ici, l'on brode en chantant... là, on verse de douces larmes sur les pages touchantes d'un roman. (*Le regardant.*) *Valentine*... ce que nous avons de mieux... plus loin une main savante dont les pinceaux nous rendent les jolis portraits d'I-

sabey, tandis qu'une autre Sontag nous enivre de ses chants délicieux!.. Il n'y a pas jusqu'à ce sauvage Florestan!

Air : *De sommeiller encore, ma chère.*

En silence, coûte qui coûte,
Comme il fait, joueur obstiné,
Manœuvrer ses dames...

FLORESTAN.

Sans doute!
En attendant le déjeuné!...
Vous voyez, je livre bataille
A monsieur... un homme d'esprit...
Qui parle toujours... moi je bâille,
Et ça donne de l'appétit.

MADAME CARIDAN.

Et vous, monsieur Alfred, avez-vous été heureux à la chasse?..

ALFRED.

Mais, heureux... comme M. Florestan, hier, à la pêche.

ÉLISE.

Il n'a rien rapporté...

FLORESTAN.

Si fait, ma cousine... trois goujons... Il est vrai que j'y ai mis le tems, près de cinq heures! C'est si amusant, la pêche!.. Comme les dames... là!.. je suis soufflé...

ALFRED, *regardant le portrait.*

Oh! que ce portrait est bien!.. Il y a une ame dans ces yeux-là... (*regardant Élise*) et c'est bien celle de madame.

FLORESTAN.

De ma cousine? oui, quand elle n'a pas l'air ennuyé, comme depuis deux jours.

ELISE, *vivement.*

Et comment trouvez-vous le paysage?.. C'est un site de la Suisse ; je l'ai donné à bonne amie, de mémoire.

MADAME CARIDAN.

C'est un lieu qui vous est si cher! vous ne m'en parliez jamais sans avoir les larmes aux yeux, et comment ne pas m'en rappeler tous les détails? Ce châlet où M. d'Offely obtint l'aveu de votre amour... ce noyer sous lequel il fut blessé par son rival... ces rochers...

FLORESTAN.

Ah ça, mais c'est un roman que ce portrait-là!

'ALFRED, *avec une humeur concentrée.*

Oui : un roman mystérieux, à ce qu'il paraît.

ELISE, *vivement.*

Du mystère!.. et pourquoi donc, monsieur? Ce que j'ai dit à madame, mais je le dirai à vous, à tout le monde! que m'importe?..

LES DAMES, *cessant de lire et de travailler.*

Ah! voyons!.. écoutons!.. (*Elles se lèvent.*)

FLORESTAN, *se levant.*

Perdu!.. je ne joue plus... en voilà six! c'est bien assez.

LES DAMES ET MADAME CARIDAN.

Silence, messieurs.

FLORESTAN.

Ah! mesdames, c'est méchant!..

ÉLISE.

J'allais en Suisse avec ma tante... vous l'avez connue, bonne amie!.. J'avais dix-huit ans, on me trouvait jolie! et l'on parlait de me marier... parmi les candidats qui se présentaient, et il s'en présentait beaucoup... j'en distinguai deux : l'un, tendre, sensible, amoureux, mais sombre, triste, trop âgé pour moi... on l'appelait le comte Eugène ; je ne lui ai pas connu d'autre nom ; l'autre, bien fou, bien étourdi, presque de mon âge!.. c'était M. d'Offely, un jeune officier... Eugène m'aimait, il me convenait mieux... d'Offely m'adorait, il me plaisait davantage... et je lui permis de demander ma main... Cependant je sentis que mon choix porterait le désespoir dans l'ame du comte ; je n'eus pas le courage de l'en instruire... Ma pitié pour lui ressemblait tant à de l'amour, qu'il s'y trompa ; et il espérait encore m'obtenir de moi, que déjà tout était fini pour lui... il le sut.

FLORESTAN.

Pauvre homme!.. quelle pilule!..

ÉLISE.

Je ne vous dirai pas sa douleur, ses reproches, ses larmes... car il pleura!.. j'en fus touchée... je ne sais même s'il n'allait pas l'emporter, lorsque j'appris qu'après une violente explication, il avait insulté, provoqué son rival! C'était un duel qu'il fallait

(1) Florestan, une Dame, Mme de Caridan, Elise, une Dame, Alfred, les autres plus haut.

empêcher... nous y courûmes!.. il n'était plus tems... D'Offely était blessé, ses amis l'entouraient; le médecin n'osait répondre de ses jours... il était le plus malheureux, je lui fus fidèle... plus tard, je l'épousai. Mais six mois après notre mariage, il mourut de sa blessure qui s'était rouverte... et je restai à vingt ans, veuve, maîtresse d'une belle fortune, libre de ma main, et jurant de ne me remarier jamais... Voilà mon aventure!

AIR *du Baiser au porteur.*

Elle est bien simple, elle n'a rien, je pense,
De mystérieux... et je puis
La confier, sans imprudence,
A mes amis, comme à mes ennemis.

ALFRED.

Que dites-vous? A vous des ennemis!...
Qui vous connaît doit au fond de son ame,
Sentir qu'il n'est rien de plus doux
Que le bonheur de vous aimer, madame,
Si ce n'est d'être aimé de vous!

FLORESTAN.

Fade, va!..

ALFRED.

Des ennemis... vous n'en avez pas!

FLORESTAN.

Bah!.. laissez donc... et cet original qui a tué l'autre... il serait capable de se plaindre...

ELISE, *rêvant.*

Peut-être... oui... des torts... (*Vivement.*) Mais de grâce, laissons cela... n'en parlons plus... On avait projeté une promenade dans le parc...

MADAME CARIDAN.

Oh! après le déjeuner... qu'on sonnera bientôt...

FLORESTAN, *à la fenêtre.*

Ah!... tant mieux... nous aurons un tems magnifique... pas un nuage...

ALFRED, *sur le devant, à voix basse, à Elise.*

N'aurai-je pas mon pardon?..

ÉLISE, *de même.*

Vous êtes un jaloux!

FLORESTAN, *toujours à la fenêtre.*

Ah!.. il tombera... non... il ne tombera pas... si fait !

MADAME CARIDAN.

Qu'est-ce donc? à qui en avez-vous?

FLORESTAN.

C'est un petit jeune homme que son cheval va jeter par terre..:

LES DAMES.

Ah! mon Dieu!

FLORESTAN.

Ce sera drôle, n'est-ce pas?..

ALFRED.

Mais pas du tout, il se tient fort bien.

FLORESTAN.

Laissez donc!.. il tombera!.. Superbe animal, va!..

ALFRED.

Ah! il entre dans la cour... il descend ici.

MADAME CARIDAN.

Chez moi!..

LES DAMES, *effrayées.*

Un inconnu !

EDMOND, *en dehors.*

Oui... au salon... par le jardin...

MADAME CARIDAN.

Eh! mais... cette voix!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, EDMOND, *en costume d'élève de l'école Polytechnique.*

EDMOND, *entrant à gauche.*

C'est elle... ma tante... ma bonne tante!..

MADAME CARIDAN.

Mon neveu!.. mon cher Edmond! quelle aimable surprise !

EDMOND.

N'est-ce pas... c'est gentil?.. Vous ne m'attendiez pas... j'étais à une lieue d'ici, avec mon père, chez un de ses amis,

et je n'ai pas voulu retourner à Paris, sans vous embrasser... aussi, je... (*Il jette les yeux autour de lui, et saluant avec timidité.*) Ah! mesdames... pardon... j'ai bien l'honneur...

FLORESTAN, *lui tendant la main.*

Bonjour, Edmond... comment te portes-tu, mon cher ami?

EDMOND.

Mais, pas mal, mon cher ami... Comment te nommes-tu?

FLORESTAN.

Eh! mais on dirait qu'il ne me reconnaît pas... Florestan... Florestan Buquet!.. ancien camarade au collége Stanislas!

EDMOND, *avec indifférence.*

Ah!.. Florestan... je me rappelle... un gros paresseux!..

FLORESTAN.

Oui, c'est cela... j'étais sûr qu'il me remettrait tout de suite...

EDMOND.

Vous avez du monde, ma tante!.. si j'avais su...

MADAME CARIDAN.

Comment donc... de bons amis qui veulent bien égayer ma solitude, et livrer leur figure à mes pinceaux... ils seront enchantés de faire connaissance avec toi...

EDMOND, *apercevant le portrait.*

Dieu! le charmant portrait!

MADAME CARIDAN.

Je vous présente mon neveu Edmond, mesdames.... et je regrette de n'avoir pu vous le recommander plus tôt... je le vois si rarement!.. Son père, qui est bien le plus grand original... oh! ne te fâche pas... son père se brouilla avec moi le lendemain de son mariage... et depuis la mort de ma nièce, ce n'est que la seconde fois que mon cher Edmond vient me surprendre ainsi... Comment M. de Ramière a-t-il permis?..

ELISE, *à part.*

Edmond de Ramière! je ne m'étais pas trompée...

EDMOND.

Oh! rien de plus simple, bonne tante... il est toujours triste; mais il veut que je m'amuse!.. Il sait que votre campagne est le rendez-vous de tous les plaisirs... et moi, qui depuis dix-huit mois ne m'occupe que de mathématiques...

FLORESTAN.

Oh!.. les mathématiques, oui, il y est très-fort... moi,

je n'y ai jamais rien compris... j'ai été jusqu'à la division... exclusivement...

EDMOND.

Et alors, bonne tante, mon père m'a dit lui-même de venir passer une heure avec vous...

ALFRED.

Une heure!.. tout cela...

EDMOND, *montrant le portrait qui l'occupe toujours.*

Dites donc, ma tante, est-ce que c'est un portrait de fantaisie?..

MADAME CARIDAN.

Non... mais, mon ami, tu ne m'échapperas pas si vite... maintenant que te voilà reçu à l'école Polytechnique... car tu es reçu, et je t'en fais compliment...

EDMOND.

Reçu le second, ma tante...

MADAME CARIDAN.

Nous te verrons bien peu... raison de plus, pour te garder aujourd'hui...

EDMOND.

Oh! impossible!.. Vrai... vous me voyez désolé... j'ai promis à mon père d'être de retour avant la nuit.

ALFRED.

Il paraît que le papa veut que nous soyons couché à huit heures...

FLORESTAN.

Comme au collége Stanislas.

EDMOND, *regardant toujours le portrait.*

Non, à dix... C'est singulier... je crois reconnaître...

MADAME CARIDAN.

Allons!.. laisse-toi fléchir... si ce n'est pas à cause de mon âge, que ce soit pour celui de ces dames... Tu nous restes?...

ELISE, *s'approchant.*

Oh! M. Edmond vous aime trop pour refuser...

EDMOND, *la reconnaissant avec surprise.*

Ah!.. madame!.. ce portrait... oui... je disais bien...

MADAME CARIDAN.

Tu as déjà vu madame?

EDMOND.

Oh! oui, ma tante...

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Quand tous les ans, dans ce château, ma mère
Aux vacances me ramenait.

ÉLISE.

Vous avez dû m'oublier...

EDMOND.

Au contraire !...
Et j'en atteste ce portrait...
Avant de vous revoir ensemble,
Je m'écriai : Qu'il est joli !..
Et mon cœur, plein d'un souvenir chéri,
Disait tout bas : Comme il ressemble !..

MADAME CARIDAN.

Ah ! tu te rappelles...

EDMOND.

Parfaitement... Mademoiselle Élise...

MADAME CARIDAN.

A présent, Mme la baronne d'Offely.

EDMOND.

Ah !..

FLORESTAN.

Ma cousine !

EDMOND, *vivement et lui prenant la main.*

Ta cousine !.. ah ! ce cher Florestan... que je suis aise de le retrouver !...

ÉLISE.

N'est-il pas vrai, monsieur Edmond, vous restez? monsieur votre père vous attend, mais on peut le prévenir... c'est facile... un domestique va monter à cheval... (*Florestan enlève le chevalet et le place à gauche.*)

EDMOND.

Vous croyez, madame ! C'est vrai... en effet, je n'y songeais pas... je puis écrire...

FLORESTAN, *lui désignant une petite table à gauche.*

Justement... tiens, voilà tout ce qu'il te faut... reste... c'est un séjour charmant... les environs surtout...

EDMOND, *regardant Elise.*

Oh ! je ne sortirai pas... Ainsi, deux jours... (*Il s'assied et écrit.*)

MADAME CARIDAN.

C'est bien peu !

ÉLISE.

Comment!.. huit!.. huit jours au moins...

EDMOND.

Oh! huit jours... (*La regardant.*) Oui, huit jours, c'est ce que je voulais dire... (*Il achève sa lettre.*)

ALFRED, *à part.*

Quel intérêt!..

MADAME CARIDAN, *à demi-voix.*

Je vous remercie de le retenir, mon Élise, mais ne lui faites pas tourner la tête avec vos beaux yeux !

ALFRED.

Un charmant garçon... qu'on élève comme une demoiselle...

FLORESTAN, *prenant la lettre.*

C'est cela... donne... Il faut faire partir Joseph... j'y cours... Tu vois, toujours complaisant et des jambes... comme au collége Stanislas. (*Il sort à gauche.*)

ALFRED.

Et vous ne craignez pas, monsieur Edmond, que votre papa ne se fâche!..

MADAME CARIDAN.

Il est assez ridicule pour ça !

EDMOND.

Ah!.. ma tante... que dites-vous-là?.. Mon père, que tout le monde doit chérir et respecter... Que d'amour, que de reconnaissance ne lui dois-je pas?.. Il fut pour moi l'ami le plus tendre... le maître le plus sûr... Pour m'instruire, pour me guider, il a renoncé aux places, aux honneurs que son talent et sa fortune justifiaient... Si vous saviez comme il m'aime! Oh! je le lui rends bien!.. et pour lui épargner un regret, un chagrin... je donnerais ma vie !

MADAME CARIDAN.

De l'ame, de l'entraînement... oh! il y a de l'avenir dans cette petite tête-là... (*On entend une cloche.*)

ALFRED.

Ah! le déjeuner est servi... bravo!... j'ai un appétit de chasseur... et ensuite notre partie!..

CHŒUR.

AIR : *Finale du Paysan amoureux* (Zampa).

Que l'on s'empresse
Car la jeunesse
Jamais ne laisse
Fuir
Le plaisir.

MADAME CARIDAN.

Edmond, viens-tu?

EDMOND.

Non, ce matin en route
J'ai déjeuné... mais ici j'attendrai...

ÉLISE.

Vous restez seul! mais vous allez sans doute
Vous ennuyer...

EDMOND, *la regardant.*

Moi!... non, je penserai.

CHŒUR.

Que l'on s'empresse, etc.

(Alfred vient donner la main à Élise; tout le monde sort par le fond.)

SCÈNE III.

EDMOND, FLORESTAN.

EDMOND.

Quel regard!.. j'en suis tout troublé... elle aussi, elle m'a reconnu.

FLORESTAN, *entrant.*

Ta lettre est partie... et maintenant, je ne te quitte plus... Mais où va donc tout le monde?..

EDMOND.

Dépêche-toi... on va déjeuner.

FLORESTAN.

Merci... je ne mange pas... je suis au lait à cause des nerfs...

EDMOND.

Tu es nerveux!..

FLORESTAN, *dans le fond.*

Horriblement, mon cher!.. Attends... attends... je crois que

c'est elle... non, pas encore... (*Edmond est en extase devant le portrait*). Ah ça !.. que diable as-tu donc avec ce portrait?

EDMOND.

Ce portrait... il est fort bien... Je me lèverai tous les matins de bonne heure... je le copierai...

FLORESTAN.

Par exemple!... on dirait que tu es amoureux de ma cousine?..

EDMOND.

Amoureux... moi!.. amoureux... tu as des idées...

FLORESTAN.

Des idées!.. jamais... comme au collége Stanislas... D'ailleurs, tu tombes mal... ma cousine est triste, ennuyée, depuis quelques jours... depuis mon arrivée... elle s'ennuie beaucoup!.. Hein! dis-moi... comment la trouves-tu?

EDMOND.

Charmante, mon ami!.. charmante!.. Oh! nous nous connaissions déjà... autrefois... quand mon père me laissait venir ici... aux vacances... Dieu! qu'elle était jolie... et bonne!.. pour moi surtout qui l'aimais tant... car toujours près d'elle, je ne la quittais pas d'un instant... j'étais son ami... son chevalier!.. son amant, disait-elle!.. Tout le monde en riait... excepté moi, qui prenais la chose au sérieux... Et si tu avais vu avec quelle ardeur je volais au-devant de ses vœux, de ses désirs!.. Tous les matins, à son réveil, j'étais là... à sa porte... un bouquet à la main... et ce bouquet, elle le payait en souriant, d'un baiser sans conséquence... Elle le croyait du moins... car j'étais un enfant... et pourtant je me sentais rougir, trembler... mon cœur battait... Et je me souviens qu'un jour qu'elle était malade, qu'elle souffrait beaucoup... je pleurai .. je me trouvai mal... je voulais mourir avec elle!

FLORESTAN.

Ce gaillard... était-il avancé pour son âge!

EDMOND.

Heureusement, elle ne mourut pas... ni moi non plus... mais cette année-là, au collége, où j'emportai le souvenir de sa grâce et de sa bonté... je la voyais partout... dans mes jeux, dans mes rêves... dans mes travaux même.... Oui, pour lui plaire, pour être digne d'elle... je travaillais avec un nouveau courage... je l'emportais sur tous mes camarades... j'étais toujours le premier...

FLORESTAN.

Et moi, le soixante-unième... sur soixante-deux...

EDMOND.

AIR : *Des maris ont tort.*

Comme un bon ange, ta cousine
Me soutenait et m'animait...

FLORESTAN.

Je te comprends, nouveau Sargine,
C'était l'amour qui te formait. (*bis.*)
Pour toi quel joli privilége !
Lorsque moi !... vertueux du moins...
C'était l'amitié de collége
Qui me formait... à coups de poings !

EDMOND.

Bientôt, je ne me sentis plus le même... A son nom mon sang bouillonnait dans mes veines... mon regard s'allumait... j'étais un homme enfin, j'allais la revoir !.. Mais alors je perdis ma mère... Mon père, qu'une mission secrète retenait en Allemagne, m'avait confié à un ami, qui m'emmena loin de Paris, loin de ma tante, loin de tout ce que j'aimais, et depuis ce tems-là... il y a quatre ans... je n'oubliai pas ta cousine, mais je ne la revis plus... que cette hiver aux Bouffes... Je la reconnus tout de suite... et je ne puis te dire ce que j'éprouvai... un trouble, un saisissement... J'étais avec un de nos camarades, Anatole... un grand... tu sais....

FLORESTAN.

Ah !.. oui... je me rappelle... un bon enfant !.. un de ceux qui me formaient...

EDMOND.

Maintenant il est très-brillant... très-aimé des dames, à ce qu'il dit... Il devait parler de moi... à mademoiselle Élise... c'est-à-dire à Mme d'Offely, car elle est mariée... elle est baronne... Dieu !.. est-ce que ce grand fashionable qui était là, près d'elle, serait son mari ?..

FLORESTAN.

M. Alfred de Luzzi ? du tout, du tout ! Il aurait bien envie d'être mon cousin... mais bonsoir... la petite baronne ne l'aime pas.

EDMOND.

Ah ! tant mieux ! car il me déplaît... Mais son mari !.. elle a choisi sans doute un homme...

FLORESTAN.

Oh!.. fort bien... fort aimable... il est mort.

EDMOND.

Mort!.. elle est veuve! elle est libre!.. Quel bonheur!...

FLORESTAN.

Comment!.. comment!.. est-ce que tu songerais...

EDMOND, *se reprenant.*

Oh! mon Dieu! à rien, je t'assure! D'ailleurs, une si belle dame... je suis si timide quand je parle à une femme, moi, je ne sais pas... je suis tout tremblant... tout...

FLORESTAN.

Jobard!..

EDMOND.

Et tu conçois, ta cousine, à plus forte raison... Ah!.. si j'osais!

FLORESTAN.

Eh bien, quoi!.. est-il drôle!.. qu'est-ce que tu ferais?

EDMOND.

Ce que je ferais... moi? est-ce que je le sais? D'abord, je lui dirais que je l'aime, qu'elle a mon premier amour... que mon dernier soupir sera pour elle!

FLORESTAN.

Bravo! Le diable m'emporte!.. il me semble que j'ai lu ça dans *Victor ou l'Enfant de la forêt...* O mon jeune ami, tu me fais de la peine!..

EDMOND.

Eh! plutôt que de me plaindre, encourage-moi au contraire!

FLORESTAN.

Malheureux!.. des passions!... tu ne sais pas ce que c'est... tu te précipites en aveugle dans un trou de huit cents et quelques pieds... Écoute-moi... tu es jeune, et dans ces sortes d'affaires... j'ai une certaine expérience... oui!.. j'ai eu des succès... je suis même un peu scélérat. Oh!.. sans vanité... vois-tu, mon cher... s'attacher aux grandes dames, les adorer!.. c'est de la folie! c'est des bêtises!

EDMOND.

Et pourquoi?

FLORESTAN.

Ah! voilà... il y a mille inconvéniens... d'abord, ça coûte beaucoup de tems... beaucoup d'argent... et puis on a des rivaux... des duels... il faut se battre, recevoir une bonne bles-

sure, ou se faire tuer... C'est bon genre, si tu veux... mais tu m'avoueras que c'est diablement désagréable !

EDMOND.

Allons donc ! je serais fier de me battre pour celle que j'aime.

FLORESTAN.

Bien obligé ! Moi j'ai des goûts plus simples... un caractère moins risqué... non que je manque de sensibilité... oh ! Dieu !.. la sensibilité ! je ne suis que cela des pieds à la tête... j'en suis pétri... Mais jeté, jeune encore et sans balancier, sur la corde tendue de la vie, je me suis fait un système d'amour à part... Une petite théorie de sentiment pour mon usage particulier... qui ne me cause ni embarras, ni querelles, ni dépenses... Voilà dix-huit mois que j'en use, et je m'en trouve assez bien... Je suis très-poli, très-galant pour les belles dames... je les admire... voilà tout !.. Il y en a qui me trouvent froid et même un peu cruel... Eh bien, non... j'aime ailleurs... je fais la cour à... leurs femmes de chambre.

EDMOND.

Par exemple !.. c'est un goût indigne d'un homme bien élevé !

FLORESTAN.

J'ai fait mes humanités... et je connais les femmes... Les préjugés, vois-tu, ce n'est plus de mode, et c'est bête !.. d'ailleurs, il ne faut pas croire, parce qu'on n'est qu'une soubrette... Il y en a, vois-tu, qui ont de plus que leurs maîtresses, des attraits... mais là des attraits véritables... et même de la vertu... Vrai !.. j'en ai trouvé, ma parole d'honneur! et tiens, en ce moment... il y a Virginie, la caméristé de ma cousine... un ange, mon cher, un ange !... elle ne peut pas me souffrir...

EDMOND, *sans l'écouter.*

Ecoute, on sort de table, je crois... si elle voulait accepter mon bras !

FLORESTAN, *regardant dans le fond.*

Et tiens, tiens... vois-tu là-bas, près de la charmille... un tablier de soie, et un bonnet monté... eh bien ! c'est elle...

EDMOND.

Qui, elle ?..

FLORESTAN.

Virginie ?.. charmante !.. Hein !.. quelle taille !.. je suis sûr qu'elle étouffe... elle se serre tant ! Et puis ce que tu ne vois pas... un nez retroussé... et des yeux en amande, longs comme ça... Je cours la rejoindre par l'allée à droite, et je la rencontrerai au détour

comme par hasard... Chut!.. on vient!.. n'aie pas l'air de faire attention! je file. (*Il sort lentement en se dandinant et fredonnant.*)

EDMOND.

L'original!.. c'est une justice à lui rendre, le monde ne l'a pas changé!.. Mais courons... ciel!.. c'est elle...

SCÈNE IV.

EDMOND, ELISE.

ELISE, *entrant par la droite.*

Ah!.. seul ici, monsieur...

EDMOND, *troublé.*

Oui, mademoiselle... c'est-à-dire, non, madame...

ÉLISE.

Mon Dieu!.. quel trouble!...

EDMOND.

Madame, vous êtes bien bonne...

ÉLISE.

Mais vous sortiez, je crois... on va faire un tour dans le parc... Je reste ici, au piano... que je ne vous retienne pas... (*Elle s'assied au piano.*)

EDMOND, *vivement.*

Non, madame... non, je vais... (*Il va pour sortir et s'arrête dans le fond; elle prélude.*)

ELISE, *se retournant.*

Eh bien?

EDMOND.

Pardon, c'est qu'il me semble que moi aussi... j'aimerais mieux...

ÉLISE.

Mais je ne vous renvoie pas, restez!..

EDMOND, *revenant vivement.*

Oh!... avec plaisir, et pourvu que je ne sois pas importun...

ÉLISE.

Importun!.. et pourquoi donc cela, monsieur Edmond?..

EDMOND.

Eh quoi! madame... mon nom... vous le savez encore... Je pensais que vous l'aviez oublié, depuis si long-tems...

ÉLISE.

Et comment oublier ce qui nous rappelle des plaisirs, des jours si purs et si doux?

EDMOND.

Oui, les plus doux de ma vie... oh! j'en ai gardé le souvenir... il ne m'a jamais quitté... Mais je ne me croyais pas si heureux... car enfin vous aussi...

ÉLISE.

Asseyez-vous donc, je vous prie!..

EDMOND.

Oui, madame... oui, près de vous...

ELISE, *pendant qu'il va chercher une chaise, à part.*

Ce pauvre enfant!.. il est d'une naïveté... (*Il s'est assis tout près d'elle, elle le regarde, il se trouble et éloigne sa chaise.*) Eh bien! où allez-vous donc?..

EDMOND.

Vous allez faire de la musique, madame...

ÉLISE.

Vous y tenez beaucoup...

EDMOND.

Oh!... non... c'est-à-dire... cela vous plairait peut-être mieux que ma conversation... car je ne sais... près de vous, j'éprouve un embarras, une émotion... C'est singulier... je sens là mes idées qui se pressent en foule, j'ai mille choses à vous dire, à vous rappeler, et pourtant je ne trouve rien... Autrefois, quelle différence!... Élise... car je vous appelais Élise... Élise me voyait avec bonté... Je m'approchais d'elle sans crainte... Elle m'entourait de soins, de caresses, elle se plaisait à me parer...

ELISE, *souriant.*

Oui, vous étiez fort bien...

EDMOND.

AIR : *Puisque nous sommes au bal.*

Vos jeux, vos leçons naguères,
Étaient les miens, et par vous
Mes peines étaient légères.

ÉLISE.

Qu'est-il de changé pour nous?
Faut-il donc qu'on me redoute,
Si je permets à présent
Même bonheur?

EDMOND.

Quoi!

ÉLISE.

Sans doute:

ENSEMBLE. { N'êtes-vous plus un enfant!
EDMOND, *à la reprise.*
Au fait je suis un enfant.

ÉLISE.

Voyons, monsieur Edmond...

EDMOND.

Ah ! d'abord vous ne me disiez pas *monsieur*.

ÉLISE.

Eh bien!... Edmond!... (*A part.*) Il faut bien l'encourager un peu.

EDMOND.

Et je me souviens...

Même air.

Tous les matins à ma belle
Il m'était permis d'oser
Offrir un bouquet fidèle,
Qu'elle payait d'un baiser...

ÉLISE.

Ne puis-je, sans qu'il m'en coûte,
Recevoir même présent ?

EDMOND.

Au même prix!...

ÉLISE.

Ah !

EDMOND.

Sans doute !
Puisque je suis un enfant!

ÉLISE, *à la reprise.*

Mais au fait c'est un enfant.

EDMOND.

Oui, cet enfant qui autrefois vous aimait comme on ne vous a jamais aimée!.. parce que j'ai fini mes cours... que je me suis chargé la tête de mathématiques... vous me croyez donc bien changé?..

ELISE, *souriant.*

Oh ! les mathématiques ne font rien à cela.

EDMOND.

Eh bien! non, madame, non... mes sentimens n'ont fait que grandir avec moi... et tandis que vous m'oubliez... pour épouser un baron... qui n'est plus heureusement... moi, madame, je vous suis resté fidèle !..

ÉLISE.

Fidèle... au collége !..

EDMOND.

Aussi, jugez de ma joie la première fois que je vous revis cet hiver !...

ÉLISE.

Aux Bouffes... votre ami Anatole... en dansant avec moi, m'a répété vos confidences... et ce n'est pas bien... il faut être discret.

EDMOND.

Vous m'en voulez ?..

ÉLISE.

Mais je crois que non...

EDMOND.

A la bonne heure ; car je tremble à la seule crainte de vous avoir déplu... et puis, en vous retrouvant libre comme autrefois... Si vous saviez quelles idées m'étaient venues !.. d'abord, je voulais vous demander une grâce...

ÉLISE.

Une grâce ! voyons...

EDMOND, *se rapprochant.*

Oh ! que vous êtes bonne !.. voilà ce que c'est... Le monde que vous connaissez.... Élise.... (*Répétant avec joie.*) Élise !.... (*Elle fait un mouvement.*) Ah ! vous m'avez permis... en tête à tête seulement...

ÉLISE.

C'est bien ! dites toujours... (*Se dérangeant un peu.*) Son ingénuité me fait peur...

EDMOND.

Ce monde, je le connais à peine... je ne fais que d'y entrer ; et, à chaque pas, je me sens gauche, embarrassé... il me semble que je vais faire rire à mes dépens... et pourtant sans vanité, je vaux bien des gens que j'y vois fort à l'aise...

ÉLISE.

Vous valez mieux... (*Soupirant.*) Oh ! beaucoup mieux !..

EDMOND.

Ce qui me manque... c'est un confident... un ami... qui m'éclaire de ses conseils, de son expérience...

ÉLISE.

Et votre père, que je ne connais pas, mais dont on dit tant de bien...

EDMOND.

Mon père... oui, sans doute... mais je crois qu'il est malheureux par des peines de cœur... qui le rendraient peut-être sévère pour celles de son fils... et puis, les conseils d'un père ressemblent tant à des ordres... cela ne console pas!.. Tenez, on m'a dit souvent que, pour un jeune homme, le guide le plus sûr... l'ami, le confident le plus indulgent, le plus sensible... était une femme!.. Oh! je le crois... avec un esprit si fin, si délicat... un cœur si tendre... *Bien tendrement.*) Aussi, moi... c'est une femme que je voudrais choisir pour lui confier mes peines, mes secrets... pour lui abandonner mon cœur à diriger... à former... et ma vie entière serait le prix de tant d'am... (*Se reprenant.*) De tant d'amitié... dites, ce prix-là... le refusez-vous?

ELISE, *qui lui a abandonné sa main et le regarde avec émotion.*

Non...

EDMOND, *hors de lui.*

Vous acceptez!.. oh!.. que je suis heureux!.. Comment reconnaître jamais..... je vous serai soumis, fidèle, et mon cœur...

ELISE, *lui mettant la main sur la bouche.*

Enfant, taisez-vous! on croirait que vous me faites une déclaration...

EDMOND, *intimidé.*

Une déclaration... on croirait... (*Vivement.*) Eh bien! tant pis... ça m'est égal... oui, c'est... (*Madame Caridan et Alfred paraissent dans le fond.*)

ÉLISE.

Silence!..

SCÈNE V.

EDMOND, ALFRED, Madame CARIDAN, ÉLISE.

ALFRED.

Ah! nous dérangeons quelqu'un...

ÉLISE.

Non!.. oh!.. mon Dieu non!.. De la musique... vous voyez...

EDMOND.

Voilà tout, ma tante... Madame faisait de la musique... Si monsieur veut prendre la peine de s'asseoir...

ALFRED.

Mille remerciemens...(*A part.*) Est-ce qu'il veut se moquer de moi, l'écolier?..

MADAME CARIDAN.

Vous nous avez bien vite quittés, Élise...

ÉLISE.

La chaleur est accablante... je suis rentrée, et monsieur qui était ici par hasard...

EDMOND.

C'est cela... et je rappelais à madame ses bontés pour moi... dans un autre tems... j'en suis encore ému.

ALFRED.

Oui... je vois... (*A part.*) C'est candide... c'est nature...

ÉLISE, *affectant de la gaîté.*

Il m'a fait un discours de rhétorique à mourir de rire !...

ALFRED.

En vérité...

EDMOND, *à part.*

Est-ce qu'elle parle de moi?

ALFRED.

Je comprends... monsieur Edmond!... Oh! ne rougissez pas... une éloquence de collége... un cœur de seize ans...

EDMOND.

Seize ans! mais j'en ai dix-huit, monsieur...

ALFRED.

Bah!..

MADAME CARIDAN.

Je suis enchantée de ces souvenirs..... tu resteras du moins pour renouveler connaissance avec ma chère Élise...

EDMOND.

Certainement, ma tante...

ALFRED, *passant à droite, près d'Elise.*

C'est jouer de malheur... arriver juste le jour du départ de madame...

EDMOND.

De son départ... déjà!..

ELISE, *à part.*

Comment...

MADAME CARIDAN.

Que voulez-vous dire?

ALFRED.

Mais ce que vous devez savoir... madame est attendue ce soir, à Paris, chez des amis qui comptent sur elle... et sur moi... Je venais prendre vos ordres, madame...

MADAME CARIDAN.

Ah!.. mais vous ne m'aviez pas dit....

ÉLISE.

En effet... j'avais oublié... une invitation!.. pour ce soir... (*Bas.*) Ah! monsieur!...

ALFRED, *passant à gauche d'Élise.*

Oui... un dîner...

MADAME CARIDAN.

C'est fort mal... mais j'en suis fâchée, tant que le portrait n'est pas achevé, je garde le modèle.

EDMOND.

Bravo!... c'est cela... Ce portrait, il faut qu'il soit fini... c'est très-important... (*A Alfred.*) Mais, monsieur... aidez-nous donc, vous ne dites rien!

ALFRED.

AIR *du Pot de Fleurs.*

Voyez, tâchez de retenir madame,
Mais on l'attend et j'insiste à regret...
(*A part.*) Moi, me laisser jouer par une femme...
Une coquette!... oh! non pas, s'il vous plaît.

MADAME CARIDAN, *à Elise.*

Vous resterez... dût votre absence
A Paris donner de l'humeur...
J'ai peu de tems à jouir du bonheur,
Et l'on me doit la préférence!

ÉLISE.

Eh bien!... oui... je verrai... au fait... si monsieur retourne à Paris, ce soir... il pourra m'excuser...

ALFRED.

Permettez!...

MADAME CARIDAN.

C'est cela... en attendant, rejoignez donc ces dames, monsieur Alfred... Je vous recommande Edmond... il est un peu timide...

ALFRED.

Comment donc! mais il est homme à s'émanciper de lui-même, et sans effort...

EDMOND.

Dam!... je tâcherai...

ALFRED, *à part.*

AIR : *Venez, mon père.*

A ce départ elle consentira...
Venez-vous, mon jeune novice?

EDMOND, *parlant.*

Novice ?

MADAME CARIDAN.

Allons pour nous, madame, un sacrifice!
Vous nous restez!

EDMOND, *passant entre madame Caridan et Élise.*

Oh! oui... retenez-la!

ALFRED, *à part.*

Ah! nous verrons... c'est sérieux!
C'est l'écolier qu'elle protége...
Et voilà le monde en ces lieux
Aux prises avec le collége.

ENSEMBLE.

A ce départ, elle consentira...
Je donne ainsi, c'est un service,
Une leçon à mon jeune novice,
Et dans ces lieux c'est lui qui restera.

ÉLISE.

Il est jaloux, il m'offense déjà;
Mais loin qu'aujourd'hui je fléchisse,
Je tiendrai tête à ce nouveau caprice,
Et, s'il le faut, c'est lui qui partira.

MADAME CARIDAN.

A nous rester elle consentira,
J'attends ce nouveau sacrifice;
Paris pourra nous rendre ce service,
Et c'est monsieur qui vous excusera.

EDMOND.

A nous rester elle consentira,
Et, cédant sa place au novice,
Monsieur pourrait nous rendre un grand service,
Et, s'il le faut, c'est lui qui partira...

Edmond et Alfred sortent.

SCÈNE VI.

MADAME CARIDAN, ÉLISE.

MADAME CARIDAN.

Votre départ!... M. Alfred est vraiment trop empressé à nous faire de la peine!...

ÉLISE.

Oh! M. Alfred!... Venez-vous rejoindre ces dames, bonne amie!...

MADAME CARIDAN, *la retenant.*

Permettez, ma chère enfant!... puisque le nom de M. Alfred est prononcé... je ne serais pas fâchée de vous en parler un peu...

ÉLISE, *souriant avec effort.*

A moi, de M. Alfred!... à moi... c'est singulier...

MADAME CARIDAN.

Mais non! écoutez-moi, Élise, je suis vieille... à mon âge, on a le droit de tout dire... j'en abuse quelquefois... et si vous vouliez le permettre...

ÉLISE.

Mon Dieu! bonne amie, dites; avec moi, que vous avez vu naître...

MADAME CARIDAN.

Et j'ai pu étudier votre caractère... je connais votre cœur... vous êtes bonne, sensible... mais coquette... (*Mouvement d'Élise.*) Oh! vous l'êtes... c'est si naturel... il n'y a pas d'hommes ici... on peut en convenir!... Nous le sommes toutes un peu... (*Avec intention.*) Mais il ne faut pas l'être trop... il en résulte des malheurs... comme en Suisse, par exemple... ce duel entre le comte Eugène et M. d'Ofsely...

ÉLISE.

Ah! de grâce!...

MADAME CARIDAN, *se rapprochant et bas.*

Et un autre danger encore... c'est lorsqu'une imprudence vous livre à la discrétion d'un de ces hommes du monde... brillans, mais froids, égoïstes... qui ne s'approchent d'une femme que pour la séduire... qui ne la séduisent que pour la perdre... J'en connais un, ici. Oh! fort aimable... il est complaisant, enjoué... charmant!... mais au fond du cœur, il calcule tout... il sait au juste ce que peuvent rapporter les soins, les prévenances, l'amitié... il ne les place qu'à

usure... et telle femme un peu coquette cherche à lui plaire, croit l'attirer près d'elle, qui ne fait qu'aller au-devant des piéges qu'il lui tend... ah! je la plaindrais d'y tomber!...

Air *d'Aristippe.*

Oui, de son choix on est fière, on peut l'être,
Quand de l'amour il est le prix...
Mais si, plus tard, cet amant n'est qu'un maître,
Qui peut d'un mot vous livrer au mépris,
L'honneur est là, tremblant qu'on le soupçonne.
Quel supplice, alors, quel regret,
Lorsque le bonheur que l'on donne,
N'est plus que le prix du secret!

ELISE, *cachant son émotion.*

En vérité, bonne amie... vous peignez si bien, que vous m'avez fait peur... oui, vous avez raison... un cœur sec et froid... un air d'ironie qui tue...

MADAME CARIDAN, *souriant.*

Heureusement nous n'en sommes pas là... Vous, Élise, vous avez du tact, de l'esprit... vous ne seriez pas dupe...

ELISE, *s'efforçant de sourire.*

Oh!... non, certainement...

MADAME CARIDAN.

Ah! tant mieux!... car j'avais cru remarquer un peu de cette coquetterie.

ÉLISE.

Moi...

MADAME CARIDAN.

Et ces jours-ci, oh! près de vous, Alfred était d'une grâce, d'un entraînement....

ÉLISE.

C'est vrai...

MADAME CARIDAN.

Ce matin encore, cet empressement à recevoir vos ordres...

ELISE, *riant.*

Oui... en effet... mes ordres...

MADAME CARIDAN.

Il cherche à vous éblouir... mais le réveil serait affreux... Voilà ce que j'avais à vous dire...

ÉLISE.

Merci, bonne amie!... merci...

MADAME CARIDAN.

Vous ne m'en voulez pas?

ELISE, *de même.*

Ah!... quelle idée...

MADAME CARIDAN.

A la bonne-heure... venez-vous?... et maintenant je rirai sans crainte de sa présomption... Ah! ah! ah!... c'est qu'il est d'une fatuité!... (*Elle sort en riant par le fond.*)

ELISE, *riant.*

Oh! oui, oui!... nous en rirons.... toutes les deux.... Ah! ah! ah! (*Quand Mme Caridan est sortie, son rire cesse et elle se cache la figure dans ses mains en sanglotant.*)

SCÈNE VII.

ÉLISE, EDMOND.

EDMOND, *entrant par la gauche.*

Ah! madame... venez, venez!.. donnez vos ordres vous-même...

ÉLISE.

Que voulez-vous dire?...

EDMOND.

Que ce M. Alfred, que je déteste.... (*A part.*) Novice!..... novice!... j'ai ce mot-là sur le cœur. (*Haut.*) Il fait tout préparer pour votre départ, il commande des chevaux... il donne des ordres... J'ai beau lui dire: « Mais madame » la baronne ne le veut pas; c'est convenu, elle l'a promis, » elle reste. » Eh bien! rien ne l'arrête... Heureusement votre femme de chambre est perdue... on la cherche... on l'appelle... on ne la retrouve pas... Mais que vois-je?... vous essuyez des larmes...

ÉLISE.

Moi!... non... non... je vous assure...

EDMOND.

Si fait, vous avez pleuré... vous avez des chagrins...

ÉLISE.

Mais...

EDMOND.

Oui, oui... vous êtes pâle... et vos yeux encore pleins de larmes... Oh!... ne puis-je savoir d'où viennent vos peines?...

ÉLISE.

Des peines... oui! c'est vrai, on m'en cause, et beaucoup!...

EDMOND.

Mais qui donc, madame... qui donc?... Je veux le savoir... je le saurai... Oh! ne craignez rien... je serai discret, je serai prudent... j'irai trouver l'insolent, je lui demanderai raison de sa conduite... je le tuerai!...

ÉLISE.

O ciel!...

EDMOND.

Car c'est un homme...

ÉLISE.

Non, non... vous vous trompez...

EDMOND.

Ah!... mais alors...songez à nos conventions... Si j'avais des chagrins, c'est à vous que je les confierais.

ÉLISE.

Sans doute, je l'espère bien...

EDMOND.

Mais à une condition... c'est qu'en échange de ma confiance, j'aurai la vôtre... concevez-vous ce bonheur?... n'avoir point de secret l'un pour l'autre... Oh! pour cela il faut s'aimer... mais vous m'aimerez, n'est-ce pas?.. vous m'aimerez comme je vous aime...

ÉLISE, *effrayée.*

Edmond!...

EDMOND.

Ah! pardon, madame, pardon... je ne vous le dirai plus... mais c'est égal... je vous aimerai toujours! oh! pardonnez-moi... je vous le demande à genoux...

ÉLISE.

O ciel! relevez-vous, je vous pardonne...

EDMOND.

Mais vous, Élise... m'aimez-vous?

ÉLISE.

Ah!... de grâce... eh bien, oui, oui... mais relevez-vous donc. (*A part, apercevant Alfred qui traverse le fond du théâtre en dehors, en les observant.*) Ah!

EDMOND, *se levant.*

Quoi donc, madame? (*Elle fait quelques pas pour sortir; il la suit.*)

ELISE, *s'arrêtant et à demi-voix.*

Oh! ne me suivez pas!... (*Elle sort par le côté opposé à celui vers lequel Alfred se dirige.*)

SCÈNE VIII.

EDMOND, *seul.*

Ah! c'est lui... ce grand fat!... avec son sourire froid et sardonique!.. Mais que m'importe, je suis si heureux!... je suis aimé!... aimé... à ce mot seul, le sang me porte au cœur avec violence... et moi aussi, je sens là que ma vie est attachée à la sienne... que rien ne peut nous séparer... J'aime!.... j'aime!.... oh! que cela fait de bien, l'amour! un premier amour surtout!... et pourtant j'étouffe... Je ne sais ce que je dis. ce que je veux... je n'y vois plus... je voudrais pleurer!... pourvu qu'elle m'aime toujours... que ce monsieur Alfred... il connaît le monde, lui.. il est aimable, il est brillant... au lieu que moi...

SCÈNE IX.

EDMOND, FLORESTAN, *un petit souvenir à la main.*

FLORESTAN, *à la cartonnade.*

Eh! soyez tranquille... tout de suite... il l'aura ..

EDMOND.

Ah!.. c'est toi?...

FLORESTAN, *avec un gros soupir.*

Hélas! oui...

EDMOND.

Ah! mon Dieu!... ce soupir!... et comme te voilà pâle, défait... qu'as-tu donc?

FLORESTAN.

Je suis vexé... ô Virginie!...

EDMOND.

Eh bien! tu es heureux.

FLORESTAN.

Joliment!... c'est un dragon de vertu, mon cher!... Si tu savais quelle scène!.. il y a une heure que ça dure... rien que ça... J'ai été éloquent, aimable...j'ai prié, supplié... impossible!.. j'en suis pour mes frais... enfin, j'ai été généreux... j'ai promis... bah!... je ne sais quoi... Rien ne l'a touchée, ni mes phrases, ni ma grâce, ni mes présens... c'est-à-dire que cela ne s'est jamais vu, depuis qu'il y a des femmes de chambre!...

EDMOND.

Ce pauvre Florestan...

FLORESTAN.

Alors, ma foi, je n'ai plus été maître de moi... ma tête s'est montée... Je m'élance vers elle... mais tout-à-coup... v'lan!... elle me détache un soufflet!

EDMOND.

Hein!...

FLORESTAN.

Chut!

Air : *Je loge au quatrième etage.*

Quoique le fait soit incroyable,
Entre hommes on n'en rougit pas...
C'était un soufflet véritable.

EDMOND.

Tu l'as reçu?

FLORESTAN.

Très-bien, hélas!
Comme au collége Stanislas!...
Chut!... n'en parle pas et pour cause,
Mon cher, je ne le dis qu'à toi...
Car un soufflet est une chose
Qu'il faut toujours garder pour soi!...

C'est meilleur genre... et pourtant je ne sais ce qui serait arrivé, si on ne l'eût appelée pour un départ... mais je la reverrai... Il faut que cela s'explique... d'abord, j'ai un rival... oui, j'en suis sûr... je suis jaloux!...

ÉDMOND.

Jaloux!

FLORESTAN.

Oh! tu ne sais pas ce que c'est que ces mouvemens tumultueux... ces battemens irréguliers d'un cœur sensible...

et désordonné...... quand on croit que c'est un autre qui... Ah ! tu n'as jamais éprouvé...

EDMOND, *rêveur.*

Si fait. . je crois que ça commence !...

FLORESTAN.

Laisse donc... est-ce que ma cousine... A propos !... j'oubliais... voilà ton souvenir...

EDMOND, *le prenant.*

Mon souvenir... à moi... tu te trompes...

FLORESTAN.

Eh non !... En revenant le cœur gros et la joue chaude, j'ai aperçu la petite baronne que M. Alfred venait de quitter... Elle m'a appelé... j'ai filé... j'avais peur qu'elle ne me parlât de Virginie... Pas du tout... elle m'a chargé de te remettre cet agenda... que tu as oublié... je ne sais où...

EDMOND, *l'ouvrant.*

A moi ?

FLORESTAN, *à part.*

Elle a une fameuse main, tout de même... je parierais que je suis encore rouge... Mais c'est égal... qu'elle reste, qu'elle parte, je ne la quitte plus... quand je devrais en attraper un second... c'est une affaire d'amour-propre !...

EDMOND.

O ciel !... (*Il lit.*) « Rassurez-vous... je ne partirai pas... » mais demain dans le salon... à neuf heures... j'ai tant de cho- » ses à vous dire... silence !... »

FLORESTAN.

Bah !... vraiment...

EDMOND.

Silence !... ah !... oui... oui... je me tairai, je serai discret... très-discret !.. Florestan, mon ami, conçois-tu mon bonheur !.. un billet mystérieux !... un rendez-vous !... C'est le premier... ah !... j'en mourrai de joie !... Elise !.. chère Elise !... (*Il baise le souvenir.*)

FLORESTAN.

Comment !... c'est elle... je comprends, l'agenda oublié... tu es donc aimé !

EDMOND.

Mais dam !... je le crois... et tu vois, ce billet !... (*Monsieur de Ramière paraît au fond, il renvoie le domestique qui l'accompagne et s'avance lentement et sans être vu.*)

FLORESTAN.

Ah! c'est une preuve... Un billet!... moi je n'en ai jamais reçu de ces demoiselles... pour des raisons particulières...

EDMOND, *baissant la voix.*

Florestan, je ne te cacherai rien... je suis si heureux... je l'aime tant... je voudrais pouvoir le dire à tout ce que je vois... et... (*Apercevant M. de Ramière qui se trouve entre eux deux.*) Ciel! mon père!...

SCÈNE X.

FLORESTAN, M. DE RAMIERE, EDMOND.

FLORESTAN.

Son... ah!... il m'a fait une peur!...

M. DE RAMIÈRE.

Eh bien! Edmond!... comme tu me reçois!... on dirait que ma présence te chagrine... te contrarie...

EDMOND.

Moi!... peux-tu penser...

M. DE RAMIÈRE.

Tu baisses les yeux...

EDMOND.

Ah! mon père...

FLORESTAN.

Le fait est qu'il vous attendait si peu...

M. DE RAMIÈRE.

Ta lettre m'a surpris... une si longue absence!.. huit jours!.. et nous qui ne nous quittons jamais... j'ai craint un malheur... ce cheval fougueux...

FLORESTAN.

Ah! bien oui... ce n'est pas ça...

M. DE RAMIÈRE, *le regardant.*

Hein!...

EDMOND, *vivement.*

Mon père! c'est que ma tante a été si aimable... si pressante... et puis j'ai retrouvé ici un camarade de collége... Florestan... que je vous présente... excellent garçon, c'est lui qui m'a retenu...

FLORESTAN, *saluant.*

Monsieur... (*A part.*) Flatteur, va!...

M. DE RAMIÈRE.

Ah !... monsieur.... et peut-être d'autres personnes... (*Il regarde Florestan qui se détourne en souriant.*) Pourquoi rougir? ne suis-je pas ton ami... ton confident?...

FLORESTAN, *à part.*

Quel brave homme !...

M. DE RAMIÈRE.

Voyons !... tu es troublé... inquiet... enfant ! tu es donc?...

EDMOND, *vivement.*

Très-content de te voir, mon père...

FLORESTAN, *à l'oreille de M. de Ramière.*

Amoureux...

M. DE RAMIÈRE.

Ah !... (*Ritournelle du finale.*)

EDMOND, *allant à la société qui paraît.*

Mais voici tout le monde... et ma tante...

M. DE RAMIÈRE, *bas à Florestan.*

Amoureux... et de qui donc ?...

FLORESTAN, *de même.*

De ma cousiue... la maîtresse à Virginie... Chut !...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, Mme CARIDAN, ELISE, ALFRED, *plusieurs* DAMES *et* MESSIEURS.

CHŒUR.

AIR : *Finale du 1er acte du Duel sous Richelieu.*

En ces lieux le sort prospère
Amène encore un voyageur;
Comme le fils, gardons le père :
Pour nous c'est un jour de bonheur.

(L'orchestre joue *piano* jusqu'à la fin de la scène.)

MADAME CARIDAN, *entrant après le chœur.*

Monsieur de Ramière !... vous, chez moi !... quel bonheur inespéré!... Oh! point de rancune, soyez le bien-venu... tout est pardonné... vous restez !...

M. DE RAMIÈRE.

Madame !... si mon fils le veut...

ELISE, *entrant, à Alfred, à part.*

Non, monsieur, non...

ALFRED, *de même.*

Un refus!

MADAME CARIDAN, *à la société.*

Mes amis, voici le père de mon Edmond... monsieur de Ramière...

M. DE RAMIÈRE, *apercevant Elise à part.*

O ciel!...

ELISE, *même jeu.*

Que vois-je?...

MADAME CARIDAN.

Il faut que les plaisirs l'enchaînent en ces lieux... et d'abord, je ne laisse partir personne...

ELISE, *à part.*

Le comte Eugène!...

MADAME CARIDAN.

Vous, Elise!... C'est convenu...

M. DE RAMIÈRE, *à part.*

Elise!...

ÉLISE, *troublée.*

Pardon, madame... pardon, bonne amie... cela m'est impossible... En effet, une invitation que j'avais oubliée... Il faut que je parte, il le faut absolument... monsieur Alfred... (*Se reprenant.*) Pardon... Florestan, voulez-vous dire qu'on mette mes chevaux?

FLORESTAN.

Tout de suite... Je vous demande une place dans votre voiture, ma cousine...

M. DE RAMIÈRE, *à demi-voix.*

Votre cousine... elle!...

FLORESTAN, *de même.*

Oui, oui... la maîtresse à Virginie.

M. DE RAMIÈRE.

Elle! grand Dieu!...

ÉLISE.

Son père!...

ALFRED, *gaîment à part.*

Elle part...

EDMOND.

Nous partirons ce soir, mon père!...

ENSEMBLE.

ALFRED.

Il faut partir! tendre et légère,
J'ai cru vraiment perdre son cœur;
Mais à Paris, bientôt, j'espère,
Je ne craindrai plus de malheur.

M. DE RAMIÈRE.

Quel jour affreux soudain m'éclaire!
Quel souvenir trouble mon cœur!
Elle a fait le malheur du père,
Le fils lui devra son malheur.

ÉLISE.

Quel jour affreux soudain m'éclaire!
Quel souvenir trouble mon cœur!
En le fuyant comme son père,
Je vois encor fuir le malheur.

EDMOND.

Quel sentiment involontaire
A tout-à-coup troublé mon cœur?
Pourquoi trembler devant mon père,
Puisqu'il ne veut que mon bonheur?

LA SOCIÉTÉ.

En ces beaux lieux le sort prospère
Amène encore un voyageur;
Comme le fils gardons le père,
Pour nous c'est un jour de bonheur.

Le rideau tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Un salon décoré avec élégance; à droite et à gauche, au second plan, portes à deux battans, ouvrant sur d'autres pièces. Au fond, au milieu, une cheminée en marbre au-dessus de laquelle est une glace sans tain, donnant sur un jardin. De chaque côté de la cheminée, petites portes. Au premier plan, à droite, table à ouvrage en acajou, à côté un fauteuil; sur la table des papiers, des journaux. Sur le même plan, à gauche, une table carrée couverte d'un tapis vert tombant de tous côtés; sur la table, écritoire, etc.; un tapis dans le salon. Entrée du dehors par la gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, *seul; ensuite* UN DOMESTIQUE.

(*Florestan sort mystérieusement par la porte du fond à gauche, en costume de bal et en claque : il est pâle et défait, et s'avance lentement.*

FLORESTAN.

Horrible nuit!... exécrable nuit!... ce n'est pas le tout d'être entré, il faut sortir!... Mais comment?... par où?... me voilà, pieds et poings liés, dans une véritable souricière!... (*Montrant la porte de droite.*) Ici, la chambre de ma cousine qui est chez elle... (*Montrant la porte de gauche.*) Là, le grand salon!... et au bout, dans l'antichambre, deux grands laquais qui n'en bougent pas... (*Montrant la porte de gauche au fond.*) Par là, le corridor qui va chez Virginie! ce n'est pas la peine d'y retourner... c'est assez d'une fois... c'est trop même... Mais qui diable se serait attendu!... Depuis notre retour de la campagne, il y a quinze jours, elle paraissait radoucie... vrai!... tout-à-fait gentille!... Je lui serre la main en passant... bien!... je lui dis des phrases risquées... bien!... et lundi encore je lui envoie un léger cadeau... deux paires de gants et une turquoise qu'elle a reçues!... très-bien!... après quoi, je me dis : il faut en finir! et pour ça je m'échappe hier soir du bal, où était ma cousine... Je rentre, mais plutôt de monter à mon troisième, je m'arrête au premier, où Virginie attend sa maîtresse... Je me glisse par ce corridor jus-

qu'à sa chambre ; j'avais les yeux en feu... le claque en tête... et l'air conquérant... je fredonnais déjà : *La victoire est à nous !*... j'entre, et pas du tout... je trouve une femme furieuse, exaspérée... comme Mme Dorval... dans une cinquantaine de pièces... qui s'arrache les cheveux, pleure et menace de crier au secours ! Tout-à-coup, on sonne..... ma cousine rentre..... pas moyen de sortir... et la vertu de Virginie tient comme un roc !... c'est la Lucrèce du quartier d'Antin !... probablement, la seule... Si bien que je suis obligé de passer galamment la nuit au fond d'un corridor... entre deux portes... (*Il tousse.*) Je suis abîmé... je suis affaissé... je dois faire peur... je suis sûr que j'ai l'air atroce !...

AIR : *Restez, restez, troupe jolie.*

C'est une chance peu commune !...
J'ai passé par tous les tourmens
D'un amant en bonne fortune,
Sans en avoir les agrémens !
C'est un horrible contre-tems !...
Cette nuit est un vrai supplice !
Abattu, défait, éreinté,
Passe encore pour le sacrifice...
Si j'avais eu l'indemnité !...

Mais, je t'en fiche !... pas seulement une chiquenaude !... Ouf !... l'humidité me gagne !... Voyons, pourtant... (*Ecoutant.*) J'entends aller et venir, pas moyen..... Ah !... Virginie m'a parlé d'une petite porte dans l'angle. (*Il va à la porte du fond à droite.*) Je crois que c'est là... fermé !... (*On entend un grand coup de sonnette.*) Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça ?... (*Il recule vers la table.*) Si on me trouve seul ici avec ce costume... et cet air bête... (*Un second coup de sonnette plus fort.*) Ah ! voilà une sonnette qui me fait un effet !..

LE DOMESTIQUE, *en dehors.*

Mlle Virginie !...

FLORESTAN.

Ciel !... (*Il se trouve près de la table et se baisse vivement.*)

LE DOMESTIQUE, *à la porte de gauche.*

Mlle Virginie ! (*Une femme de chambre paraît à la porte du fond à gauche.*) Madame a sonné... (*Florestan se glisse sous la table, à l'entrée d'Elise.*)

SCÈNE II.

FLORESTAN, ELISE, *caché*; LES DOMESTIQUES.

ELISE, *un bouquet et une lettre à la main.*

Eh bien ! vient-on, quand je sonne ? (*A la femme de chambre.*) Ah ! mademoiselle, passez chez moi... préparez ma toilette... Allez !... (*La femme de chambre entre chez Elise.*)

FLORESTAN, *passant la tête.*

O Virginie !...

ELISE, *au domestique.*

Qui a apporté cela?

LE DOMESTIQUE.

Ce bouquet, madame?...

ELISE, *jetant le bouquet sur la table.*

Eh non !... peu m'importe... (*A part.*) Un bouquet de lui ! toujours lui !... cet homme me fera mourir...

LE DOMESTIQUE.

C'est M. Alfred...

ELISE, *l'interrompant.*

Bien !... bien !... Mais ce papier... cette lettre, qui vous l'a remise ?...

LE DOMESTIQUE.

C'est un domestique que je n'ai jamais vu.... il ne portait pas de livrée... il est parti, sans attendre de réponse...

ÉLISE.

C'est singulier !... (*Le domestique va pour sortir.*) Restez. (*Il s'arrête dans le fond. Elle continue.*) Que signifie cette lettre... ce mystère?... (*Lisant.*) « Un ancien ami vous demande » avec instance un moment d'entretien secret... ce matin » même ; ne le refusez pas... il a droit à votre pitié. » (*S'arrêtant.*) Et pas de signature !... Aujourd'hui... cela est impossible... le jour de ma fête... j'ai du monde à dîner... quel ennui !... (*Regardant la lettre.*) A ma pitié !... Allons ! cela me portera bonheur... et j'en ai besoin... Benoît...

LE DOMESTIQUE.

Madame...

ÉLISE.

Ecoutez-moi..... On viendra sans doute pour avoir une réponse... vous introduirez chez moi... (*montrant la petite porte de droite*) par ici... vous frapperez d'abord.... Eh ! mais, j'entends une voiture.

LE DOMESTIQUE, *regardant à travers la glace.*

C'est un tilbury... M. Edmond descend, un bouquet à la main.

ÉLISE.

Edmond!...

FLORESTAN *fait un mouvement pour se lever.*

Je rentre dans le corridor...

(*Le domestique descend en scène; il se cache de nouveau.*)

ELISE, *au domestique.*

Allez donc... dites que je n'y suis pas. (*Il sort.*) Oh! non!... je ne dois pas, je ne veux plus les recevoir ni l'un ni l'autre... Du courage!... Pauvre Edmond!... un bouquet... et celui-ci... (*Courant prendre celui qui est sur la table.*) Toujours trembler..... toujours tromper..... que cela fait mal..... quand on aime!...

FLORESTAN, *passant la tête.*

J'étouffe!....

EDMOND, *en dehors.*

Eh!... si fait!... si fait!... c'est convenu.

ELISE, *levant le tapis qui couvre la table, et jetant dessous le bouquet qu'elle tient, en regardant entrer Edmond.*

Ah!... (*Florestan reçoit le bouquet au nez. Le tapis retombe.*)

SCÈNE III.

FLORESTAN, *caché;* ELISE, EDMOND.

(*Edmond est en négligé élégant. Il a une tournure plus dégagée, mais il a l'air inquiet et paraît aussi fatigué.*)

EDMOND, *un bouquet à la main.*

Pardon, madame la baronne!... J'ai forcé la consigne...

ELISE, *d'un ton à moitié sévère.*

Mais savez-vous que je pourrais me fâcher?...

EDMOND.

Eh! non, de grâce... je vous en prie... je suis si malheureux!... Il ne manquerait plus que cela!...

ÉLISE.

O ciel!... qu'avez-vous donc?... En effet, cet air abattu...

EDMOND.

Rien!... oh! rien... un peu souffrant!...

ÉLISE.

En ce cas, pourquoi sortir?...

EDMOND.

Pour vous voir, Elise... Et puis, ce bouquet... que vous deviez recevoir de moi... le premier!... Je suis le premier, n'est-ce pas?...

ELISE, *prenant le bouquet.*

Sans doute!.. il est fort bien... et composé avec un goût!...

EDMOND.

Vous trouvez?...

FLORESTAN, *sortant doucement de dessous la table.*

Je suis rompu!... (*Il sort par la porte à gauche du fond.*)

EDMOND.

Et vous le porterez ce soir, pas celui d'un autre... Vous me l'avez promis!...

ELISE, *très-tendrement.*

Je tiendrai ma parole... (*La porte par laquelle Florestan vient de sortir retombe; elle jette un cri.*) Ah!

EDMOND.

Qu'est-ce donc?

ÉLISE.

Pardon!... cette porte... ce n'est rien... (*Portant son bouquet sur la cheminée, et avec beaucoup d'affection.*) Mais vous, mon ami, qu'aviez-vous, hier, au bal? cet air chagrin... A peine avez-vous paru à la danse?..

EDMOND.

Oui, c'est vrai... vous étiez invitée par M. Alfred... cela m'a donné de l'humeur... J'allais partir, lorsque je l'ai vu passer au jeu... je l'ai rejoint... et là, malgré ses sermons, car il prétend m'en faire, j'ai joué contre lui... il jetait l'or sur la table avec un air d'indifférence qui me mettait en fureur... de l'or, je n'en avais plus... mais je jouais sur parole...

ÉLISE.

Imprudent!...

EDMOND.

Air *des Scythes.*

Oui, madame, au jeu que j'abhorre,
Loin du salon je retenais ses pas...
Je perdais... je jouais encore,

Du moins, madame, il ne vous parlait pas.
J'en étais sûr, il ne vous parlait pas.
Il restait là !... j'y mettais du courage!...
Lorsqu'il croyait au bal vous engager...
J'aurais voulu perdre encor davantage,
Exprès... pour le faire enrager,
Perdre toujours pour le faire enrager!
Oui toujours... pour le faire enrager !

ELISE, *lui prenant la main.*

Vous tourmenter ainsi, enfant... et ce n'est pas la première fois... cette dissipation....

EDMOND.

Quoi!.. vous vous plaignez de me voir briller, comme tous ces jeunes gens qui m'entourent... comme ce M. Alfred!.. enfant!... oui, je l'étais.... l'étude m'a fait perdre mon tems.... sans cela, vous m'aimeriez peut-être.

ÉLISE.

Ingrat!.. vous m'aimez donc, vous? Quand, dernièrement encore... (*Baissant la voix.*) Cette orgie, où mêlé à des étourdis...

EDMOND.

Grand Dieu! vous savez...

ÉLISE.

Je sais tout...

EDMOND.

Et quel est donc l'infâme qui vous a dit?.. pardon, pardon... je n'ose lever les yeux... et pourtant mon excuse est là... je n'ai jamais aimé que vous, vous seule... brûlé d'un amour que l'espérance irrite, sans que le bonheur cesse de s'éloigner... que sais-je? mes sens, ma raison égarée... Ah! vous ne me pardonnerez jamais...

ÉLISE, *lui tendant la main.*

Puisque je vous aime encore!... ah!... vous n'en doutez plus!...

EDMOND, *la baisant avec transport.*

Elise!... cependant, ces assiduités de M. Alfred... son air impérieux!...

ÉLISE.

Encore!... mais, ne vous l'ai-je pas dit? des relations de famille... les biens de mon mari, et ma fortune, qu'il dirige avec talent... pour peu de tems encore... oui, je le dois... il le faut... (*A part.*) Ah!... si je m'en croyais...

EDMOND.

Si vous aviez entendu avec quelle insolence il nous disait hier

encore : « Si une femme m'oubliait pour un autre, je me venge-
» rais d'elle en la perdant... quant à mon rival, je le tuerais !.. »

ELISE, *vivement.*

Il a dit cela ?... (*A part.*) Il le tuerait !...

EDMOND.

Un fat sans délicatesse... qui se joue de l'honneur des femmes... du nôtre quelquefois... aussi, ce matin j'étais au supplice... l'idée seule d'être son débiteur...

ÉLISE.

Mais pourquoi ne pas vous être adressé à vos amis... à...

EDMOND, *l'interrompant.*

Élise !... j'ai voulu tout avouer à la seule personne de qui je puisse recevoir, à mon père !.. je n'en ai pas eu le courage...

ELISE, *émue.*

Votre père !... il est donc bien sévère ?...

EDMOND.

Oh ! non... ses quarante ans n'en ont pas fait un maître pour moi... c'est un ami qui a mes goûts... qui sourit à mes plaisirs... Si vous saviez... sans aveu, sans confidence de ma part, il a triplé ma pension ! cela ne suffit pas encore... je fais des dettes !... et le moyen de m'en tirer... je ne savais que dire... je n'osais regarder mon père en face... Eh bien ! hier soir, en rentrant, j'ai trouvé sur ma table tous mes mémoires acquittés.....

ÉLISE.

Ah !... c'est bien... (*Avec embarras.*) Et vous ne lui avez jamais parlé de moi ?..

EDMOND.

Jamais... et c'est ce que je ne puis me pardonner... Lui cacher mes secrets... mon amour... un amour dont je suis fier !... non, cela ne peut durer ainsi... non, Élise, j'ai formé un projet... il le saura... mais d'abord, vous devez l'approuver.

ELISE.

Quel projet ?... que voulez-vous dire ?...

EDMOND.

Il va décider de mon sort et du vôtre... écoutez-moi...

LE DOMESTIQUE, *annonçant.*

M. Alfred de Luzzi...

EDMOND, *à part.*

Toujours lui ! et quelle honte !... les cent louis que je lui dois...

SCÈNE IV.

ALFRED, ELISE, EDMOND.

ALFRED, *entrant vivement.*

Ah! madame la baronne, je vous demande pardon si... (*Apercevant Edmond.*) M. Edmond! c'est singulier!... à Paris comme à la campagne, monsieur est toujours là, quand j'arrive.

EDMOND.

C'est que vous arrivez toujours là, quand j'y suis.

ALFRED.

Monsieur est heureux de vous trouver chez vous, madame, car, depuis quelque tems, je n'ai jamais ce bonheur.

EDMOND, *bas à Elise.*

Renvoyez-le... il faut que je vous parle... il le faut absolument!... (*Il redescend à droite.*)

ÉLISE.

Monsieur Alfred, je ne m'attendais pas, ce matin...

ALFRED.

Pardon, madame... je voulais savoir si ce que je vous ai envoyé...

ELISE, *vivement.*

Oui, oui... je l'ai reçu... je vous remercie.

ALFRED, *se rapprochant, bas à Elise.*

Et avec ce bouquet... parmi les fleurs... un billet, vous l'avez lu?

ELISE, *regardant la table.*

Un billet!...

ALFRED, *à Edmond qui vient à eux.*

Ah! monsieur Edmond, j'ai des reproches à vous faire... Que diable!... nous sommes gens à nous revoir... c'est un plaisir que nous avons souvent, comme vous voyez...

EDMOND, *à part.*

Trop souvent!...

ALFRED.

Eh bien!... vous me traitez comme un inconnu... oui... je vous ai gagné cette nuit cent misérables louis... il n'y a pas de mal... mais, ce qui n'est pas bien, c'est de m'avoir envoyé ce matin mon argent... comme si je ne pouvais pas attendre...

EDMOND, *regardant Elise.*

Votre argent, monsieur...

ALFRED.

Sans doute... à mon réveil, votre domestique, la livrée de votre père...

ELISE, *à part.*

Ah! je comprends...

EDMOND, *à part.*

Mon père...

ALFRED.

Je ne vous en veux pas pour cela.... mais il fallait me traiter en ami.. car je suis votre ami!... (*Bas à Elise.*) Renvoyez-le donc...

EDMOND.

Vous êtes trop bon! (*Bas à Elise.*) Un mot... un seul mot...

ELISE, *avec embarras.*

Pardon, messieurs... je ne vous attendais qu'à l'heure du dîner...

EDMOND, *à part.*

Voilà qui est clair... je ne partirai pas le premier.

ALFRED, *à part.*

Je ne sais s'il comprendra, le petit... je reste.

ÉLISE.

Il faut que je passe chez moi... à ma toilette... (*On entend frapper à la petite porte à droite.*)

ELISE, *étonnée.*

Ah!...

EDMOND.

On a frappé.

ALFRED, *indiquant la porte.*

Oui... à cette petite porte.

ELISE, *vivement.*

C'est bien!.. c'est bien! je sais ce que c'est... une lettre que j'ai reçue... un rendez-vous qu'on m'a demandé.

EDMOND.

Un rendez-vous?

ALFRED.

Vous l'avez accordé?

ÉLISE.

On implorait ma pitié... (*On frappe de nouveau.*)

ALFRED.

A la bonne heure ! je sors, madame. (*A part.*) Mais je ne m'éloigne pas.

EDMOND, *bas.*

Je sors; mais bientôt... (*A part, regardant la petite porte.*) Par là, aussi !...

ALFRED ET EDMOND.

AIR *de la Tentation.*

Eloignons-nous par prudence;
D'ici feignons de sortir...
Et ce mystère, je pense,
Je saurai le découvrir.

ALFRED, *observant Elise.*

Quel trouble agite son ame !

EDMOND.

Pour qui donc ce rendez-vous ?

ALFRED.

Nous sortons !... adieu, madame...
Eh bien !...

EDMOND, *le faisant passer le premier.*

De grâce après vous !...

ENSEMBLE.

ÉLISE, *à part.*

Cachons bien en leur présence,
L'effroi qui vient me saisir !...
Quel état !... quelle souffrance !
Ah ! vivre ainsi... c'est mourir !...

EDMOND et ALFRED.

Eloignons-nous par prudence ! etc.

(Ils sortent par la gauche.)

SCÈNE V.

ELISE, M. DE RAMIERE.

ELISE, *seule.*

Ah ! .. ce billet !... (*Elle pousse la table et ramasse le bouquet qu'elle avait jeté dessous.*)

LE DOMESTIQUE, *ouvrant la petite porte.*

Ici, monsieur !... (*M. de Ramière entre, et regarde vers le fond.*)

ELISE, *jetant le bouquet sur la table.*

Ciel!... vous!... (*Au domestique.*) Sortez! sortez!...

M. DE RAMIÈRE, *à part.*

Oh! c'était sa voix!...

ÉLISE.

Vous! vous, monsieur... qui venez chez moi en suppliant...

M. DE RAMIÈRE.

Et comment voulez-vous qu'y paraisse un père qui vient vous redemander son fils?...

ÉLISE.

Monsieur le comte...

M. DE RAMIÈRE.

Voilà ce qui m'amène, madame... et sans cela, vous le pensez bien, je n'aurais jamais fait cette démarche... jamais je n'aurais recherché une vue, une parole... qui devait réveiller tant de souvenirs... rouvrir tant de blessures...

ÉLISE.

Ah! je vous crois!...

M. DE RAMIÈRE.

Edmond était ici... à l'instant!... il y était... car c'est ici qu'il vient... qu'il s'égare, qu'il se perd... rendez-le moi...

ÉLISE.

Quel langage!... suis-je donc placée si bas dans votre opinion, que vous m'accabliez de votre mépris!... Suis-je une femme perdue... pour qu'un père vienne lui-même, chez moi, me demander impérieusement de lui rendre son fils!...

M. DE RAMIÈRE.

Mais, cet outrage, si c'en est un... ne pouviez-vous le prévenir?... enchaîner mon fils à vos pieds!... vous n'avez donc pas craint que son père indigné vînt vous rappeler...

ÉLISE.

Grâce, grâce, monsieur!... lorsque je l'ai vu pour la première fois, je ne vous connaissais pas... et plus tard, quand vous m'êtes apparu... quand il vous a nommé... Oh! j'ai tremblé... j'ai frémi... le passé s'est dressé devant moi... horrible... sanglant!... J'ai voulu fuir et le père qui me rappelait tant de malheurs, et le fils qui peut-être m'en apportait de nouveaux... Mais Edmond était sur mes pas... il me poursuivait de son amour, il m'en accablait... et peut-être ne pouvais-je lui refuser... une amitié dont le nom qu'il porte me faisait un devoir...

M. DE RAMIÈRE.

De l'amitié!... oui... je la connais cette funeste amitié, qui exalte, qui trompe, qui tue...

ÉLISE.

Monsieur!...

M. DE RAMIÈRE, *avec une émotion concentrée.*

Ecoutez-moi, Elise!... j'ai été bien malheureux... je le suis encore... tous mes maux sont votre ouvrage... je ne viens pas vous les rappeler... me les rappeler à moi-même... non, grâce au ciel! je suis calme... je veux l'être... Mais de ces biens, qui durent charmer ma vie, jeune encore... un seul m'est resté... qui me consolait au moins de la perte des autres... c'est mon fils... pour qui j'ai vécu... par qui j'étais heureux... et ce dernier espoir, cet unique bien, vous venez encore me le ravir!...

ÉLISE.

Grand Dieu!... mais je vous jure...

M. DE RAMIÈRE.

Il vous aime!... et vous-même... (*Mouvement d'Elise.*) Oui, vous l'aimez... d'amitié, d'amour... peu m'importe!... En faut-il davantage pour égarer cette jeune tête... pour irriter le feu qui le dévore?.. et déjà, voyez... il abandonne cette carrière que j'avais ouverte pour lui... je n'ai plus sa confiance comme autrefois... quand tous ses secrets s'épanchaient dans mon sein... Ah! cela ne pouvait durer ainsi... je le savais bien... mes yeux se fermaient d'avance sur des fautes que l'âge amène et justifie... Une première folie, disais-je! mais non, c'est un premier amour, un amour délirant qui l'a arraché de mes bras pour le jeter à vos pieds... et les poisons dont vous l'enivrez....

ELISE, *avec dignité.*

Comte de Ramière!...

M. DE RAMIÈRE.

Ah! pardon! le malheur m'a rendu injuste... Vous êtes coquette, légère... mais votre cœur était pur... Et ces vertus que je respectais... que je dois, que je veux respecter encore en vous, voilà ce qui vous livre le cœur de mon Edmond!... ce cœur de jeune homme que le bonheur me rendrait peut-être... Mais non! il vous aime de toutes les forces d'une passion que l'espoir, que le malheur ne fait qu'irriter... Il vous aime comme un fou... comme un insensé... comme je vous aimais... Il y a quatre ans... c'était hier!... l'âge ne m'excusait pas, alors... et pourtant, là... toujours

là !... j'oubliais les devoirs qui m'étaient imposés, pour vivre à vos genoux... pour m'enivrer de vos regards, de vos paroles... pour moi, plus d'amis... plus de fils, plus de patrie !... vous étiez si belle, et vous laissiez tomber dans mon cœur tant d'espérances !... Vous le rappelez-vous ? j'étais fier, j'était heureux, je n'avais plus que vingt ans... Quel beau jour !... quel beau rêve !... et le lendemain du sang !...

ELISE, *poussant un cri.*

Ah !

M. DE RAMIÈRE.

Pitié pour mon fils !...ne le conduisez pas à cet affreux réveil; brisez une chaîne où le bonheur est impossible.

ELISE, *vivement.*

Et si je l'aimais !... si cet amour était mon supplice... s'il expiait...

M. DE RAMIÈRE.

Mais moi aussi, vous m'aimiez ! j'avais vos sermens... vous deviez, vous pouviez être à moi !... vous me l'aviez juré... vous ne vous en souvenez donc plus ?... Et pourtant un caprice de femme a tout changé... Votre perfidie m'a donné un rival... que j'ai combattu, que j'ai blessé !... vous étiez bien jeune encore, vous étiez un enfant... je le sais... Mais quatre ans de plus... qu'est-ce donc ? et vous croyez que moi qui dois veiller au bonheur de mon fils, à son avenir que je faisais si beau !... je consentirais...

ÉLISE.

Ah ! que vous vous vengez cruellement ! vous ne savez pas... Mais parlez... ordonnez... monsieur le comte... que voulez-vous de moi ?

M. DE RAMIÈRE.

Ce que je veux !... ne soyez pas sans pitié... cédez à mes prières !... servez-vous de votre empire pour arracher de son cœur l'amour qui le consume... un espoir insensé... rendez-moi mon bien... ma vie... mon fils !...

ÉLISE.

Et croyez-vous qu'il soit en mon pouvoir ?..(*Se reprenant.*)

AIR *de Theniers.*

Mais oui, monsieur, oui, j'en fais la promesse.
Ces nœuds si chers, c'est moi qui les romprai !
Lui-même ici, je l'attends...

M. DE RAMIÈRE.

Ma tendresse.

Compte sur vous !...

ÉLISE.

Je vous obéirai...
Et si jadis, trop fière de mes charmes,
J'ai déchiré ce cœur tendre et jaloux...
Soyez content!... j'en atteste mes larmes,
Ah! désormais je suis quitte avec vous.

M. DE RAMIÈRE.

Qu'avez-vous?... ô ciel!...

ÉLISE.

Eh, que vous importe!... cette douleur... ces larmes... vous ne les voyez pas!... vous ne sauriez comprendre...

M. DE RAMIÈRE.

Votre douleur!... et la mienne?... en avez-vous eu pitié?... l'avez-vous oublié ce désespoir d'un malheureux qui vous adorait, et qui aujourd'hui même en vous retrouvant... (*Revenant à lui.*) Ah! je me croyais plus de calme et de courage!... adieu, madame... adieu... je vous reverrai encore une fois... ici, bientôt... pour savoir mon sort... car je ne m'éloigne pas... Ah! vous me rendrez mon fils... Elise, à ce prix... j'oublie tout... je me tais... tout est pardonné...

ÉLISE.

Monsieur...

M. DE RAMIÈRE.

Adieu!... (*Il s'arrête à la petite porte et se retourne, Elise est près de lui, et il lui dit avec beaucoup de douceur:* Mais, rendez-le moi! *Il sort; Elise fait un pas vers sa chambre et tombe dans un fauteuil près de la cheminée, en se cachant la figure avec son mouchoir.*)

SCÈNE VI.

FLORESTAN, ALFRED, ELISE.

ALFRED, *ouvrant la porte à gauche, sans entrer.*

Je n'entends plus rien... je puis...

FLORESTAN, *ouvrant la porte du fond à gauche.*

Personne!... ma foi, au petit bonheur!... je me risque... (*Il descend vivement le théâtre et va tomber dans les bras d'Alfred qui entre.*

ALFRED.

Qu'est-ce que c'est que ça? (*Elise étonnée les regarde.*)

FLORESTAN.

Ça c'est un homme!... permettez!...

ALFRED, *le retenant.*

Un moment! eh, mais... c'est M. Florestan..

FLORESTAN.

Me voici pris *flagrante delicto*, comme on disait au collége Stanislas.

ALFRED.

Et en costume de bal, encore... il paraît que depuis hier...

FLORESTAN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Chut!.. pas un mot de plus!... (*Elise se lève.*) Entre hommes!... entre hommes!...

ALFRED.

Comment!... est-ce que?... (*A part.*) Ce serait un peu fort, par exemple!...

FLORESTAN.

Oui, c'est cela!... vous y êtes!... je vais me coucher... bonsoir... (*Il va pour sortir.*)

ALFRED, *le retenant.*

Eh! non, restez!... je le veux...

ELISE, *qui s'est avancée, et se trouve entre eux.*

Et moi aussi... (1)

FLORESTAN, *à part.*

Ciel!... ma cousine... ça devient perplexe.

ALFRED, *d'un air piqué.*

Pardon, madame, je me retire... si c'est un mystère...

ÉLISE.

C'en est un sans doute, pour moi du moins... et M. Florestan va m'apprendre ce que signifie sa présence chez moi, cette nuit...

FLORESTAN.

Oh!... cela signifie... (*Légèrement.*) Une bagatelle... une bêtise... tout ce qu'il y a de plus bête au monde... (*A part.*) Ils ne savent pas jusqu'à quel point c'est vrai.

ALFRED.

Bête, je ne dis pas... mais, n'importe : c'est une conduite fort équivoque.

FLORESTAN.

Pas le moindrement...

(1) Florestan, Elise, Alfred.

ALFRED.

Laissez donc...

FLORESTAN.

Quand je vous assure... Mais, parbleu ! je suis trop aimable de vous écouter... Je n'ai pas de compte à vous rendre.

ALFRED.

Eh ! mais... vous le prenez bien haut, mon cher !...

FLORESTAN.

Je le prends de ma hauteur naturelle, mon cher !...

ÉLISE.

Messieurs !... en effet, cela ne regarde que moi... (*A demi-voix à Alfred.*) Que moi, monsieur... et je vous dispense d'un intérêt qui me fatigue à la fin...

ALFRED, *de même.*

A la bonne heure... nous commençons à nous entendre...

ÉLISE.

Répondez-moi, Florestan... que faisiez-vous ici?...

FLORESTAN, *à part.*

O malheureuse fille !...

ALFRED, *allant pour sortir en souriant.*

Ma présence, peut-être...

ÉLISE.

Non !... demeurez... (*A Florestan.*) Voyons... répondez...

FLORESTAN.

Puisqu'il le faut... puisqu'il n'y a pas moyen de sortir de la souricière... où ma passion désordonnée... je vous dirai, ma cousine... mais à vous seule... (*Il s'éloigne d'Alfred, qui a pris un journal et le lit.*)

ÉLISE.

Parlez !... saurai-je enfin ?...

FLORESTAN, *à mi-voix.*

Tout, ma cousine... si vous savez deviner...

ÉLISE.

Parlez clairement... je n'aime pas les énigmes...

FLORESTAN, *à part.*

Je suis sur une braise effrayante !...

ÉLISE

Eh bien ! monsieur?...

FLORESTAN, *toujours à mi-voix.*

Eh bien ! ma cousine... puisqu'il faut vous l'avouer... c'e

une erreur... c'est-à-dire, non!... une imprudence!... une simple imprudence d'un jeune homme... sensible... (*soupirant*) trop peut-être... et qui a la faiblesse d'aimer... d'idolâtrer un sexe!... dans lequel est comprise une femme de chambre...

Air *de la Sentinelle.*

L'astre des nuits dans son paisible éclat...
D'un corridor vient m'éclairer l'entrée!...
Aventureux, mais toujours délicat,
J'ouvre en tremblant une porte vitrée...
Une soubrette aux farouches appas,
M'a fait passer la nuit la plus horrible!
(*Bas.*) Voilà tout!... je le dis bien bas,
Et si vous ne comprenez pas,
Être plus clair, m'est impossible,
Tout-à-fait impossible!...

ELISE, *regardant la porte du fond à gauche.*

Il suffit, monsieur!... (*Elle sonne, et va prendre une bourse dans un coffre sur la cheminée.*)

FLORESTAN, *à part.*

Ma foi, tant pis!... il n'y avait pas moyen...

ALFRED.

Qu'est-ce donc?

FLORESTAN, *à Elise.*

Mais, je vous jure, ma cousine, que ma délicatesse... (*Le domestique paraît.*)

ELISE, *au domestique.*

Benoît... approchez... Tenez, vous allez remettre cette bourse à Mlle Virginie... Dites-lui de sortir de chez moi sur-le-champ...

FLORESTAN, *immobile.*

Bah!

ALFRED.

Comment!... il se pourrait?... Virginie!... Ah! ah! ah! ah! pauvre garçon!... (*Il s'approche pour prendre la main d'Elise qui la retire vivement.*) A bientôt... (*Regardant Florestan.*) Ah! ah! ah! désolé, mon cher... Ah! la plaisanterie est délicieuse...

FLORESTAN, *riant de force.*

Ah! ah! ah!... oui, délicieuse!... (*Alfred sort.*) Le diable t'emporte, va!...

SCÈNE VII.

FLORESTAN, ELISE, M. DE RAMIERE.

ELISE, *regardant sortir Alfred.*

Quelle insolence!... Ah! j'aurai du courage... et dussé-je me perdre!...

FLORESTAN.

Mais, ma cousine...

ÉLISE.

C'est bien!... je ne vous en veux pas, à vous.

FLORESTAN.

Permettez... c'est que chasser Virginie, c'est abominable... c'est absurde... c'est le comble de l'injustice!... Ce n'est pas la vertu qui lui manque... au contraire... l'infortunée n'en a que trop.

ÉLISE.

Ah! de grâce, laissez-moi...

(*Effet d'orchestre pendant toute cette scène. M. de Ramière entre vivement par la petite porte dérobée.*)

M. DE RAMIÈRE.

Madame!... mon fils!... c'est lui!... c'est Edmond!...

FLORESTAN.

M. de Ramière!... d'où sort-il?

ÉLISE.

Comment?...

M. DE RAMIÈRE.

Je quittais votre hôtel... et je n'ai eu que le tems de rentrer précipitamment... pour ne pas le rencontrer... il me suit!... il est sur mes pas!... vous savez ce que vous m'avez promis?...

ÉLISE.

Oui, monsieur... oui!... retirez-vous...

FLORESTAN.

Non, ma cousine... pas avant que le sort de Virginie...

ÉLISE.

Je n'y changerai rien... elle partira!... (*Elle monte à la petite porte de droite.*)

M. DE RAMIÈRE.

Venez, monsieur...

FLORESTAN, *à demi-voix à part.*

Ah! c'est affreux!... être si cruelle pour les autres, quand elle-même...

M. DE RAMIÈRE, *qui l'écoute.*

Plaît-il ?

FLORESTAN, *de même.*

Mais je reviendrai... je lui montrerai ce billet de M. Alfred ; billet doux, qui était dans le bouquet qu'elle m'a jeté au nez... et il faudra bien...

M. DE RAMIÈRE, *à part.*

Que dit-il ?... Un billet de M. Alfred !...

ELISE, *revenant entre eux.*

Le voici... Ah ! sortez... sortez !...

FLORESTAN.

A ce soir, inflexible cousine... (*Il sort par la gauche.*)

M. DE RAMIÈRE, *suivant Florestan.*

Je ne le quitte pas... (*Edmond paraît à l'instant même, et l'orchestre s'arrête brusquement.*)

SCÈNE VIII.

ELISE, EDMOND.

EDMOND.

Vous êtes seule ?...

ÉLISE.

Vous voyez...

EDMOND.

Pardon... c'est qu'il m'a semblé que quelqu'un montait précipitamment devant moi...

ÉLISE.

En effet !... vous ne vous trompiez pas... quelqu'un qui sort d'ici...

EDMOND.

Ah ! mon Dieu !... ce trouble !... Et qui donc ?

ÉLISE.

Votre père !...

EDMOND.

Mon père chez vous !... il vous a vue ?... Ah ! tant mieux !...

ÉLISE.

Tant mieux !...

EDMOND.

Eh ! oui, sans doute !... il vous a vue ! il vous connaît..... vous, si bonne !... si belle !... Il me semble qu'à présent j'au-

rai plus de courage pour lui avouer mon amour... mes projets, mes espérances...

ÉLISE.

Malheureux!... ah! gardez-vous-en bien.

EDMOND.

Que voulez-vous dire?... Il vous parlait de moi...

ÉLISE.

Oui, de vous... qu'il venait me redemander... de vous, qu'il veut me forcer à désespérer, à bannir de chez moi... à ne revoir jamais...

EDMOND, *comme accablé.*

Ah! il veut vous forcer!... et vous avez répondu?...

ÉLISE.

J'ai promis d'obéir!...

EDMOND.

Elise!... vous avez promis... (*Souriant.*) Oh! non, n'est-ce pas?... vous, me bannir!... me chasser!... c'est impossible...

ÉLISE.

Edmond!... il suppliait... il ordonnait!...

EDMOND.

Il ordonnait!... et vous ne lui avez donc pas dit que je vous aimais... que cet amour est mon bonheur... ma vie!... que vous perdre, c'est mourir!... vous ne lui avez donc pas... Mais non, non!..... vous n'avez rien dit!..... votre ame est restée froide... muette!... elle n'a pas eu un regret, une prière pour l'émouvoir... Me chasser!... ah! madame.....

ÉLISE.

Edmond!... Edmond!... remettez-vous, du courage... et surtout ne soyez pas injuste comme votre père!...

EDMOND.

Injuste! oh oui, il l'est!... Me traiter comme un esclave, comme un enfant!... Mais vous, Elise... vous ne répondez pas... vous détournez les yeux... mais non, vous ne m'avez jamais aimé... vous me trompiez.

ÉLISE.

Ah! vous ne le croyez pas... Edmond... vous le savez bien!.. je ne rougis pas de l'avouer.... Du jour que je vous vis chez votre tante, je ne sais ce qui se passa en moi... Votre franchise, votre âge si proche du mien... ces souvenirs si doux qui vous ramenaient à mes pieds... Tout en vous éveillait dans mon cœur... ce sentiment que je n'avais pas encore éprouvé... j'aimais... oui, j'aimais pour la première fois, comme vous... ah!

pourquoi vous éloignait-on du monde?... Pourquoi veniez-vous si tard dans ce château? si tard...

EDMOND.

Madame...

ELISE.

Depuis ce jour... ah!... j'en atteste le ciel... mes larmes... votre respect, Edmond!... Depuis ce jour, c'est vous que j'ai aimé... vous seul... comme un ami... comme un frère! Jugez donc du désespoir que j'ai renfermé là... quand votre père est venu vous réclamer... me reprocher de vous avoir perdu!.. Edmond!.. Edmond... vous me justifierez.

EDMOND.

Elise...

ELISE, *très-émue.*

Air : *Dans un vieux château de l'Andalousie.*

Pour vous, oui pour vous, j'aurai du courage...
Ce que j'ai promis... je dois le tenir!
Entre vous et moi, ce cœur qu'on outrage,
N'a pas balancé... dussé-je en mourir!...
Cherchez le bonheur près de votre père,
Vivez pour lui seul!... oubliez, hélas!...
Que je vous aimais... que je vous fus chère,
Ingrat!... mais du moins ne m'accusez pas!

EDMOND.

Eh bien! mon sort est décidé... Toujours seul, triste, jaloux... c'est un supplice que je ne puis supporter plus longtems... non, je ne puis vivre ainsi... Elise, vous serez à moi... vous serez ma femme.

ÉLISE.

Moi! mais vous n'y pensez pas...

EDMOND.

Oui, c'est là mon projet... ma résolution... que je voulais vous apprendre... que je dirai à mon père...

ÉLISE.

Oh! taisez-vous!

EDMOND.

Puisque vous m'aimez... puisque mes vœux sont les vôtres... regardez-moi donc, Elise... mon amie, ma femme... à moi, à moi!... Ah! si vous saviez, depuis que cette idée est entrée

dans mon cœur... je ne me contiens pas de joie... j'en suis fou !... Vous consentez ! n'est-ce pas, vous consentez ! dites un mot... un seul...

ÉLISE.

Oh non !... ne parlez pas ainsi... il ne m'est plus permis... Ah ! laissez-moi mon courage ! vous ne savez pas ce qu'il y a là de regrets !.. et le monde injuste pour moi... votre père lui-même...

EDMOND.

Eh !... que m'importe le monde !... et mon père... s'il était assez cruel... Oh ! parlez, Elise !... consentez... et, pour être à vous, je braverai tout... oui, tout !... fût-ce mon père lui-même. (*Il aperçoit son père qui est entré par la gauche et qui a entendu les derniers mots.*) Ah !... (*M. de Ramière regarde Elise qui baisse les yeux... et lui montre son fils qu'elle n'a pu décider... Elle sort lentement sur ce geste et se retourne avant de sortir.*)

SCÈNE IX.

M. DE RAMIERE, EDMOND.

M. DE RAMIÈRE.

Tout, Edmond !... fût-ce ton père lui-même. (*S'approchant de lui, et très-tendrement.*) Ton père !... (*Edmond lui saisit la main sans le regarder.*) Tu n'oses le regarder ! tu crains de rougir devant lui...

EDMOND.

Rougir !... oh ! non... jamais !...

M. DE RAMIÈRE.

Je n'ai donc plus ta confiance...

EDMOND.

Si fait !... j'allais sortir, mon père, pour t'apprendre... t'apprendre...

M. DE RAMIÈRE.

Quoi donc ?... m'apprendre ?... achève !...

EDMOND, *avec détermination.*

Eh bien !... que j'aime Mme d'Offely... que j'en suis aimé... et qu'enfin... je veux, je veux l'épouser...

M. DE RAMIÈRE, *avec force.*

L'épouser... elle y consent ! mais toi, Edmond... as-tu pensé que ton père consentirait ?...

EDMOND.

A mon bonheur?... oui, mon père, oui, je l'ai pensé... Tu n'as jamais été un maître pour moi ; mais l'ami le plus tendre.

M. DE RAMIÈRE.

Oui, Edmond!... tu dis vrai!... j'ai toujours été ton ami... Resté seul, bien jeune encore... je jurai de vivre pour toi... pour toi seul... je te consacrai tous mes instans... Elevé près de moi... sous mes yeux... je préférais à l'éclat, aux plaisirs du monde, ces jeux où je redevenais enfant pour les partager avec toi... Plus tard, je suivais avec orgueil tes progrès que j'avais préparés moi-même... tes triomphes qui étaient mon ouvrage!... Je n'avais qu'une ambition, c'était d'assurer un avenir brillant à mon ami, à mon élève... à mon fils!.. Cet avenir, c'était le mien... et jamais l'idée d'un autre mariage... si fait!... si fait!... une fois... une seule fois... il y a quatre ans!... ah! je croyais en avoir été assezp uni...

EDMOND.

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE.

Et quand je touche au but de tous mes vœux, de tous mes désirs... quand cette vie à laquelle j'ai rattaché la mienne, est si belle, si riche d'années et d'espérances... quand pour m'assurer ta confiance, j'ai tout sacrifié, tout... tu me quittes, tu m'abandonnes!... tu me laisses là... seul... seul au monde... tu renonces à tes travaux, à ton état, pour te mêler à ces oisifs dont tu as pris et le luxe et les travers!... Je vois se flétrir, tomber une à une toutes ces qualités que j'avais mises dans ton cœur... tu rougis devant moi... tu te caches... et je paie à ton insu tes fautes, que d'autres m'ont révélées!.. et je suis réduit à venir chercher tes secrets aux pieds d'une coquette... à l'amour, aux piéges de laquelle peut-être, toi enfant, tu veux que je livre ton avenir... ta vie tout entière... Non, non... je mourrai de ton ingratitude... mais ton malheur... je n'y consentirai jamais!...

EDMOND, *d'un ton très-caressant.*

Mon père!... mon père!... je n'ai rien oublié... rien de ce que je te dois... mais en ce moment, n'es-tu pas injuste pour moi?... pour toi-même et pour elle aussi!... Oh!... reviens à toi.... ne me condamne pas... nous ne te quitterons plus.... nous serons deux pour t'aimer.

M. DE RAMIÈRE.

Laisse-moi.

EDMOND.

Tu l'as vue, mon père... elle est si belle... et si tu savais que de bonté... que de vertus!...

M. DE RAMIÈRE.

Je la connais...

EDMOND.

Ah!...

M. DE RAMIÈRE.

Je la connais, te dis-je... tu ne sais pas ce que sa coquetterie peut causer de douleur et de larmes... apprends donc que moi aussi...

EDMOND.

Toi?...

M. DE RAMIERE, *se reprenant.*

Oui, moi... j'ai eu un ami qui l'aimait... qui se croyait aimé d'elle... il avait sa parole... et un rival également aimé... mais plus heureux... qui reçut un coup d'épée... et qu'elle épousa pour finir le roman.

EDMOND, *étonné.*

Ah! peut-être était-ce un étourdi, l'autre.

M. DE RAMIÈRE.

Non... un homme d'honneur... qui avait deux fois son âge.

EDMOND, *légèrement.*

Alors, c'est cela... elle ne pouvait l'aimer que comme un père...moi, je suis jeune...je serai trop heureux pour être jaloux...

M. DE RAMIÈRE.

Mais tu te crois donc seul...

EDMOND.

Dans son cœur! assurément...

M. DE RAMIÈRE.

Tu le crois... eh bien!... si elle te trahissait... si elle en aimait un autre?... si tu étais lâchement joué?...

EDMOND.

Oh! non, c'est impossible!...

M. DE RAMIÈRE.

Impossible!... c'est un secret qui n'est pas à moi... que je devais respecter... je l'espérais... mais puisque c'est le moyen de te sauver... (*Lui remettant un papier.*) Tiens, lis...

EDMOND, *le regardant.*

Mon père!... un billet... (*Il va pour l'ouvrir, s'arrête et le froisse.*)

M. DE RAMIÈRE.

Tu ne l'ouvres pas?...

EDMOND.

Je n'ose!... j'ai peur... (*Regardant alternativement le billet et son père.*) Elise!... d'où le tiens-tu donc!... mon père?...

M. DE RAMIÈRE.

Que t'importe?...

EDMOND, *l'ouvrant.*

Un billet...

M. DE RAMIÈRE, *lui montrant la date.*

De ce matin...

EDMOND.

Oui, oui... (*Lisant.*) Ma chère Elise! (*S'interrompant.*) Ah! ce n'est pas d'elle...

M. DE RAMIÈRE.

Poursuis donc...

EDMOND, *lisant.*

« Ma chère Elise, voilà mon bouquet... il vous rappellera » la promesse que vous m'avez faite hier soir, au bal, de con- » gédier notre petit écolier... (*Il s'arrête, et regardant son père.*) » La promesse que vous m'avez faite... »

M. DE RAMIÈRE.

L'écolier... c'est...

EDMOND, *vivement.*

Ah! passons... (*Lisant.*) « Je sais qu'il est trop niais pour » me donner des craintes; mais finissez-en... si vous voulez » éviter un éclat qui vous perdrait...

M. DE RAMIÈRE.

Qui la perdrait...

EDMOND, *suffoqué.*

« A ce prix, amour et discrétion... Alfred... » (*S'efforçant de sourire.*) Alfred!... oui... c'est bien cela!... elle avait promis... et sa discrétion... sa... (*Il tombe en sanglotant dans les bras de son père.*) Ah! mon père!...

M. DE RAMIÈRE.

Edmond!... mon ami... reviens à toi... c'est affreux!... infâme!... Je comprends ta douleur!.. je l'ai connue... mais toi, tu m'as consolé... Viens!... viens, mon fils, je te reste!... je te consolerai. On vient!... sois homme, Edmond.

EDMOND.

Oui... oui; demande ta voiture... partons... mais dans un in-

stant... Je ne puis... Ah! mon père... (*Il tombe accablé dans un fauteuil.*)

M. DE RAMIÈRE.

Tout de suite... mes gens sont là!... (*Il sort par la petite porte du fond à droite.*)

SCÈNE X.

ALFRED, FLORESTAN, EDMOND; *l'orchestre joue l'air : la Belle Nuit, la Belle Fête.*

FLORESTAN.

Certainement, je dîne ici... d'abord, parce qu'on y dîne très-bien... et puis, c'est qu'il me faut une explication... (*Cherchant sur lui.*) Pourvu que je trouve ce maudit billet... Ah! tiens... Edmond.

ALFRED, *entrant.*

Ah! madame la baronne n'a pas encore paru...

EDMOND, *se levant vivement à lui.*

C'est lui!... (*L'orchestre s'arrête.*)

FLORESTAN.

Hein!... qu'est-ce que tu as? .. Dieu! comme il est pâle!...

ALFRED.

Qui donc?... monsieur Edmond...

EDMOND, *passant vivement à lui.*

Que me voulez-vous, monsieur?...

ALFRED (1).

Moi... enchanté de savoir de vos nouvelles...

EDMOND.

Vous êtes un insolent!...

ALFRED.

Monsieur!...

FLORESTAN.

Edmond... tu as tort... Edmond!...

EDMOND.

Oui, un insolent!... à qui, tout écolier que je suis, je pourrais bien donner une leçon.

FLORESTAN.

Ah! ça... est-il crâne... est-il crâne!...

(1) Alfred, Edmond, Florestan.

ALFRED, *avec une froideur dédaigneuse.*

Une leçon... soit, monsieur Edmond!... il y a long-tems que je désire en recevoir une de vous.

FLORESTAN.

Allons!... il se fait une affaire...

EDMOND, *se rapprochant d'Alfred.*

Votre heure... votre arme... le lieu...

ALFRED.

Dix heures... l'épée... la porte d'Auteuil...

EDMOND.

J'y serai... (*Il s'éloigne d'un air de triomphe.*)

FLORESTAN, *à Edmond.*

Prends garde... il est très-fort...

EDMOND, *apercevant son père qui rentre.*

Silence!... (1)

M. DE RAMIERE, *après les avoir tous observés, prenant la main de son fils, et bas.*

L'heure?...

EDMOND.

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE, *même jeu.*

L'heure? (*Hésitation d'Edmond.*) L'heure!

EDMOND.

Dix heures!

SCÈNE XI.

LES MÈMES, ELISE, *parée. Un domestique paraît dans le fond, une serviette sur le bras. L'orchestre reprend jusqu'à la fin.*

ELISE.

Pardon, de grâce... je me suis fait attendre.
(*Elle jette un coup-d'œil sur Edmond.*)

ALFRED, *légèrement.*

Justement, madame la baronne, on vient vous annoncer que vous êtes servie...

ÉLISE. (2)

Messieurs!... eh! mais... quel air d'inquiétude!... qu'est-ce donc?

(1) Alfred, M. de Ramière, Edmond, Florestan.

(2) Alfred, Elise, Florestan, M. de Ramière, Edmond.

ALFRED.

Rien, madame... rien.

FLORESTAN, *bas à Elise.*

Il faut que je vous parle, ma cousine. (*Elle le regarde.*) Après dîner ... les affaires avant tout. (*Il remonte.*)

ALFRED, *très-gaîment.*

Allons, du plaisir, de la gaîté... c'est encore un beau jour ! (*Il offre la main à Elise.*)

M. DE RAMIÈRE, *à l'oreille d'Elise, au moment où elle se détourne pour sortir.*

Un beau jour... un beau rêve !,.. et le lendemain du sang !

ELISE, *repoussant la main d'Alfred, et jetant un cri d'effroi.*

Ah !...

(*Elle regarde avec inquiétude M. de Ramière et Edmond qu'il retient. La toile tombe.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

Un petit salon élégant. Au fond un divan, et au-dessus des tableaux deux fleurets suspendus. A gauche du divan, la porte d'entrée. Au second plan à droite, porte de la chambre de Florestan. A gauche, une causeuse. Au premier plan à droite, cheminée élégante. Une pendule, une boîte à cigares, etc. Sur une chaise au fond, une guitare ; fauteuils, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLORESTAN, ALEXIS.

(*Au lever du rideau, on entend sonner fortement.*)

FLORESTAN, *de l'appartement à droite.*

Mon domestique !... que diable, Alexis ?... (*On sonne plus fort.*) Attendez donc !... Eh ! mais, on attend !... mon domestique !... (*Il paraît achevant de passer une grande robe de chambre à ramages ; il a un bonnet grec, des pantoufles rouges et une chemise de couleur sans cravate.*) Pourriez-vous me faire le plaisir de me dire où est mon domestique Alexis ?... (*On sonne plus fort.*) Eh bien ! oui... on y va... Ah ! il ouvre... c'est bien heureux !... drôle, il est encore plus paresseux que moi... (*Alexis paraît.*) Fainéant !

ALEXIS, *entrant par la porte du fond à gauche.*

Mais, monsieur, je viens de faire des courses.

FLORESTAN.

Ce n'est pas ce que je vous demande : qui est-ce qui sonnait ?

ALEXIS.

C'est Benoît, le domestique du premier, qui venait prévenir monsieur que Mme la baronne l'attend ce matin de bonne heure.

FLORESTAN.

Ma cousine... ah ! je sais... c'est pour cet imbécille de duel... Et, dis-moi, es-tu allé là-bas ?...

ALEXIS.

Chez Mlle Virginie?... oui, monsieur, j'en arrive... c'est que c'est loin, rue Chapon, au sixième, où elle s'est retirée hier en sortant de chez Mme la baronne.

FLORESTAN.

Pauvre ange, va!... Donne-moi un cigare... Ayez donc de la vertu, pour demeurer au sixième... rue Chapon!...

ALEXIS, *lui donnant un cigare.*

Elle est là, chez sa cousine... Mlle Croulebec, une demoiselle très comme il faut, et qui travaille dans les dentelles...

FLORESTAN.

Et Virginie?...

ALEXIS.

Elle se levait quand je suis entré...

FLORESTAN.

Hein!... tu es entré chez Virginie dans le simple appareil...

ALEXIS.

En me voyant, elle a fondu en larmes...

FLORESTAN.

Je crois bien... elle fond toujours... C'est étonnant comme la femme pleure en général, et Virginie en particulier.

ALEXIS.

Je lui ai dit qu'à la prière de monsieur, Mme la baronne consentait à la reprendre...

FLORESTAN.

Cette bonne cousine... elle a été d'un accommodant!.. Ah ça! Virginie doit être bien heureuse?

ALEXIS.

Au contraire, monsieur... elle refuse.

FLORESTAN.

Comment! elle refuse donc toujours?

ALEXIS.

Elle prétend que monsieur l'a compromise.

FLORESTAN.

Compromise!... compromise... c'est-à-dire... (*Se reprenant avec fatuité.*) Eh bien! oui, je ne dis pas... je l'ai compromise... (*A part.*) Ne rougissons pas devant nos gens.

ALEXIS.

Qu'elle ne peut plus entrer en maison... qu'il n'y plus qu'une personne à qui elle puisse demander asile... et que cette personne, c'est vous...

FLORESTAN.

Moi!.... par exemple!.... L'aimer, l'adorer, à la bonne heure... je suis même enchanté qu'elle compte sur moi... c'est bon signe... mais la recevoir... ici, chez moi?

ALEXIS, *à part*, *l'observant.*

Ah! mon Dieu!... est-ce qu'il ne voudrait pas?

FLORESTAN.

Et tu ne lui as pas dit que c'était impossible?

ALEXIS.

Elle prétend que vous devez réparer...

FLORESTAN.

Air : *Ces postillons sont d'une maladresse.*

Hein!... que dis-tu ?... la demande est nouvelle,
Je ne dois rien réparer... hélas! rien... (*A part.*)
Quand on trouve la vertu casuelle,
Il faut payer les malheurs, c'est très bien. (*bis.*)
Mais par ses cris, ses soufflets, ses prières,
Lorsque j'ai vu mes efforts repoussés!...
Je rirais trop si je payais les verres
Que je n'ai pas cassés.

Mais elle ne viendra pas.

ALEXIS.

Si fait, monsieur!... ce matin...

FLORESTAN.

Dieu! que c'est bête, ces petites filles!... je serais allé rue Chapon, c'était bien plus simple... mais se risquer ici... où tout le monde la connait... c'est d'un absurde!.. d'un stupide!.. Occupe-toi du déjeuner.

ALEXIS.

Pour deux?...

FLORESTAN.

Hein!... Ah! oui... dam!... si elle vient, il faut bien qu'elle mange... ce cher amour.

ALEXIS, *à part, avec joie.*

Ah!... il la recevra... (*Haut.*) Qu'est-ce que monsieur prendra à son déjeuner?...

FLORESTAN.

Du racahout... pour moi, à cause de la poitrine... et pour Virginie, quelque chose de nourrissant... et de délicat : un bifteck aux pommes de terre... Donne-moi ma guitare.

ALEXIS.

Oui, monsieur... (*Il sort.*)

FLORESTAN, *seul, se jetant sur la causeuse à gauche.*

Virginie!... chez moi... ici!... une femme!... C'est étonnant comme je deviens voluptueux... (*Se couchant.*) J'ai l'air d'un pacha, excepté que j'aime les arts... et le vin de Bordeaux. (*Il prend la guitare.*) Le vin de Bordeaux surtout... (*Il prélude.*) Elle va venir!... j'en ai le frisson... mais ce n'est pas désagréable... il y a si long-tems que ça dure...

Air : *De l'Andalouse de Monpou.*

Connaissez-vous ma Roxelane,
Ma Virginie au front charmant?
C'est pour ses yeux que je me damne,
C'est ma tigresse, ma sultane,
C'est moi qui suis son Soliman.

A moi donc, à moi sans scrupule,
Ses frais appas, son air taquin;
Et sa taille qui capitule,
Et son beau pied qui dissimule
Dans son soulier de maroquin.

Connaissez-vous, etc.

Allons, ne fais plus la sauvage,
Viens, je t'appelle, ange ou démon;
Mon cœur d'homme avec toi partage
Son existence moyen-âge,
Et son déjeuner de garçon

Connaissez-vous, etc.

(*On sonne.*) Ah! mon Dieu!... c'est elle!... on carillonne... je la reconnais à cette douceur... Enfin, la voilà!... j'en perds la respiration...

ALEXIS, *annonçant.*

M. Edmond de Ramière.

SCÈNE II.

FLORESTAN, EDMOND, *tenue simple; redingote, cravate noire.*

FLORESTAN.

Edmond!...

EDMOND, *à Alexis.*

Ne laissez entrer personne... (*Alexis sort. A Florestan.*) Bonjour, mon ami, bonjour.

FLORESTAN, *riant.*

Ah!. ah!... j'ai cru que c'était Virginie!...

EDMOND, *prêtant l'oreille.*

Je tremble qu'on ne m'ait vu..... qu'on ne soit sur mes traces.....

FLORESTAN.

C'est que tu ne sais pas... elle vient ce matin... ici... chez ton ami... chez ton scélérat d'ami... vrai, ma parole d'honneur!...

EDMOND, *sans l'écouter.*

Florestan, je viens te demander un service.

FLORESTAN.

Un service... deux, si tu veux... voilà comme je suis... toujours bon camarade... comme au collége Stanislas!... quand tu me prêtais de l'argent... Assieds-toi donc.

EDMOND.

Merci... merci!... je ne reste qu'un instant, car j'étouffe ici...

FLORESTAN, *le regardant.*

En effet... tu parais mal à ton aise... veux-tu fumer un cigare?

EDMOND.

Eh! non...

FLORESTAN.

Tu as tort... tout le monde fume... demande plutôt... c'est mauvais ton; mais c'est bon genre...

EDMOND.

Silence!.. je crois entendre... non, rien... Tu sais que je me bats ce matin?...

FLORESTAN.

Ah! oui, à propos... Quelle bêtise!...

EDMOND.

Je ne viens pas te demander ton avis, mais un service... Il me faut un témoin : tu seras le mien... je compte sur toi!...

FLORESTAN.

Sur moi!.... ce vieil ami..... (*Il lui donne la main.*) C'est impossible.

EDMOND.

Tu me refuses?...

FLORESTAN.

Mon Dieu! écoute-moi... je suis d'une assez jolie force à l'épée... c'est même la seule chose que je sache passablement... (*Montrant ses fleurets.*) J'en atteste mes fleurets... Il est vrai que c'est un talent tout-à-fait stérile avec les femmes de chambre, ce n'est pas le genre... malheureusement, parce que de l'autre manière (*montrant le poing*) je ne suis pas fort du tout... Mais, je vais te dire : M. Alfred m'a fait prier d'être son témoin...

EDMOND.

C'est juste!... je cours chez un autre... qui n'aura point promis à M. Alfred.

FLORESTAN, *le retenant.*

Attends donc... je le refuserai... ma cousine me l'a ordonné.

EDMOND, *revenant.*

Elise!...

FLORESTAN.

Oui, hier... on venait de se lever de table, et toi qui avais disparu avant dîner, les yeux rouges et la figure pâle et défaite, la baronne te cherchait... elle était fort agitée... elle pleurait, et je n'ai pas eu le courage de lui parler d'une certaine lettre... que j'ai égarée... à moins que ton père qui m'avait suivi jusque chez moi...

EDMOND.

Ah! une lettre que tu as lue?

FLORESTAN.

Ah!... par exemple... je l'ai parcourue seulement... Tu n'en as pas entendu parler?...

EDMOND.

Non... du tout!...

FLORESTAN.

Tant mieux pour toi... Enfin, ma cousine avait du chagrin, ce qui la rendait plus sensible, je pense... car elle m'a accordé tout de suite la grâce de Virginie... malheureuse victime d'un amour sans résultat; mais à une condition... c'est que je l'aiderais à empêcher...

EDMOND, *sans l'écouter, prêtant l'oreille du côté de la porte.*

On vient... j'entends du bruit...

M. DE RAMIÈRE, *en dehors.*

Il est ici, vous dis-je... il est ici...

EDMOND.

Mon père!... voilà ce que je craignais...

FLORESTAN.

Ton père!... tant mieux!...

M. DE RAMIÈRE, *de même.*

Vous me trompez... j'entrerai.

EDMOND.

Eh! vite... je me sauve... par ta chambre à coucher... (*Il va pour sortir à droite.*)

SCÈNE III.

FLORESTAN, M. DE RAMIERE, EDMOND.

M. DE RAMIÈRE, *entrant vivement.*

J'entrerai... Edmond!... oh! c'est toi... c'est toi!

EDMOND, *qui s'est arrêté à la porte.*

Mon père!...

M. DE RAMIÈRE, *hors de lui et le prenant dans ses bras.*

Mon fils!... mon Edmond!... tu voulais m'échapper...

EDMOND.

Moi! non... je t'assure.

FLORESTAN, *bas à M. de Ramière.*

Si fait!... si fait!...

EDMOND.

J'entrais chez Florestan... je suis à toi.

FLORESTAN, *de même.*

Prenez garde... il y a une porte de sortie par là...

M. DE RAMIÈRE, *se jetant entre Edmond et la porte à droite.*

Ah! Edmond!

FLORESTAN.

Permettez, messieurs!... je vais passer un habit plus décent... car je suis à faire peur...(*A part.*) J'envoie au premier, chez ma cousine... (*Haut.*) Adieu, Edmond... (*Il sort par la droite.*)

SCÈNE IV.

EDMOND, M. DE RAMIERE.

EDMOND, *voulant le suivre.*

Pardon, mon père!

M. DE RAMIÈRE.

Non... tu ne sortiras pas sans moi... Si tu savais, ce matin... quel supplice... lorsqu'en me levant au jour... Oh! je n'avais pas dormi de toute la nuit; j'avais écouté... et rien... rien... je te croyais encore là... je cours à ton appartement... personne... J'ai cru que j'en mourrais... cruel! échapper ainsi à ma surveillance! oh! mes pressentimens ne me trompaient pas... Je te revois enfin... tu ne m'échapperas plus... oh! non non... je ne te quitte pas.

EDMOND.

Mon père!... y penses-tu!... mais mon devoir...

M. DE RAMIÈRE.

Ton devoir est de m'écouter... de m'obéir... tu ne te battras pas!...

EDMOND.

Est-ce toi qui parles ainsi!... toi qui m'as donné des leçons de courage... d'honneur...

M. DE RAMIÈRE.

D'honneur!..... y a-t-il de l'honneur à se battre avec un homme qu'on n'estime pas... pour une coquette que l'on méprise?

EDMOND.

Elise!... oh! mon père... ne dis pas cela... elle a des torts, sans doute... mais je ne puis croire encore...

M. DE RAMIÈRE.

Comment?.. tu aurais la faiblesse...

EDMOND.

Si fait!.. si fait... je crois tout... et je cours me venger... Alfred ne m'attendra pas...

M. DE RAMIÈRE.

Que dis-tu?

EDMOND.

Je le dois pour moi, pour toi-même... oui, dernièrement chez la baronne, il parlait de toi en termes si légers, que sans elle...

M. DE RAMIÈRE.

Il m'a insulté... Ah!.. plût au ciel!.. mais toi... il te tuera... il est sûr de lui, je le sais... je les connais, ces braves sans vaillance, ces bretteurs de profession... il te tuera!...

AIR : *J'aime Agnès*, etc., etc.

Tous ces combats pour eux n'ont qu'une chance,
Ce n'est pour eux qu'un métier, un plaisir...
Et provoquant par leur froide insolence
Un pauvre enfant qui ne sait que mourir,
De la famille ils brisent l'avenir!...
Froids magistrats, regardez donc nos femmes,
Pleurant leurs fils, livrés aux spadassins;
Faiseurs de lois, flétrissez ces infâmes,
Frappez-les donc... ce sont des assassins!...

EDMOND.

Mais, mon père...

M. DE RAMIÈRE.

Oh non! tu n'iras pas... c'est impossible...

EDMOND.

Songes-y donc..... c'est moi qui l'ai provoqué, qui lui ai demandé l'heure, le lieu... et je n'y serai pas!... et partout où il me trouvera, il pourra me livrer au mépris... et tu veux que j'entre dans une carrière où l'honneur est la vie!.. que je porte l'épée, moi, qui commencerais par être un lâche, un misérable...

M. DE RAMIÈRE.

Non... non, cela ne se peut pas!... Ah! quel jour affreux ce moment me rappelle!...lorsque moi-même armé par sa coquetterie... car ce malheureux dont je t'ai parlé... qu'elle a trompé... qu'elle a trahi... c'était moi!...

EDMOND.

Grand Dieu!... toi, toi!... mon père! et toi aussi, tu t'es battu... Ah! dis-moi, si après avoir provoqué ton rival... il avait fallu le fuir... vivre infâme...

M. DE RAMIÈRE.

Oh! jamais!... jamais!...

EDMOND.

Eh bien?

M. DE RAMIÈRE, *cherchant autour de lui.*

Mais rassure-moi donc... dis-moi donc que tu peux lutter avec lui... revenir à moi... dis-moi donc que tu peux manier une épée...

EDMOND.

Moi!... j'ai appris...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, au collége... comme tout le reste... de brillantes parades, et voilà tout. (*Courant aux fleurets qu'il aperçoit.*) Ah! tiens!... tiens!... prends ce fleuret... voyons, voyons!... (1)

EDMOND.

Mon père, tu veux...

M. DE RAMIÈRE.

Va, va, va... ne crains rien... va, mon fils... mon Edmond!.. montre-moi ce que tu sais.

EDMOND.

Pour te rassurer, mon père... et tu me laisseras partir...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, si tu me touches... allons, ton épée. (*Ils croisent le fer et figurent un combat, dont les paroles suivantes expliquent toute la marche.*) Bien!.. bien!... courbe-toi... en arrière... c'est cela!.. non... tu trembles, Edmond!... ferme, avance donc... courage; malheureux... tu te perds... tu recules...

EDMOND.

Non, mon père... non!...

M. DE RAMIÈRE.

Allons... n'aie pas peur... frappe donc!... frappe... (*Faisant sauter le fleuret d'Edmond.*) Ah! il est perdu!

SCÈNE V.

LES MÊMES, ÉLISE, FLORESTAN.

ELISE, *à la porte de gauche.*

Qu'entends-je!... ces cris!...

FLORESTAN, *habillé, à la porte de droite.*

Ils se battent...

(1) M. de Ramière, Edmond.

EDMOND.

Elise !...

M. DE RAMIÈRE, *jetant son fleuret et courant à Elise.*

Madame... madame !... c'est vous qui êtes cause... venez !.. venez !...

FLORESTAN (1).

Ah ça ! ils sont fous dans cette famille-là ?

M. DE RAMIÈRE, *bas à Elise.*

Aidez-moi à le sauver... s'il se bat, il est mort !...

ELISE, *passant à Edmond.*

Se battre! lui, Edmond !...

M. DE RAMIÈRE, *changeant de ton.*

Eh ! oui, sans doute, il le faut... je ne puis m'y opposer.

EDMOND.

Mon père !...

ÉLISE.

Que dites-vous ?

FLORESTAN.

Hein !...

M. RAMIÈRE, *revenant près de lui.*

Seulement, il me permettra bien de le diriger... d'aider son inexpérience... Où sont tes armes ?

EDMOND.

Mes armes !... je n'en ai pas...

M. DE RAMIÈRE.

Il t'en faut... je m'en charge...

ÉLISE.

Quoi ! vous voulez?... (*M. de Ramière lui saisit la main sans être vu.*)

FLORESTAN, *à part.*

Décidément, ils sont fous !...

M. DE RAMIÈRE, *bas à Elise.*

Retenez-le... (*Haut.*) Et ton témoin ?

EDMOND.

Mon témoin !

FLORESTAN, *regardant Elise.*

J'ai refusé...

M. DE RAMIÈRE, *tirant sa montre et retournant à Florestan.*

Bien... cela me regarde.

(1) Forestan, Élise, M. de Ramière, Edmond.

EDMOND.

Quoi! mon père, te charger...

M. DE RAMIÈRE, *bas à Florestan.*

M. Alfred... son adresse?...

FLORESTAN.

Plaît-il?...

M. DE RAMIÈRE, *à Edmond.*

C'est pour dix heures!... il en est neuf. (*Bas à Florestan.*) Son adresse?...

FLORESTAN, *bas.*

Saint-Lazare, 10.

M. DE RAMIÈRE.

AIR *du Siége de Corinthe.*

Sans doute ta cause est la mienne.
(*A Elise.*) S'il reste, il est sauvé. (*A Edmond.*) C'est bien!...(1)
Ta force... il faut que j'en convienne...
M'a surpris... je ne crains plus rien...
Reste, mon fils. (*Bas à Elise.*) Ah! je vous en supplie...
(*A Edmond.*) Je suis à toi...

FLORESTAN, *à part.*

Grand Dieu!... quel embarras!
Quelle avanie!
Si Virginie
En ce moment me tombait sur les bras!...

ENSEMBLE.

Ah! quelle frayeur est la mienne!
En ce moment par quel moyen
Empêcher qu'elle ne survienne?
Vite sortons... guettons-la bien!...

M. DE RAMIÈRE, *à part.*

Oui, mon fils, ta cause est la mienne...
Je mourrai pour toi. (*A Edmond.*) Je revien...
Ta force, il faut que j'en convienne,
M'a surpris... je ne crains plus rien.

EDMOND, *à part.*

O ciel! quelle idée est la sienne...
Où va-t-il donc?...(*A son père.*) Songes-y bien!
Mon père, ma cause est la tienne...
Je suis sûr de moi... ne crains rien!...

(1) Florestan, Élise, M. de Ramière, Edmond.

ENSEMBLE.

ÉLISE, *à part.*

Mais quelle idée est donc la sienne ?
Le retenir... par quel moyen ?
Pour qu'en ces lieux je le retienne,
Mon amour, inspire-moi bien !

Florestan et M. de Ramière sortent par la porte du fond à gauche.

SCÈNE VI.

EDMOND, ELISE.

EDMOND, *sans la voir.*

Quel est son projet?... m'accompagner, lui... mon père!... ah!... je ne l'attendrai pas!...

ELISE.

Si fait, Edmond, si fait!... il le faut...

EDMOND.

Est-ce vous, madame, qui devez me retenir?...

ELISE.

Cette voix, ce regard m'annoncent que je n'en ai plus le droit... Oh! parlez, depuis hier... ce bruit d'une querelle dans mon salon... ce combat, ce rendez-vous... j'ai tout appris... sans y croire... Vous battre, vous! et pourquoi?...

EDMOND.

Pourquoi!... vous me le demandez?...

ÉLISE.

Comment?...

EDMOND.

Pour me venger, madame, d'un insolent qui vous aime... de vous, de vous qui l'aimez.

ÉLISE.

Grand Dieu!... Alfred!... lui que je déteste encore plus que je ne vous aime.

EDMOND, *tirant la lettre de sa poche.*

Vous le détestez!... mais cette lettre... cette lettre... tenez, tenez... la connaissez-vous?...

ELISE, *la prenant.*

Cette lettre...

EDMOND.

Qui l'a donc écrite?... à qui était-elle adressée?

ÉLISE.

A moi... oui, à moi... mais je ne l'ai pas reçue... je ne la connais pas... (*Elle l'ouvre.*)

EDMOND.

Eh qu'importe!... elle est pour vous!... c'est le langage d'un amant à qui je devais être sacrifié.

ELISE, *lisant.*

Vous!

EDMOND.

Oh! vous l'aviez promis..... voyez..... voyez donc, on me chasse... ce qu'on refusait à mon père... on le lui accordait à lui... et à ce prix... il promettait à son tour d'être discret... discret!... et sur quoi donc, madame?

ÉLISE, *lisant.*

Ah! l'infâme!

EDMOND.

Infâme!... mais non... S'il a des droits... il peut les réclamer... et ce n'est pas à vous que la plainte est permise... c'est à moi... à moi... mais aussi la vengeance!...

AIR *d'Yelva.*

Cet écolier en butte à tant d'outrage,
Ne vivra plus pour des nœuds détestés;
A son orgueil mesurant mon courage,
Je vais mourir pour vous.

ÉLISE, *le retenant.*

Grand Dieu!... restez!
De vos sermens c'est moi qui vous délivre,
Et désormais, je n'y puis consentir...
Car pour moi qui ne peut plus vivre,
Pour moi, monsieur, perd le droit de mourir.

EDMOND.

Si fait!.. mais pour me venger, quoi qu'il arrive!.. dans une heure vous apprendrez ou sa mort... ou la mienne... (*Il va pour sortir.*)

ELISE, *poussant un cri et allant tomber à ses pieds.*

Ah! Edmond.

EDMOND, *toujours près de la porte.*

Laissez-moi....

ELISE.

Pas de sang! Ah! j'en mourrais.

EDMOND, *avec effort.*

Laissez-moi... vous me trompiez.

ELISE, *se levant et l'entraînant sur le devant de la scène.*

Non, non !... Que faut-il faire ?... que faut-il dire?... que je vous ai toujours aimé... que je vous aime?

EDMOND.

Et cette lettre?...

ELISE, *vivement avec explosion.*

Eh bien !.. cette lettre... pouvais-je l'empêcher de m'écrire?.. il m'aime !... il est jaloux !... je le sais... qu'y faire?...

EDMOND, *combattu.*

Non... mais ce langage?...

ELISE, *avec exaltation.*

Ce langage !... (*Edmond fait un mouvement.*) Oh ! restez !... je suis tranquille... Je ne crains rien... (*A part.*) Je me meurs. (*Lisant.*) « Ma chère Elise !... » — Le fat. — « Voici mon bouquet. » — Son bouquet ! — Eh ! que m'importe... m'en suis je parée ?... — « Il vous rappellera la promesse... » — Mensonge !... je n'ai rien promis.

EDMOND, *lui montrant du doigt.*

« Mais si vous voulez éviter un éclat qui vous perdrait... » Qui donc...et pour quoi ?...

ÉLISE.

Un éclat... que sais-je ?... ne lui suffit-il pas de le vouloir... de faire naître un soupçon ?... puisque sur une simple lettre... un billet que je n'ai même pas reçu... vous m'accusez, vous, ingrat... oh ! vous ne saurez jamais tout ce que j'ai souffert pour vous !... tout ce qu'un cœur de femme peut expier dans un pareil supplice !... si tant d'amour ne l'a pas épuré... s'il n'est pas digne de vous... il faut donc mourir !...

EDMOND, *lui arrachant la lettre.*

C'en est trop... Vous m'avez dit que j'étais aimé... si j'en doutais... je serais un lâche de revenir à vous... oui, un lâche... et cet enfant qu'Alfred méprise... cet enfant serait un homme, qui aurait le courage de vous oublier en courant le punir !... Mais, parlez... je ne veux rien croire que de vous : vous n'êtes pas coupable ?... je n'ai pas été trahi... joué ?... répondez !..

ELISE, *étouffant des sanglots.*

Oh ! jamais !...

EDMOND.

En ce moment encore, vous ne me trompez pas... répondez donc !... vous n'avez pas donné à Alfred le droit d'écrire cette insolente lettre ?

ELISE, *de même.*

Non... non!...

EDMOND, *déchirant la lettre.*

N'en parlons plus!... je vous crois!... j'ai besoin de vous croire.

ELISE, *à part.*

Pardon, mon Dieu !... pardon... je le sauve !

EDMOND.

Et maintenant, je puis rejoindre l'infâme !...

ÉLISE.

Edmond!... ah! restez encore!... je l'ai puni, moi... oui... hier soir, je lui ai écrit aussi... mais pour lui défendre de reparaître devant moi... pour lui dire que je le méprise... que je brave son dépit, sa colère ..

EDMOND.

Quoi!... je ne le verrai plus chez vous... à vos côtés? tout est fini pour lui... moi seul... moi... ah ! je puis le rejoindre à présent... je suis sûr de moi!...

Air *d'Yelva.*

De ces dangers, ne crains rien, mon Elise..,
Je suis aimé, je suis heureux... j'y cours...
Lorsqu'au malheur mon ame était soumise
Je serais mort sans défendre mes jours!...
Mais de bonheur et d'espoir je m'enivre,
Vainqueur, ici, je dois te revenir...
Désormais pour toi je puis vivre,
Et maintenant je ne veux plus mourir !

Adieu !... (*Il va prendre son chapeau sur la causeuse.*)

ÉLISE.

Malheureux!... et votre père...

SCÈNE VII.

Les Mêmes, FLORESTAN, *qui est entré sans être vu pendant les derniers mots.*

FLORESTAN, *bas à Elise.*

Monsieur Alfred!

ÉLISE.

Ah !...

EDMOND.

Quoi ?

ÉLISE.

Rien... rien !...

FLORESTAN, *bas.*

Il est chez vous... il me demande.

ELISE, *à part.*

Pourvu qu'il ne sache pas...

EDMOND, *remontant la scène.*

Qu'est-ce donc ?

ELISE, *vivement.*

Vous sortez ?

EDMOND.

Du courage, Elise... adieu, du courage !

ÉLISE.

Eh bien !... puisqu'il le faut... j'en aurai... Mais un mot à votre père...

EDMOND.

A mon père... (*Il saisit un signe d'Elise à Florestan.*)

FLORESTAN, *qui a compris.*

Ah ! oui... une lettre... tiens, là... là... dans ma chambre... au fond... à mon bureau...

ÉLISE.

Un mot !... Edmond... si vous m'aimez... écrivez-lui !...

EDMOND, *à part, étonné.*

Ah !... cette résignation soudaine...

FLORESTAN.

Entre... écris vite...

ELISE.

Tout à l'heure je vous reverrai...

EDMOND, *les regardant.*

Tout à l'heure. (*Il rentre dans la chambre de Florestan, celui-ci ferme vite la porte.*)

ELISE, *apercevant Alfred.*

Ciel !...

FLORESTAN, *à part.*

Il était tems !...

SCÈNE VIII.

ALFRED, ELISE, FLORESTAN. (*Alfred s'arrête dans le fond. Elise, sans avoir l'air de l'avoir aperçu, se tourne en souriant vers Florestan.*)

ÉLISE.

Oui, mon cousin, oui... voilà ce que j'avais à vous apprendre... c'est pour cela que vous me voyez ici... Cette femme de chambre... Virginie, s'est vantée, en sortant de chez moi, d'avoir sur vous un empire absolu.

FLORESTAN, *étonné.*

Plaît-il? (*A part.*) Est-ce qu'elle ne voit pas l'autre?...

ELISE, *riant.*

Elle s'en est vantée... elle espère vous gouverner... faire de vous... que sais-je!... son mari peut-être...

FLORESTAN.

Son mari... Par exemple!...

ELISE.

Prenez garde... cela s'est vu...

FLORESTAN.

Permettez donc... c'est que vous me faites une peur...

ELISE.

Maintenant que vous êtes prévenu... je vais.... (*Feignant d'apercevoir Alfred.*) Monsieur....

ALFRED.

Pardon, madame...

FLORESTAN, *à part.*

Je ne veux plus qu'elle vienne...

ALFRED.

Monsieur Florestan, puis-je compter sur vous, ce matin?..

FLORESTAN.

Merci !... vous êtes trop bon... impossible d'accepter. (*A part.*) Son mari... c'est qu'elle en serait capable...

ALFRED, *retenant Elise prête à sortir.*

Madame... madame. (*A Florestan.*) Vous avez tort, monsieur Florestan... c'est une partie de plaisir.

FLORESTAN.

Je vous baise bien les mains ! je vais déjeuner... et après... (*A part*). Rue Chapon. (*Il sort par le fond à gauche.*)

ELISE, *à Alfred.*

Sortons, monsieur... sortons.

SCÈNE IX.

ALFRED, ELISE.

ALFRED.

Ne vous dérangez pas, je vous en supplie ; descendre chez vous, cela est impossible... je ne dois plus y reparaître... je n'y reparaîtrai plus !...

ELISE, *occupée de la porte à droite pendant toute la scène.*

En effet !...

ALFRED.

J'ai reçu votre lettre... c'est très-bien ! un congé en forme... mais si poli... si aimable ! comment donc ! une prière...

ÉLISE.

Ah ! parlez plus bas...

ALFRED.

Eh ! qu'importe !... vous paraissez me craindre... c'est me faire injure... vous croyez donc à cette réputation de *méchant* que l'on m'a faite ?... vous avez tort... oh ! j'en conviens, devant un rival, un amant, veux-je dire... je ne reculerais pas ainsi... je me vengerais... et de lui et de vous... mais devant un mari...

ÉLISE.

Monsieur !...

ALFRED.

Il est un peu jeune... Mais du moment que vous consentez à l'épouser, je vous rends grâce de m'en avoir prévenu... Il ne me reste qu'à faire des vœux pour votre bonheur et pour le sien. (*Il va pour sortir.*)

ELISE, *le suivant jusqu'à la porte.*

Je vous remercie, monsieur... Ah ! ma vie entière ! (*Redescendant la scène avec joie.*) Ah ! enfin...

ALFRED, *revenant.*

J'oubliais... vous me redemandez vos lettres?

ELISE, *avec effroi.*

Ah !... parlez plus bas.

ALFRED, *à part.*

Plus bas !... plus bas !... (*Haut.*) Vos lettres... je ne vous les rendrai pas... non... mais je vous laisse les miennes.

ÉLISE.

Ah ! je vous le demande sur l'honneur... rendez-les-moi...

ALFRED.

Elles sont là... et si je reçois le coup mortel...

ÉLISE.

Que dites-vous?... Mais ce combat... il n'aura pas lieu... vous renoncez...

ALFRED.

C'est impossible... vous le savez bien...

ÉLISE.

Ah ! je vous en prie... je vous en prie à genoux... (*Elle s'incline ; M. de Ramière paraît, elle remonte précipitamment vers la droite.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, M. DE RAMIERE, *puis* ALEXIS.

M. DE RAMIÈRE, *dans le fond.*

On m'a dit vrai : c'est lui!...

ELISE.

Ah!...

ALFRED.

Monsieur de Ramière!...

M. DE RAMIÈRE.

Madame!... (*Bas.*) Mon fils!...

ELISE, *bas, montrant la droite à M. de Ramière.*

Là!... là...

M. DE RAMIÈRE, *à Alfred, baissant la voix.*

Je viens de chez vous, monsieur...

ALFRED (1).

De chez moi?...

M. DE RAMIÈRE.

Oui, j'allais vous demander raison des propos que vous avez tenus sur moi...

ALFRED.

Sur vous!... (*Elise les observe de loin.*)

M. DE RAMIÈRE.

Parlez plus bas...

ALFRED, *à part.*

Ah! ça... lui aussi... que diable ont-ils donc?...

M. DE RAMIÈRE, *à part.*

Des propos chez madame... devant mon fils... propos très-légers... que je devrais mépriser comme vous!...

(1) Alfred, M. de Ramière, Elise.

ALFRED.

Monsieur !...

M. DE RAMIÈRE.

Mais il ne me plaît pas... et vous m'en rendrez raison, ou vous n'êtes qu'un lâche. (*Elise s'approche peu à peu.*)

ALFRED.

Encore !... nous nous verrons, puisque cela peut vous être agréable, mais plus tard...

M. DE RAMIÈRE.

Tout de suite...

ALFRED.

Permettez... une affaire...

M. DE RAMIÈRE.

Le premier insulté... j'aurai vengeance le premier...

ALFRED.

C'est que dans une demi-heure...

M. DE RAMIÈRE.

Dans une demi-heure, vous vivrez... vous ou moi..... partons.

AIR : *C'en est fait.*

ENSEMBLE.

Le premier, c'est à moi
De venger mon outrage,
Il le faut, je le doi...
De l'honneur c'est la loi !...

ALFRED.

Vous voulez, je le voi,
Essayer mon courage ;
Venez donc, suivez-moi...
De l'honneur c'est la loi !...

ÉLISE.

Qu'est-ce donc, quel effroi...
Est-ce encore mon ouvrage !
L'un des deux, je le voi,
Va mourir... et pour moi !

ALEXIS, *entrant et avec hésitation.*

Il y a là une personne qui demande M. Alfred de Luzzi!...

ALFRED (1).

Moi?...

ALEXIS.

On est très-pressé. (*Il sort.*)

ALFRED.

Ah!... mes armes, sans doute... j'avais indiqué ici... Je suis à vous, monsieur, je vous attends... (*Saluant Elise.*) Mille grâces, madame!...

M. DE RAMIÈRE.

Je vous suis... (*Alfred sort.*)

SCÈNE XI.

M. DE RAMIERE, ELISE, *puis* ALEXIS.

ELISE, *courant à lui.*

Vous le suivez!... vous....

M. DE RAMIÈRE.

Silence!... Edmond ne se battra pas... c'est moi...

ÉLISE.

Grands dieux! que voulez-vous faire?

M. DE RAMIÈRE.

Le sauver!...

ÉLISE.

Mais vous!... vous!.. ah!... ni lui, ni vous... Il est là... il vous écrit... il n'a rien entendu... oh! non rien!... (*A part.*) Vous ne partirez pas... je vous retiendrai... et lui-même s'il le faut.

(1) M. de Ramière, Alexis, Alfred, Elise.

M. DE RAMIÈRE.

Vous le perdez!... Sauvez le fils, madame... c'est bien assez du père.

ÉLISE.

O ciel!

M. DE RAMIÈRE.

Je pars.

ELISE, *s'élançant par la porte à droite.*

Edmond!... (*Elle sort.*)

M. DE RAMIERE, *allant pour sortir.*

Et partir!... sans l'embrasser... Je ne le verrai plus.

ELISE, *poussant un cri sans reparaître.*

Ah!... (*Elle rentre, pâle, défaite, échevelée.*) Sorti! sorti!... (*Elle arrache un cordon de sonnette.*)

M. DE RAMIÈRE.

Que dites-vous!... mon fils! (*Il court à la chambre à droite.*)

ÉLISE.

Il n'y est plus!... (*Alexis paraît.*)

M. DE RAMIERE, *revenant* (1).

Mon fils!... courons...

ELISE, *à Alexis.*

Edmond!... M. Edmond!...

ALEXIS.

C'est lui qui, sortant par la chambre à coucher, a fait appeler M. Alfred... Il l'a entraîné avec une violence... On m'avait défendu...

M. DE RAMIÈRE.

Mais où donc... où donc?...

ALEXIS.

Je l'ignore; ils sont partis précipitamment..... emmenant malgré lui M. Florestan...

(1) Alexis, Elise, M. de Ramière.

M. DE RAMIÈRE.

Ils se battent !...

ÉLISE.

Pour moi... pour moi... ah!...

M. DE RAMIÈRE.

Pour vous... oui.... comme autrefois son père..... mais moins heureux... comme M. d'Offely !... (*A Alexis.*) Mais par où donc le rejoindre ?.. de quel côté ?

ALEXIS.

Je n'en sais rien. (*Il sort.*)

M. DE RAMIÈRE.

Je ne me soutiens plus... je me meurs. (*Il tombe sur le divan.*)

ÉLISE.

J'avais cru... j'espérais... il m'a trompé... Mais il reviendra... oh ! oui... dites-moi qu'il reviendra !...

M. DE RAMIÈRE, *d'une voix étouffée.*

Oh ! que vous importe !... à vous qui lui avez fait prendre en haine, et le monde et son père... à vous qui l'avez rendu trop malheureux pour qu'il tienne à la vie.

ÉLISE.

Que dites-vous?...

M. DE RAMIÈRE.

A vous, qui l'avez trahi, comme moi !...

ÉLISE.

Eh bien! non, non!... vous ne savez donc pas... cette faute... ce crime... dont il m'accusait... je me suis justifiée... ici... ici même... tout a l'heure... et cette lettre... il n'y croit plus...

M. DE RAMIÈRE.

Grand Dieu !...

ÉLISE.

Il m'aime, vous dis-je!... il m'aime plus que jamais : il reviendra!...

M. DE RAMIÈRE.

Et voilà votre empire sur un malheureux dont le cœur est livré à vos charmes... à vos caprices!... Ah! je n'en suis pas surpris... je connais cette puissance qui le domine!... mais alors, il fallait donc le retenir... le forcer à m'attendre... à rester!... il vivrait! (*Regardant autour de lui avec désespoir.*) Et ne savoir!... (*Mouvement d'Élise.*)

Air : *Un jeune Grec.*

Regardez-moi!... jouissez de mes pleurs!...
De votre ouvrage êtes-vous satisfaite?...
Comme mon fils, je vous dus mes malheurs;
Comme son père, épris d'une coquette,
En cet instant peut-être... ah! j'en frémis!...
Mais le ciel juste en sa colère,
Sur votre front où nos maux sont écrits,
Fera tomber, avec le sang du fils,
La malédiction du père!...

ELISE, *tombant à genoux.*

Ah!... grâce... grâce! il vivra!... pour des projets de bonheur que je n'ai pas détruits... il fallait le retenir!

M. DE RAMIÈRE.

Et que m'importe! qu'il vous aime... qu'il vous épouse?...

ÉLISE.

Qu'entends-je?...

M. DE RAMIÈRE.

Mais qu'il vive!... qu'il me soit rendu!...

ÉLISE.

Ecoutez!.. c'est lui!... on vient...

M. DE RAMIÈRE.

Mon fils!... (*Florestan ouvre la porte et paraît seul.*) Non! non!...

ÉLISE.

Edmond !... où est-il ?...

M. DE RAMIÈRE, *allant tomber dans un fauteuil à droite.*

Il est mort !... (*Édmond paraît.*)

ELISE, *poussant un cri.*

Ah !...

SCÈNE XII.

Les Mêmes, EDMOND, FLORESTAN.

EDMOND, *courant se jeter au cou de son père, qui est comme anéanti.*

Mon père !...

FLORESTAN (1).

Nous voilà !...

EDMOND.

Mon père !... reviens à toi... mon père !

M. DE RAMIÈRE, *le parcourant des yeux.*

Oh ! parle !... parle !... c'est bien toi... tu n'es pas blessé ?... Ah ! mon Edmond !... (*Il le serre dans ses bras.*)

FLORESTAN.

Embrassez-le, allez.... il l'a bien mérité... Dieu ! quel obstiné !... une épée se brise... vite, des pistolets !... c'était un lion... Et moi, qui voulais revenir... ce n'est pas qu'on soit poltron... mais j'avais une peur !... et quand j'ai vu ce pauvre M. Alfred...

ELISE, *avec un cri étouffé.*

Ciel !...

EDMOND, *s'arrachant des bras de son père, à Florestan.*

Silence !... (*Il s'approche d'Elise pendant ce tems-là.*)

FLORESTAN, *à M. de Ramière* (2).

Quand il est tombé, et qu'Edmond s'est précipité sur lui... (*M. de Ramière lui impose silence, et observe avec inquiétude Elise et Edmond.*)

(1) Elise, Florestan, Edmond, M. de Ramière.

(2) Elise, Edmond, Florestan, M. de Ramière.

ELISE, *lui tendant la main.*

Edmond!...

EDMOND, *la prenant avec violence, et à demi-voix.*

Madame, rassurez-vous... il vivra, je l'espère... Mais je lui ai arraché le prix du combat... les preuves qui pouvaient vous perdre... ce passé que vous croyez étouffé à jamais... le voici. (*Il lui montre un paquet de lettres.*)

ÉLISE.

Ces lettres!... (*M. de Ramière passe entre Edmond et Florestan.*)

EDMOND, *très-ému, et montrant la porte à droite.*

J'étais là, madame!... Lui, amant heureux!... il s'éloignait pour un mari... et moi!. .moi... (*Avec courage en mettant les lettres dans la main d'Elise.*) Tenez, elles sont bien de vous celles-là!... (*Se jetant dans les bras de M. de Ramière.*) Partons!... mon père!... partons! (*M. de Ramière entraîne Edmond, qui jette un dernier regard sur Elise. Elle se cache la tête dans ses mains, et tombe sur la causeuse à gauche. On entend un grand coup de sonnette.*)

FLORESTAN, *qui est assis, se levant avec effroi.*

Ah!... on sonne... c'est Virginie!...

La toile tombe.

FIN.

